





MÉMOIRE

MEMOIRE CLINIQUE

SUR LES

MALADIES,

VÉNÉRIENNES.



UTRECHT, CHEZ B. WILD
PARIS. BAROIS L'AINÉ,
LONDRES. P. ELMSLY.

1780.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

FAUTES

Que le lecteur eſt prié de corriger avant de lire, on n'a rectifié que les principales. Cet ouvrage n'a point été imprimé ſous les yeux de l'auteur.

Page 5, *ligne* 15 avantures *ſuppléez* fredaines
— — 27, — — 8 *effacez* toujours
— — 31, — — 9 croient *liſez* croioient
— — . — — 11 fiſſent *liſez* faſſent
— — 32, — — 9 de craindre *liſez* la crainte
— — 47, — — 14 *effacez* de *et* le
— — 49, — — 1 paix le phimoſis *liſez* le paraphimoſis
— — 51, — — 17 ſon *liſez* leur
— — 57, — — 5 congeſtions *liſez* congeſtions.
— — — — 15 parolides *liſez* parotides
— — 58, — — 22 ozone *liſez* ozène
— — 63, — — 20 *après* à *ajoutez* la
— — 71, — — 17 l'une et l'autre eſpèce *liſez* ces deux eſpèces
— — 83, — — 16 *après* boiſſons *ajoutez* mercurielles
— — 84, — — 15 l'effet *liſez* les effets
— — 85, — — 5 *otez* le. *Avant* c'eſt-à-dire *et ligne ſuivante, mettez* une, *après* combiner
— — 87, — — 12 les ſymptômes *liſez* le traitement
— — 88, — — 17 *effacez* en
— — 89, — — 8 *et* 9, ſes principes ſont plus altérés, *ſuppléez* ſon principe eſt plus éloigné, ſon venin plus étendu.
— — 100, — — 5 *et* 6 accuſe *liſez* avoue
— — 107, — — 16 *effacez* pour boiſſon

FAUTES.

Page *ligne* 14 cammonica *liſez* ammoniac

——111, —— 5 emploient *liſez* emploioient

——112, —— 6 propres *liſez* balayées

—— —— 7 les perſonnes aient *liſez* l'on ait

——136, —— 7 jusqu'au ridicule *liſez* le ridicule même

——144, —— *première* aux quels *liſez* à qui (car il ne faut confondre les juifs avec nos bons pères les germains qui ne ſont nullement juifs).

——145, —— 20 *transportez* presque *à la ligne ſuivante avant* indiſpenſable *et ſupprimez le* presque *qui finit la phraſe.*

——173, —— 9 *effacez* néceſſaîrement

——231, —— 17 hipocondres *liſez* hipocondriaques

——238, —— 6 droits *liſez* dents

——257, —— *premiere* rengorge *liſez* engorge

——262, —— *premiere* § VI. *ſubſtituez* VII et ainſi un nombre de plus à tous les § ſuivans.

——272, —— *derniere* rendu *liſez* rendre

——275, —— 12 aſehurie *liſez* ischurie

——282, —— 27 galepes *liſez* galères

——284, —— 14 bodellium *liſez* bdellium.

——287, —— 8 Paeumatocèle *liſez* pneumatocèle.

AJOUTEZ. *Page* 47, § *du Phimosis*, à la fin de ce paragraphe.

N. B. Il est à remarquer que l'on voit plus de phimosis au printems que dans tout autre tems de l'année. Ils couvrent de ces chancres effraians dont j'ai parlé à la fin du § précédent, et la contagion gagnant rapidement, le prépuce tombe bientôt en putréfaction, le *sphacèle* s'annonce par la noirceur de la plaie et l'extrême fétidité. Il n'est point étonnant que l'énergie du mal soit mesurée sur l'activité des esprits dans une saison que la nature a semblé destiner à la réproduction. M. *Goulard* avoit dit qu'il sembloit y avoir des saisons particulierement affectées à voir naître tels ou tels symptômes vénériens; mais il s'étoit tû sans étendre davantage sa remarque ni la motiver.

Page 260, *paragraphe* VI *de la gonorrhée sèche*, placez après la 5me ligne.

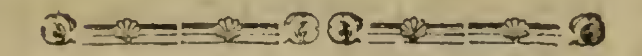
L'excès de continence, après le dégorgement du testicule, gonfle très-souvent les vaisseaux. Les malades y ressentent de la

pesanteur, des tiraillemens, des picotemens, ce qui les étonne. Une évacuation naturelle remet tout au premier état, rend allégre et bien portant. On y supplée par un linge imbibé dans une eau fortement imprégnée de *vinaigre de litharge* et que l'on porte sur les testicules.





MÉMOIRE CLINIQUE SUR LES MALADIES VÉNÉRIENNES,



ARTICLE PREMIER.

DE LA VEROLE.

Depuis trois siécles environ, une maladie ignorée de nos peres est venue attaquer la nature humaine dans les principes de la vie et la source des plaisirs. Un savant a cru découvrir son

origine dans une épidemie; mais l'opinion la plus constante l'a fait remonter à la découverte du nouveau monde où elle est endémique. Ce philosophe peut avoir été entraîné par l'illusion des autorités; cependant les lettres lui doivent de la reconnoissance, puisque ce n'est souvent qu'à travers mille erreurs qu'on parvient à la découverte d'une seule vérité. Mais d'autres auteurs plus jaloux de faire parler d'eux que de l'avancement des sciences, ont rêvé des systêmes. Les lire, c'est apprendre à se précautionner contre l'erreur, en l'approchant; les réfuter, ce seroit écrire, comme eux, pour le plaisir de perdre le tems.

Quoique le libertinage et la négligence rendent en Amérique les maladies vénériennes presque générales, il est remarquable qu'elles incommodent très-peu; et les malades vieillissent sans danger comme sans douleur, soit qu'ils les aient acquises, soit qu'elles fassent partie de l'héritage de leurs peres. Dans tous les pays chauds, cet heureux privilége est dû à l'abondance de la transpiration.

Il ſemble qu'en Europe le germe de ces maladies ſe ſoit affoibli en raiſon de leur diſſemination. On ne peut cependant attribuer cette dégénérescence aux progrès que l'art a faits dans la méthode de les guérir, puiſqu'il eſt conſtant que depuis *Bérenger de Carpi* qui trouva ou répandit l'uſage du Mercure, on n'a point découvert d'autre ſpécifique. Les nouveautés que l'amour-propre, l'erreur ou l'avarice ont depuis accrédité, ont plutôt reculé qu'étendu les bornes du ſavoir et l'aveuglement gagnant de proche en proche du fond de la Germanie, eſt parvenu jusqu'à faire oublier aux Italiens la vraie maniere que nous tenions d'eux.

Pluſieurs obſervateurs prétendent que la Vérole s'éteindra comme la *Lepre* et *l'Elephantiaſis* qui nous furent donnés par les Egyptiens: cependant, il eſt à préſumer que ſon levain ſe perpétuera tant que les navigateurs iront ſans ceſſe le renouveller et reviendront empoiſonner nôtre continent.

Beaucoup de guériſſeurs, dans l'ordre ſubalterne, ont encore intérêt de repréſen-

ter cette maladie aux yeux du peuple comme un hydre dévorant. Ils ont des armes enchantées, il leur faut des monſtres à combattre. Leur œil perçant l'apperçoit dans toutes les maladies, ils l'arment contre le genre humain afin de placer leurs ſpécifiques prétendus. On ne peut échapper à la contagion, quand une fois on s'y eſt expoſé, ils empoiſonnent même l'idée des jouiſſances les plus pures et le cours de toute la vie. C'eſt un ennemi qui pourſuit jusques dans la veilleſſe la plus avancée et qui aſſaille à l'improviſte. Foibles humains trop prompts à les croire, vous n'avez pas de plus grands ennemis qu'eux.

C'eſt en voyant beaucoup de maladies vénériennes, que j'ai appris à ne les voir que quand elles exiſtent. Je n'intimide point celui qu'un traitement heureux, en emportant tous les ſymptômes, a délivré du germe de l'infection. On ne manque point de gens qui ne croient les malades bien guéris que quand ils les ont traités, et leur ignorance entraîne les plus crédules dans un ſecond traitement. Un léger mal de tête,

une douleur rhumatismale, une colique servent de pretexte à leur cupidité et ils victiment la santé.

Quiconque ne ressent rien deux ou trois mois après son traitement comme après une jouissance impure, doit bannir toute inquiétude et surtout ne point consulter.

Quand on a lu les Anciens, on tremble au récit de mille observations apocrises rapportées avec toutes les circonstances de la vérité. J'aime mieux penser qu'ils ont été trompés que de croire qu'ils ont pris plaisir à faire du merveilleux. En effet, il est tant de malades qui abordent les médecins avec le dessein de masquer leurs avantures, qu'on est leur dupe si l'on est trop confiant. Je pourrois citer, comme eux, cent faits extraordinaires; mais je ne veux point effrayer mes lecteurs par des observations gigantesques. Je viens les rassurer contre les cris de ceux qui se plaisent à créer des monstres que la nature meconnoit dans sa marche toujours uniforme, mais trop souvent inaperçue.

PARAGRAPHE PREMIER.

De la dissémination du mal Vénérien.

La voye des plaisirs est la plus ordinaire. Les baisers pris sur des levres impures communiquent le levain vérolique. Un enfant le succe avec le lait qui lui sert de nouriture et les premiers symptômes affectent sa bouche et les parotides. Une Nourice, par une ingratitude impardonnable des parens, le reçoit en échange de ses soins maternels et le sein ainsi que les glandes axillaires sont ordinairement le premier siége de l'infection. Un verre, une cuiller peuvent la communiquer, quand les levres ou la langue sont excoriées par des chancres. Une plume tenue dans la bouche m'a fourni une observation de ce genre. Il n'est pas sans exemple que des accoucheurs aient gagné du mal pour avoir eu des écorchures aux doigts ou des *envies* irritées qui ont servi de portes à l'introduction du *virus*. Il paroit par différentes observations qu'une lancette mal essuyée peut inoculer le levain vérolique, si l'on s'en est auparavant servi pour saigner un

un malade attaqué de ſymptômes cutanés. Il eſt hors de doute que les plaiſirs de Diogène, quoique préférés par les perſonnes craintives, ne mettent point entiérement à l'abri, s'ils ſont pris d'une main dartreuſe, ou gercée par des rhagades, ou polluée d'une matiere virulente quelconque. Le *virus* peut s'infiltrer par les vaiſſeaux abſorbans qui aboutiſſent à tous les points de la ſurface du corps; mais particulierement par ceux aux quels les nerfs donnent plus de vie dans les endroits tapiſſés d'un léger epiderme. Enfin, il eſt vraiſemblable que l'on peut gagner la vérole pour avoir couché; ne fut-çe que dans les draps d'un malade couvert d'ulcères, de puſtules, ou d'autres ſymptômes pſoriques. Mais, en général, il eſt de la prudence de ſe tenir en garde contre toutes ces espèces de phénomènes ſouvent inventés par des gens qui rougiroient d'avouer la vérité ou qui ont interêt de la déguiſer.

S'il eſt des perſonnes véritablement aſſez malheureuſes pour s'infecter par des approches ſuperficieles; en même tems il eſt prouvé que de plus grandes fautes peuvent

être ſuivies de l'impunité. On voit tous les jours, des malades attaqués de ſymptômes cruels, tandis que les compagnons de leur débauche, après avoir vu la même femme qu'eux, s'en retirent ſains et ſaufs. Ces hazards tiennent à tant de circonſtances qu'il faudroit être prodigue de ſon tems pour chercher à en donner des raiſons. C'eſt par le même concours de circonſtances heureuſes, qu'on a vu des ſymptômes vénériens disparoitre ſans remedes comme ſans préjudice pour la ſanté. J'ai vu un vilain eccléſiaſtique moins heureux s'il eut été moins coupable, ſe quitter d'une gonorrhée cruelle par une hémorrhagie. Il eſt rare qu'avec des douleurs, des exoſtoſes, des *nodi* et des *tophi*, quoique vénériens, un malade communique la contagion, s'il n'a point de ſymptômes aux parties genitales et c'eſt à tort qu'on engageroit dans un traitement, ſans d'autres indices, quiconque partageroit ſa couche.



§. II.

des Préservatifs.

Lorsque la contagion vénérienne commença ses ravages chez les Espagnols, n'eût-il pas été plus heureux pour l'Europe, d'opposer des barrieres à sa dissémination, que de chercher des remédes qui, tout au plus, en la guérissant, n'empêchent point sa reproduction ?

Le premier vœu et le premier devoir du médecin est de prévenir les maladies, a dit *Hipocrate*, et la médecine préservative lui est trop honorable pour qu'on le soupçonne de ne pas accueillir avec empressement les moyens d'étendre à ce sujet ses connoissances. La partie de la médecine qui tend à prévenir les maladies fut nommée par les Grecs *Higiene*.

Par quelle fatalité les médecins de nos jours lancent-ils donc leurs décrets contre l'homme qui s'occupe du soin d'élever un mur entre le mal vénérien et l'espèce humaine ? D'où vient qu'ils arment les loix

contre lui ? D'où vient qu'ils le livrent à l'opprobre du peuple toujours etonné et qui ne penſe que par autrui ? Craindroient-ils de perdre une riche province de leurs domaines ? Mais combien y a-t-il qu'ils l'ont recouvrée ? comment la font-ils valoir ? croyons plutôt qu'il eſt plus aiſé de condamner que de réſuter. On tyranniſe le talent que l'on ne ſauroit ſuivre. C'eſt tout ce qu'on peut faire pour l'atteindre.

Le Célebre Aſtruc l'ennemi le plus déclaré du Charlatanisme a écrit que ce n'étoit nullement favoriſer le libertinage que de chercher les moyens de garentir l'espèce humaine du fléau qui la déſole (la vérole). Les miniſtres de la réligion doivent, par leurs mœurs et la pureté de leur morale, corriger les vices. Le légiſlateur doit les réprimer par de ſages ordonnances. Mais rien ne doit empêcher le médecin de ſecourir les infortunés. Ne ſeroit-il pas mille fois plus avantageux de ſavoir prévenir cette maladie que de poſſéder l'art de la guérir,

puisque l'idée effrayante de la contagion ne peut rien sur une passion dont le germe se trouve dans les sources de la vie ? Le mari n'infecteroit plus la couche d'une femme vertueuse. De malheureux enfans ne payeroient plus, en naissant, pour la faute de leurs pères.

Et cependant on a vu des médecins faire retentir les tribunaux d'une cause honteuse, ne pas rougir de se cacher chez une *Courtisanne* pour surprendre des témoignages qui eussent couté cher à leur indiscrétion, si les personnes trompées n'eussent craint de se commettre une seconde fois.

Depuis longtems on nous fait le reproche de nous élever constamment contre tout ce que nous n'avons point inventé et malheureusement nous l'avons quelquefois justifié. Les personnes ingrates où insouciantes des maladies à venir, s'en servent pour blasphémer et la médecine et les médecins. Elles compulsent impitoiablement les fastes de nos universités et revisent les épigrames des satyriques pour ressusciter tout ce qui peut décrier l'art. Elles ne taisent que les services qu'elles en ont reçu.

„ De toutes les nouveautés, *dit un de*
„ *ces méchants*, les médecins n'ont accueil-
„ li que la transfufion du fang, la plus
„ meurtrière que l'esprit humain ait jamais
„ imaginé dans fes égaremens: mais en
„ revanche, ils fe font oppofés de toutes
„ leurs forces à l'introduction de *l'ipéca-*
„ *cuanha.* Ils ont pourfuivi pendant un fié-
„ cle entier tous leurs confrères qui pur-
„ geoient bien avec de *l'emétique.* Les tri-
„ bunaux, chaque fois qu'ils s'y font pré-
„ fentés en corps, ont toujours fcellé leurs
„ bévues, ont été les miniftres de leur
„ vengeance, les échos de leur ignorance,
„ pour perfuader d'autant, que l'esprit pur
„ éclaire les compagnies. On a vu les bou-
„ langers comdamnés comme empoifonneurs
„ pour faire lever leur pain avec de la
„ bierre, quoique toute l'Allemagne, les
„ Pays-bas et l'Angleterre intervinffent ta-
„ citement au procès avec la fanté fleuriede
„ leurs habitans. Les diftillateurs ont été
„ accufés du même crime pour diftiller le
„ cidre, le poiré et les fruits du génévrier.
„ L'Huile de pavôt n'a point obtenu plus de

„ grace à la barre de leur tribunal très-ſa-
„ lubre et il n'a pas moins fallu que les
„ judicieuſes obſervations d'un phyſicien
„ ſavant pour qu'un miniſtre encore plus
„ ſavant qui ne jugeoit ni d'après le bruit
„ ni d'après la multitude, reconnût ſon
„ utilité. L'Inoculation n'a pu obtenir de
„ brévet parcequ'ils ont ſupputé qu'en l'a-
„ doptant, il y auroit beaucoup moins de
„ petites véroles et ils ont reſolu d'en nier
„ l'efficacité avec une conſtance auſſi ſou-
„ tenue que *Rioland* nia l'évidence de la
„ circulation du ſang."

„ Il eſt de fait, *écrit un autre de ces*
„ *eſprits forts qui ont juré d'éclairer les*
„ *hommes en ſtile immortel*, que toutes
„ les fois qu'un étranger ſimplifiera l'art
„ de guérir, la faculté employera l'autori-
„ té pour le charger d'entraves, comme
„ ſi ſes anathêmes, les ordres qu'elle ſur-
„ prend, les arrèts de tous les parlements,
„ empêchoient les végetaux ſalutaires d'ai-
„ der la nature, comme ſi la *Propagande*
„ en enchaînant *Galilée* avoit empêché la
„ terre de tourner autour du ſoleil."

Avec la meilleure intention de défendre un état auquel on tient par un petit bout, on est obligé de recevoir ces traits et de plonger, parcequ'enfin on ne peut rien opposer d'honnête à la vérité, quelque dure quelle soit.

Les médecins sont dans des convulsions continuelles. Il se haïssent de tout leur cœur et cependant ils forment des compagnies. Sont-ils rassemblés ? C'est pour se déchirer. Font-ils quelques treves, semblent-ils, par-fois, se réunir ? C'est toujours pour *guerroyer*. Une société s'éléve contre une autre sa pareille, parceque la concurrence n'est point ce qu'elles desirent. De part et d'autre, on intéresse les grands, on broche des injures, on fait rire les désœuvrés et on laisse périr les malades.

Les mœurs sont le pretexte spécieux dont on s'est servi jusqu'ici pour poursuivre les *prophilactiques anti-vénériens* : et ceux qui mettent au nombre des moindres sacrifices, ceux qu'ils font de la morale à la politique, qui doivent par état veiller à la conservation, à la propagation des hommes, accueillent ces phantômes de raison.

On ſoumet, dans toutes les grandes villes, le libertinage à des réglemens. On tolere, dans tous les recoins, des maiſons de debauche. On laiſſe flotter, dans les rues les plus paſſagères, le pavillon de l'impudicité. On outrage les mœurs, en vue de les conſerver, pour éviter de plus grands déſordres, pour épargner à la pudeur des affronts plus humiliants et, en offrant à tous les ſens l'appât empoiſonné, il ſera defendu de ſe prémunir contre ſes atteintes; et l'homme dont on a ſollicité la foibleſſe, en ſera victime.

Ce jeune homme que la puberté aſſuroit à la patrie après avoir paſſé les orages de l'enfance, qui, dans l'âge des deſirs, s'eſt rendu à l'attrait du plaiſir; parcequ'il s'eſt trompé dans ſon choix, ſera condamné à vieillir ſous le poids des douleurs, à ſécher ſous la verge *d'Esculape*, à voir altérer en ſoi le germe de ſa poſtérité. Cet homme qui, par un contract civil, vient d'entrer au nombre des citoyens, qui va payer à l'état, à la nature, la dette que ſa naiſſance lui impoſe, rencontre un de ces filets que la

police tolere ; mais parcequ'il n'eſt point aſſez fort pour s'en dégager, il ſera le malheur de pluſieurs, il portera le déſordre, le déſeſpoïr et la mort dans un lit où la vertu ſe jouoit auparavant dans les bras de l'innocence. ô Magiſtrats! vous ſages par excellence, pour flatter les caprices d'un corps toujours aigri, vous egorgerez les hommes qui ſont confiés à vos ſoins, vous jugerez contradictoirement avec vos principes, vous entraverez l'homme ſenſible, l'homme humain, l'homme qui peut-être ſe trompe dans la recherche de la vérité et que ſon motif exeuſe, l'homme avide, ſi vous le voulez, mais toujours utile, ſi, de la perſpective de ſes interêts, il peut réſulter un bien général.

Envain objectera-t-on qu'un remede préſervatif ſeroit un *invite* fait au libertinage et que ceux qui ſont encore retenus par la crainte, lâcheroient alors la bride à la fougue de leurs paſſions. En remarquant qu'il eſt des perſonnes rétenues par la crainte d'une maladie cruelle, on accorde qu'il en eſt d'autres aſſez dominées par le tempe-

remment pour braver tous les dangers. Pourquoi donc abandonnera-t-on des gens qui ne sont qu'à plaindre, à toute l'étendue de leur malheur? Pourquoi les poursuivra-t-on jusques dans le sein de l'innocence? Pourquoi, par une double barbarie, envelopera-t-on l'innocent dans leur disgrace? Laissons le sage aller sur sa foi; mais veillons, secourons l'imprudent, et si nous sauvons un seul homme, nous aurons assez mérité de l'humanité. Ces argumens sont puisés dans la nature et n'en sont pas moins forts, parcequ'un *Orateur* perfide aura osé les desfigurer aux yeux des juges, par les prestiges d'une éloquence dont il n'est que l'organe.

Si la raison avoit besoin d'autorités, je citerois *Boerhaave*. Le plus grand médecin qui soit né depuis Hipocrate a indiqué un préservatif antivénérien (*); *Etmuller* en propose dans ses ouvrages (†); le chirurgien *Anel*, célébre à plus d'un titre, en

(*) *Prælectiones academicæ de lue Venereâ. Francofurti* 1751.

(†) Edition de Chauvin. Lyon. 1690. *in fol.*

prescrit un qu'il annonce avec confiance ; *Fallope* et *Paulmier* en decrivent plusieurs dans leurs œuvres; *Warren*, médecin de la faculté d'Edimbourg en a publié un qui a joui de quelque réputation ; M. *Preſſavin*, Chirurgien de Lyon et recommandé parmi ſes confrères, s'eſt etendu très-au long ſur cette partie de *l'Higiène*; M. le *Comte de Milly* meſtre de camp de dragons et de l'academie des ſciences de Paris dit en avoir trouvé.

Ce n'eſt donc point à deſſein de récrépir la réputation d'un malheureux chaſſé dans le *deſert*, chargé des péchés et des malédictions *d'Iſraël*, que j'ai ſacrifié un long chapitre aux préſervatifs. Ce n'eſt point à deſſein non plus d'exalter un remede que je ne connois que ſur la foi d'autrui : mais c'eſt pour ouvrir à tous les médecins qu'un faux prejugé retiendroit, une carriere que l'humanité ordonne de parcourir. C'eſt pour les engager à faire part au public des lumieres qu'ils découvriront et que la crainte du blâme leur feroit peut-être etouffer. Je crois que la découverte d'un préſervatif

feroît le plus grand bienfait qu'on pourroit faire à l'espèce humaine et je m'en suis occupé : mais je suis loin de la prévention. Sans éclat, sans éloges anticipés, je me soumets à la censure des gens eclairés qui n'auront d'autre interêt que ceux de la vérité. Disons auparavant un mot des préservatifs connus.

Boerhaave conseilloit, après une jouissance suspecte, de se laver avec de l'eau fraîche, *Brassavole* l'avoit dit avant lui. Ettmulmur recommandoit de se laver, avant et après le congrès, dans un verre de vin avec 6 à 8 gouttes d'huile de terébenthine. Fallope et Paulmier insistent pour qu'on urine immédiatement après le coït et qu'on se lave avec de l'urine, ou du vin tiéde, ou de l'esprit de vin camphré ; et ils veulent qu'on avale 10 à 15 goutes d'esprit de térebenthine dans du vin sucré. Ces pratiques sont très-raisonnables, et l'on va voir que ces grands maîtres m'ont conduit à une méthode, je crois plus sûre et indubitablement plus simplifiée. Car, la premiere qualité d'un préservatif est d'être de la plus grande simplicité dans l'u-



ſage que l'on doit en faire et d'éloigner un appareil embaraſſant pour la perſonne qui s'y ſoumet et honteux pour celle qui le néceſſite.

Il eſt d'autres préſervatifs plus connus parcequ'ils ont été plus vantés ; mais qui n'ont ni l'efficacité ni la ſimplicité de ceux que nous venons de faire connoître. Le préſervatif d'un certain M. *Malon* qui végéte à Londres eſt de ce nombre. Il prescrit de ſe laver et injecter ſoir et matin avec un mélange de quatre cuillerées de vinaigre ordinaire dans une pinte d'eau, ou avec de l'eau dans laquelle on fait diſſoudre de l'alun. Mais l'expérience a prouvé contre lui que les lotions aſtringentes peuvent, par l'astriction des fibres, donner lieu à des maladies pſoriques, puisque l'interception de la transpiration eſt une diſpoſition prochaine aux vices de la peau.

Le préſervatif de M. *Warren* n'a pas été publié par lui même ; mais le Chymiſte qui nous fournit ces remarques prétend que ce n'eſt autre choſe que l'*alcali cauſtique* emploié en lotions et en injections : or on

voit aiſément que ce remède n'eſt rien moins qu'innocent, puisque de ſemblables injections doivent produire, à la longue, ou l'inflammation, ou l'excès oppoſé ſavoir le deſſéchement et le racorniſſement des parties internes de *l'uretre* et toutes les maladies qui en ſont les ſuites.

Le deffenſif du Chirurgien de Lyon eſt un *mercure* diſſous dans un *acide végétal* et emploié en injections après l'avoir noié dans de l'eau. Celui-ci, comme le précédent, eſt donné en vue d'agacer les mamélons nerveux et d'exciter les glandes de l'*uretre* à exprimer au dehors l'humeur qu'elles contiennent: mais cette injection, d'après l'aveu de ſon auteur, occaſionne une douleur aſſez vive. D'ailleurs il eſt évident que ce préſervatif expoſe aux mêmes dangers que celui de M. Warren.

Enfin le prophylactique du médecin de Paris eſt celui qui a le plus occupé. Chacun a déſiré ou s'élever ſur ſes ruines, ou s'en ſervir ou le connoître. Les chymiſtes s'en ſont emparés et le reſultat de leurs travaux s'eſt reduit à dire que le Docteur

cherchoit à faire une diſſolution de *mercure ſublimé corroſif* dans de l'eau de *chaux prémiere*, pour s'en ſervir en injections. *Ainſi* quand on reflechit que, dans ce procédé, l'*acide marin* abandonne le *mercure* pour s'unir à la *terre calcaire* et former un ſel neutre, tandis que le *mercure* ſe précipite; ne ſera-t-on point etonné du bruit que l'on a fait pour une choſe qui n'exiſte pas. Il n'y a pas l'ombre d'un préſervatif. Le ſublimé ſur lequel on fondoit toute la magie n'eſt plus: la très-petite portion de mercure qui entroit dans ſa combinaiſon demeure inerte au fond du vaſe et l'union de la terre calcaire avec le ſel marin n'a nulle vertu prophylactique. Une gaucherie chimique méritoit-elle une guerre auſſi cruelle? et s'il eſt vrai que le *Thaumaturge* ſe ſoit expoſé à des épreuves honteuſes, n'eut-il point été aſſez puni par la verge de l'opprobre et l'oubli, où la mort de ſon préſervatif devoit entraîner ſa naiſſance.

On doit compter encore au nombre des deffenſifs, ces veſſies deliées connues ſous le nom de *Condons*, dont une femme fait

à Londres un commerce ouvert. Mais l'expérience a suffisamment démontré qu'elles déçoivent et l'esperance et le plaisir, et qu'elles blessent les moins délicats. Un effort peut rompre le sac & ne laisser que le double regret de s'en être servi.

Il reste donc encore à desirer un préservatif sûr dans ses effets, innocent dans la pratique et d'un usage facile.

J'unis une *huile* qui participe des huiles grasses et des essentielles avec un *alcali mercuriel.* Je les combine de sorte que l'huile conserve sa fluidité et que l'alcali ne puisse irriter les fibriles nerveuses de l'épiderme léger où l'on doit l'appliquer. D'après cela posons quelques principes et raisonnons.

Astruc, Boerhaave, van Swieten, Dolée et la plus saine partie des médecins ont reconnu le *virus* vénérien pour être de nature *acide.* Ses symptômes démontrent qu'il condense et épaissit les humeurs.

Le *virus* se communique aux parties génitales soit intérieurement soit extérieurement.

Intérieurement, quand, après l'émission

de la femence, l'urètre faifant l'office d'une pompe aspirante, attire un air et des fucs corrompus: d'où les gonorrhées et les engorgemens inguinaux.

Extérieurement, quand, par le frottement, les vaiffeaux abforbans s'abreuvent de liqueurs infectées: d'où les chancres et autres fymptômes locaux.

Si les vaiffeaux abforbans font exactement fermés par une liqueur qui ne puiffe fe mêler avec les fucs imprégnés du *virus*, il ne pourra plus s'introduire. On fait que les corps huileux rempliffent cette indication. C'étoit le but d'*Ettmuller*, quand il prescrivoit de fe laver avec de l'huile de térébenthine.

Si, en prenant foin de fermer l'orifice des vaiffeaux, on pouvoit parvenir à décompofer le *virus* dans fon foyer, la fécurité feroit entiere et le mur feroit élevé. Les *alkalis* s'uniffent de préférence aux *acides* d'où refultent les *fels neutres*: or, l'alcali du préfervatif propofé quittera *l'huile* et le *mercure* pour s'emparer de *l'acide* du *virus*; et il eft certain que fi les deux perfonnes

muli-

militantes s'en oignent également, il refultera une décompofition fuffifante du *virus* qui fera en contact.

Par la nouvelle combinaifon, le mercure reftera ifolé ; mais s'il eft vrai qu'il agiffe comme *fpécifique*, fa préfence ne fera point furnumeraire et l'on ne peut blamer la fomme des précautions et le nombre des armes quand on fe trouve en tête un ennemi puiffant.

J'entends déja les détracteurs jurés de toutes les inventions s'écrier et dire que ce n'étoit la peine d'ecrire, fi péniblement, un long chapitre pour propofer du favon: qui ne connoiffoit le favon?

Doit-on tirer de la terre des individus inconnus jusqu'ici, ou forcer la nature à en créer de nouveaux, pour paroître neuf? Si l'on fait une nouvelle application, une application heureufe, quoique la chofe dont on fe fert foit connue pour d'autres ufages, l'utilité en fera-t-elle moins réelle? toutes les lettres de l'alphabet font connues, tous les mots font connus et cependant Buffon crée, Buffon étonne avec ces mêmes

lettres, ces mêmes mots qui font pitié quand ils font arrangés par de plats écrivains.

Je fais que le fecret m'eût fait une plus grande réputation, je fais qu'il m'eût attiré plus de confiance: Je vois de nos jours des recettes chérement achetées, pompeufement vantées, dont un ordre du Roi etablit le crédit et qui vieilliffoient depuis Hippocrate dans les difpenfaires, fans que l'on daignât les diftinguer de la foule. Mais je me confole déjà de l'oubli où ma franchife me condamne: quelque homme avifé me lira, dans quelques années il en fera prudemment fon profit et je revivrai, quoiqu'il n'en dife rien.

Les fecrets font, en médecine, le plus grand mal qu puiffe affliger l'efpèce humaine, furtout fi l'autorité commande la confiance. En légiflation, toute exécution militaire eft odieufe; en médecine, elle eft toujours meurtriere. On a vu faire prendre aux malades les dragées d'un certain Charlatan trop connu, la bayonnete au bout du fufil.

Il eft fi facile au gouvernement de diriger la confiance du peuple vers le but qu'il fe

propofe, qu'il faut être infenfé pour vouloir la contraindre.

Que les expériences des remédes nouveaux foient faites avec candeur, fans prévention, fans fubterfuge, fans esprit de jaloufie et furtout fans achat de protection : que la connoiffance n'en foit dérobée à qui que ce foit, le myftere fuppofe ~~toujours~~ connivance : qu'on prouve leur efficacité ; mais qu'on n'ordonne pas d'y croire.

C'eft avec ces conditions, que je voudrois qu'on éprouvât quelques préfervatifs et qu'on choifit celui qui rempliroit le mieux l'indication qu'on fe propofe. Le peuple le recevroit avec un empreffement mefuré fur fon utilité ; et un réglement fimple, concis et nécesfité par le bon ordre, fuffiroit pour mettre la derniere main au plus grand bienfait que les hommes euffent peut-être encore reçu de ceux qui les gouvernent.

On affujetiroit les lieux de débauches à fe pourvoir de ce préfervatif ; on en donneroit aux marins dans leurs courfes ; on en exporteroit dans les colonies ; on feroit exactement vifiter, chaque femaine, toutes

les filles publiques; on intimideroit, par la crainte de quelques punitions pécuniaires, les *Maquerelles* qui laisseraient communiquer avec des hommes, les filles qu'elles sauroient malades; on institueroit des hôpitaux pour traiter gratuitement tous les indigens sans nulle exception et j'ose avancer qu'on parviendroit infailliblement à déraciner une maladie destructive dans l'espace de 20 années.

Je sais que les institutions sont ce qui coûte le plus aux gouvernemens. Le trésorier n'est jamais d'accord avec les projets qui tirent sur sa caisse: mon intention n'est point de la toucher; nous saurons tirer la ressource du mal même. Imposons les *Maquerelles* par chaque tête de fille et, du produit, formons et soutenons nos établissemens. Tandis qu'un malheureux ouvrier chargé d'enfans paye en impôts et sous le nom d'industrie les trois quarts de son salaire, est-il juste que des femmes infames s'engraissent de la jeunesse, du malheur et de la honte des filles qu'elles déshonorent, sans rien regorger? RIEN c'est peut-être

trop dire: mais s'il eſt des gens qui s'alimentent d'une taxe obſcure, c'eſt aux ſuperieurs à regler leurs droits et leur avidité. Le bien public demande une réforme et ſurtout beaucoup de patriotisme.

Je n'entrerai point, ſur ce projet, dans de plus grands détails, parcequ'il eſt réſervé à ceux qui doivent en monter les piéces et lui donner l'action, de l'étendre et d'en régler les proportions. Un particulier qui ne peut tout prévoir, qui ne peut tout ſavoir, ne feroit que s'égarer; et le bon ſeroit perdu, pour ſe trouver noyé dans le ridicule.

Il eſt des auteurs qui, dans un excès de patriotisme, ont enfanté des projets pour arrêter dans ſon cours la contagion vénérienne: ils ont, dans leurs ſoins minutieux, ménagé jusqu'à la place où la ſignature du légiſlateur leur donneroit la ſanction. Ils ordonnent ſans miſſion, ils décident ſans connoître et la déraiſon eſt partout intercalée. Ce ſont entraves ſur entraves, des outrages gratuits faits à la décence, des punitions ſans nombre; partout ils découvrent

le mal, jamais ils ne ſuppoſent le bien. Leurs projets irritent quand ils ceſſent de faire pitié.

Partout où les reſſorts ſont multipliés, le mouvement eſt vicieux. Chaque fois que dans un projet les droits de la liberté ſont outragés, il eſt abominable; et il n'a jamais pu entrer que dans la tête d'un homme accoutumé à vivre, dans les priſons à la recherche des crimes, d'ordonner des coups de violence qui allarment plus la pudeur qu'ils ne la ſervent, qui inquiétent les citoyens et ſement le trouble, le ſcandale et la frayeur. Si l'on propoſe une nouveauté, il faut que le peuple n'y reconnoiſſe que la main paternelle du gouvernement et la verge de fer ne doit point commander les bienfaits, ou c'eſt le raffinement de la plus ſubtile tyrannie.

Que l'on ouvre des hoſpices décens et commodes, que les malades y reçoivent la ſanté des mains de la douceur et de l'expérience et le peuple y accourera avec confiance. Il ne ſera point néceſſaire d'envoier des *Archers* violer les aziles et arracher les

malades tremblans des bras du ſommeil, pour les ſoumettre à des traitemens barbares, dans une priſon que l'on oſe décorer d'un nom patriotique.

Que l'on répande des préſervatiſs ſimples, faciles et ſûrs dans leurs effets et il ne ſera point néceſſaire de tromper la ſécurité où laiſſe le tolérantisme; de ſaiſir, avec éclat, de malheureuſes créatures qui croient pouvoir continuer aujourd'huy ce qu'on avoit trouvé bon qu'elles fiſſent hier. Leur couper les cheveux, c'eſt bonifier peut-être le barbier de celui qui le fait faire; mais, ſurement, ce n'eſt point trancher la racine du mal.

§. III.

S'il eſt posſible de hâter la déclaration du mal Vénérien?

On a vanté des remedes comme devant être la *pierre de touche* du *virus* vénérien; craignez-vous, diſent ceux qui les préconiſent, qu'il ne ſéjourne dans vôtre ſang un germe virulent, prenez mes pilules et



ſoyez tranquile. Les plus crédules achetent le remède et le moindre danger, c'eſt qu'il n'ait aucune utilité.

Il eſt vrai que les remedes anti-vénériens ordinaires peuvent accélérer l'apparition de quelques ſymptômes, d'une gonorrhée, par exemple, de chancres ou de bubons: mais c'eſt abuſer de la crédulité d'un homme dont le ſeul mal eſt de craindre que de lui faire prendre des remédes pour un ancien péché dont la frayeur ſeule lui rappele les remords.

Quelques guériſſeurs, avec un appareil moins charlatan, ordonnent à ces hommes trembleurs les bains dans la ſaiſon du printems. Quoique leur but paroiſſe éloigné de la cupidité, cependant il eſt ſûr et l'on ſe débaraſſe d'autant plus difficilement de l'embuche qu'elle eſt recouverte avec adreſſe. Les bains pris dans cette ſaiſon, ſurtout quand le ſang de la jeuneſſe bouillone dans les veines, font poindre ordinairement ſur le front, le viſage et les reins, quelques petits boutons dus à la ſeule efferveſcence. On reſſent même des maux de tête

ephe-

ephemères, quelques douleurs vagues dans les jointures et les conſeillers adroits ſaiſiſſent l'occaſion pour placer, avec quelque apparence de néceſſité, des remedes ou du moins quelque choſe qui en approche et dont le profit ſeul n'eſt jamais équivoque.

C'eſt avec la même intention que les marchands de *bougies* les introduiſent dans l'*uretre* des pauvres patients et leur aſſurent gravement qu'ils ne ſont pas guéris de leur derniere gonorrhée, ſi leur *chandelle* reſſort chargée d'humidité après quelque ſéjour. On les croit, parceque ceux qui les conſultent ne ſavent pas qu'un corps étranger, en irritant ce canal ſenſible, occaſionne le dégorgement des glandes.

§. IV.

Des Symptômes Vénériens.

On compte au nombre des ſymptômes vénériens, les chancres, le phimoſis et le paraphimoſis que les chancres occaſionnent, les rhagades et les grapes, les verrues, les

porreaux, les choux-fleurs, les mûres et toutes les excroiſſances paraſites qui prennent leur differente dénomination du fruit ou de la choſe qu'elles figurent, les bubons, les ulcères et les puſtules, les taches cutanées, les dartres et la gale; les caries, les exoſtoſes, gommes, nœuds, ankiloſes et toutes excroiſſances ou ſoudures des os; les douleurs oſtéocopes; le ſarcocèle et autres tumeurs qui gonflent les bourſes par un principe vénérien; la gonorrhée virulente. Quelques uns ont placé la fiévre dans la nomenclature des ſymptômes de la vérole: mais je ne l'ai jamais obſervée ſoit aigue ſoit chronique qu'elle ne fut occaſionnée par quelqu'autre ſymptôme comme bubons, exoſtoſes, caries, &c. d'où je la crois plutôt conſécutive que ſymptomatique.

Je diſtinguerai les ſymptômes en *primitifs* et *ſecondaires* ou *conſécutifs*. Pluſieurs auteurs les ont encore diſtingués en *univoques* et *équivoques*. Dans ce nombre on remarque le célebre Aſtruc à qui l'on doit le livre le mieux écrit que nous aions ſur ces maladies et qui a le plus coûté au genie de ſon auteur;

mais la vérité se trouve-t-elle toujours à la suite des brillantes hypothèses?

J'appelerai *primitifs* ceux qui suivent immédiatement un commerce impur. Ils ne sont que locaux vu que la circulation n'a point encore charié dans le sang le principe de l'infection. Je mets au rang des *primitifs locaux* ordinaires la gonorrhée, les chancres, le phimosis et le paraphimosis, les rhagades, les choux-fleurs, les bubons, la gale et les dartres.

Je n'entends parler ici que des dartres et de la gale qui se déclarent peu de tems après le commerce impur. Le contact immédiat peut les communiquer et la peau étant le siége de ces maladies dont l'humeur se porte toujours au dehors, il est sensible qu'il n'y a que la repercussion ou la bouche des vaisseaux inhalans qui, après un long espace de tems, puissent importer le levain au dedans.

Les symptômes *secondaires* ou *consécutifs* succédent aux primitifs quand ceux-ci ont été négligés où mal guéris. C'est après que le *virus* a infecté les humeurs qu'il se ré-



pand ſur les parties éloignées, d'où naiſſent les ulcères, les puſtules, les caries, les exoſtoſes, les douleurs, &c.

Les ſymptômes *univoques* devroient ne laiſſer aucun doute ſur la préſence du mal: mais en eſt-il ſi l'aveu du malade ne les confirme pas? Le ſcorbut, les écrouelles et le vice dartreux peuvent produire des ulcères ſur toute l'habitude du corps, même des chancres ſur la verge. Les rhagades, les taches, les maladies des bourſes peuvent encore être le produit de ces affections. On peut devoir les douleurs, les caries, les exoſtoſes, gommes, ankiloſes, &c. à la goute, au rhumatisme, au rachitis, au ſcorbut et aux écrouelles. Le phimoſis et le paraphimoſis peuvent être occaſionnés par mille accidens externes. Les géminations paraſites peuvent être dues à quelque effort etranger qui ait dérangé la tiſſure de la peau: tous les jours, ſans cauſes apparentes, les ſucs nutritifs, en ſe devoiant, leur fourniſſent de l'aliment. Les bubons ſont ſouvent des dépots critiques ou de ſimples congestions lymphatiques, ils peuvent être enco-

re le résultat d'une fermentation ſcrophuleuſe. La gonorrhée peut exiſter ſans vice vénérien et je l'ai vu produite par un ſimple vice dartreux: ſouvent le catharre de la proſtate en impoſe par la couleur de ſa déperdition.

Il n'eſt donc à proprement parler que des ſignes *équivoques* et ce n'eſt que d'après une confeſſion exacte ou la réunion de pluſieurs ſymptômes, un examen réfléchi, ſurtout un tact clinique que l'on peut aſſeoir un jugement: mais ce tact ne ſe peut enſeigner, il eſt le fruit de la longue obſervation. Le ſavant doute où l'ignorant décide et cette aveugle préſomption eſt la ſource des maux qui ne ceſſent d'affliger l'humanité.

Quelques auteurs ont conſeillé, dans les circonſtances douteuſes, d'adminiſtrer le *mercure*. Ils ont raiſonné d'après un principe juſte; mais ils euſſent dû diſtinguer leur conſéquence. Si la maladie eſt vénérienne, elle cédera à l'adminiſtration du mercure, rien de plus probable: mais à quelle méthode cédera-t-elle? On voit ſouvent la maladie s'opiniâtrer contre un trai-

tement et guérir par un autre, quoique tous deux eussent leur base assise sur le mercure. La manière fait autant que le remede et si la manière ne peut être assujétie â des regles invariables, il faut donc apprendre à ne se décider que d'après l'examen des circonstances et ne point se reposer aveuglément sur ces epreuves générales qui, pour cela même, sont incertaines et ne sont pas toujours sans inconvéniens.

Nous tacherons, autant qu'on le peut indiquer, de distinguer les Symptômes et de les représenter avec les caractères qui leur sont propres, pour aller au devant des méprises. C'est en cette vue que nous allons exposer un tableau de comparaison des signes du scorbut, de ceux des crouelles et de la vérole qu'il arrive très-souvent de confondre.

C'est sans doute, pour rassurer ceux qui se trompent, que differens auteurs ont ecrit que les mêmes remédes conviennent aux trois affections; mais, malheureusement, comme il n'est point encore prouvé que toutes les maladies proviennent d'un mê-

me principe, aient un même ſiége, nous espérons encore une *panacée* univerſelle.

Le ſcorbut ſemble avoir un caractère alkalin, il décompoſe le ſang et toutes les humeurs. Le *virus* vénérien et le ſcrophuleux les épaiſſiſſent.

Le ſcorbut ronge les gencives, déchausſe les dents. La vérole ulcére de préférence la luette, les amygdales et le palais et les écrouelles ſe portent aux yeux, aux lèvres, ſur les cartilages du nez, ſous le menton, ſur la trachée-artère.

Les ulceres ſcorbutiques ſont plus humides que les véroliques, ils rendent beaucoup de ſanie et leurs chairs ſont baveuſes. Les ſcrophuleux différent peu des cancereux ; leurs bords très-ſouvent ſont calleux, renverſés et douloureux.

Les écrouelles attaquent ordinairement les glandes lymphatiques et les ſalivaires et les bubons vénériens les inguinales. Pour le ſcorbut qui ne tend qu'à diſſoudre, il eſt rare qu'il produiſe des congeſtions. Je n'ai jamais remarqué qu'un ſarcocèle que, d'après l'aveu

du malade, j'aie dû rapporter au vice ſcorbutique. Mais cela ſuffit-il pour aſſurer ?

Par la même raiſon, le ſcorbut doit rarement produire des exoſtoſes, des ankiloſes. Les maladies des os ſont familières aux Scrophuleux: mais elles attaquent presque toujours les articulations, les coudes, les genoux et ſurtout les doigts des pieds et des mains.

Les taches des Scorbutiques ſont rouges et pourprées, livides ou noires; les jambes en ſont le plus ſouvent affectées, le viſage et les mains en ſont exempts. Les taches véroliques ſont de deux espèces où couleur de feuille-morte et legerement farineuſes, elles occupent ordinairement le ſcrotum et les cuiſſes; ou pourprées et legerement protubérantes et occupent le viſage et les bras.

Les douleurs du Scorbut ſont vagues et lancinantes, elles ſe ſont particulierement reſſentir aux jambes qu'elles appéſantiſſent. Les vénériennes, au contraire, ſont profondes, ſe ſont ſentir dans les os longs avec beaucoup de violence et, cequ'il faut ob-

ſerver, elles ont leur *paroxime* aux approches de la nuit et ſe renforcent par la chaleur du lit. C'eſt ce type particulier à tous les ſymptômes vénériens qui doit jeter beaucoup de lumiere ſur la manière de les juger.

Enfin, pour donner une connoiſſance plus générale et en même tems plus exacte de l'etat des Scorbutiques, nous dirons que la triſteſſe ſemble inſéparable de leur affection. Leurs chairs ſont molaſſes et leur viſage communément pâle et bouffi. Le pouls eſt inégal, lent et ſouvent fébrile, quand la maladie a fait des progrès. Ils reſſentent des douleurs ſpontanées au *Sternum* et au côté vers la rate, quelquefois aux entrailles. Ils ſont ſujets aux rôts, aux borborygmes et au hoquet, aux hémorrhagies. Leur eſtomac, même le ventre ſe gonflent après le repas, ils éprouvent ſouvent des coliques. Ils ont des démangeaiſons. Leurs urines ſont huileuſes, de mauvaiſe odeur et ſouvent avec un ſédiment briqueté. Leur ſang eſt noir et ſa ſuperficie verdâtre, ſa ſéroſité eſt très-acre.

On dit que les écrouelles se gagnent; mais le fait est si rare qu'àpeine est-il nécessaire de le mentionner. Elles n'attaquent ordinairement que les enfans depuis leur troisieme année environ jusqu'à l'age de puberté. Le bas-ventre est presque toujours dur et elevé, car le mésentère, le foie, la rate, l'épiploon sont les parties offensées. Si la maladie a fait quelques progrès, la fievre lente en est inséparable. Enfin, la forme, la place, la dureté des tumeurs scrophuleuses d'ailleurs si connues, mettent, je crois, à l'abri des méprises qui cependant ici doivent être sans suites dangereuses, puisqu'au moins si le mercure et les sudorifiques ne les guerissent pas, il est prouvé qu'ils les soulagent.

Le *virus* vénérien se jette moins souvent sur les viscères que celui des maladies précédentes, si l'on en excepte la matrice. La tête est presque toujours affectée quand le mal est ancien, on y ressent des douleurs cruelles et il est rare qu'on n'ait pas des ulcères dans la gorge, dans le nez ou les oreilles, des pustules au visage et dans le

cuir chevelu, des exoſtoſes à quelqu'un des os de la tète: mais ce qui doit frapper dans la recherche générale c'eſt qu'elle manifeste toujours ſon invaſion par des ſymptômes externes et, qu'au contraire, les ſymptômes apparens ne ſont, dans les autres maladies, qu'une ſuite de leur progreſſion; c'eſt que la verole, quand elle n'eſt point héréditaire, ne vient qu'a la ſuite d'un commerce impur, tandis que le vice ſcrophuleux n'eſt presque jamais qu'héréditaire et le ſcorbutique le réſultat de l'uſage des choſes non naturelles.

Il n'eſt pas cependant que l'on n'ait vu le *virus* vérolique gagné par des voyes indirectes ou paroitre, après un long ſéjour, avec des ſymptômes qu'une énergie longtems contrainte rendoit effraians, ſans que les parties de la génération fuſſent affectées. Mais ces faits, en les ſuppoſant bien vérifiés, ſont ſi rares que je ne crois pas néceſſaire de faire exception en leur faveur, ſurtout quand il s'agit de donner des notions générales.

Paſſons à la description des différens Symp-



tômes et c'eſt, en les decrivant, que nous aurons la liberté de particulariſer.

§. V.

Des Chancres.

Les *chancres* endommagent le gland, l'orifice de l'uretre, le propre corps de la verge, les bourſes, toutes les parties internes et externes des parties génitales des femmes, la langue, les lévres et quelquefois les gencives.

On doit diſtinguer les *chancres vénériens* de ces chancres légers ou plutôt de cette excoriation de l'épiderme qui n'eſt que le produit de la malpropreté et des aphthes que des cauſes auſſi peu dangéreuſes ulcèrent dans la bouche. Ces affections éphémères cedent à une lotion d'eau ou de vin. Il n'en eſt point ainſi des *chancres* vénériens.

Ceux-ci ſont de deux espèces, les uns ſont ulcerés et cavent, les autres éminent et ſont tuberculeux. Les *chancres* de la première espèce s'annoncent par une forte



demangeaiſon, à la quelle ſuccéde une cuiſſon, puis une écorchure au milieu de la quelle il ſe forme un point de ſuppuration. Quelquefois ce ſont de petits boutons qui naiſſent ſous l'épiderme, dont la tête blanchit, abcéde et forme un ulcère ſphérique qui, par l'inflammation de ſes bords, repréſente aſſez bien l'œil d'un oiſeau d'où cette espèce de chancres eſt nommée par quelques-uns *œil de perdrix*. Les uns reſtent circonſcrits et minent la place qu'ils occupent en profondeur; les autres prennent le large et font des progrès rapides que les remedes ſouvent ont peine à barrer. J'ai traité à Paris une perſonne qui, en huitjours, à compter du moment qu'il eut un commerce impur, vit ſon gland en fonte et le prépuce en putréfaction. Une autre eut, en moins de quinze jours, la langue réduite à un tiers de ſa grandeur par deux chancres latéraux qui briguoient de s'unir et, ce qui paroîtra plus ſurprenant, c'eſt que, ſix mois après, des chairs neuves avoient reparé la bréche.

Les *chancres tuberculeux* ſont des excroisſances en forme de cône tronqué aſſez reſſemblantes à des verrues, leur baſe eſt large et l'extrémité ſupérieure eſt ulcérée.

On compte ces ſymptômes parmi ceux qui, à la ſuite d'une copulation recente, manifeſtent un mal encore local. Il eſt esſentiel, pour le traitement, de les diſtinguer de ceux qui rentrés par une cauſe quelconque, reparoiſſent quelque tems après et ſont alors conſécutifs.

§. VI.

Du Phimoſis.

Le *phimoſis* eſt un gonflement inflammatoire du gland ou du prépuce ou ſouvent des deux à la fois et cette peau mobile ne peut revenir ſur elle-même.

Je n'entends parler ici que du *phimoſis* vénérien. On ſait que cet accident eſt ou naturel ou occaſionné par quelque cicatrice qui auroit rétreci le prépuce. Il peut mettre obſtacle à la génération, il émouſſe le plaiſir et rend les maladies du gland plus dangereuſes.

Des chancres, un flux externe des glandes sébacées sont ordinairement les causes du *phimosis* vénérien, qui peut cependant exister par un simple gonflement inflammatoire du *balanus*.

J'ai vu, à la suite de l'inflammation, les liqueurs engorgées à l'éxtremité du prépuce et manquant d'action pour reprendre le cours de la circulation, y former un bourlet dur et calleux qui résistoit, pendant un long espace de tems, à tous les médicamens externes. C'est le noeud fameux par Alexandre, qu'il vaut mieux couper que de chercher à le dénouer.

Le *phimosis* est toujours un symptôme *primitif*, àmoins que des chancres consécutifs n'occasionnent le gonflement de la verge.

§. VII.

Du Paraphimosis.

Le *paraphimosis* est absolument la maladie opposée a celle que nous venons de décrire. Le prépuce gonflé forme un ou plu-

ſieurs bourlets autour du gland qu'il ne peut recouvrir. L'étranglement en eſt ſouvent au point que la peau ſe fend circulairement : alors, la mortification paroîtroit à craindre ; mais il eſt d'expérience qu'on ne l'a vu que peu ou point ſurvenir. On trouvera peut-être la raiſon de cette particularité dans l'eſpèce de l'engorgement.

Il eſt des *paraphimoſis* qu'on ne ſauroit attribuer à une cauſe vénérienne ſoit que l'on faſſe effort pour retirer en arriere le prépuce quand il eſt trop etroit où qu'il ne recouvre le gland qu'à moitié ; ſoit quand on eſt aſſez heureux pour jouir de la premiere tendreſſe d'une beauté novice : mais alors, la cauſe eſt trop chere pour ſe plaindre de la douleur. Des perſonnes inconſidérées ſe ſont ſouvent ſervies de ce prétexte pour outrager la vertu. C'eſt à ceux qu'ils conſultent de détourner leurs ſoupçons.

J'ai diſtingué dans ma pratique deux eſpèces de *paraphimoſis vénériens*. L'un *inflammatoire* et l'autre *œdemateux* que les auteurs ont négligé de décrire.

Quoi-

Quoique paix le phimosis soit à un haut dégré d'inflammation, cependant l'humeur lymphatique qui abonde dans les cellules graisseuses du prépuce et qui se trouve comprimée dans ses vaisseaux par les bourlets, donne toujours à la peau une couleur *matte*; quelquefois même la tumeur semble pellucide, quand le dégré de la chaleur, en raréfiant la limphe, a dissipé ses parties acqueuses. Mais la tension, l'extrême douleur indiquent suffisamment l'état inflammatoire.

La lymphe cause seule l'engorgement du *paraphimosis œdèmateux*. Le bourlet transparent et flaccide, peut conserver l'impression du doigt et le gland n'est point engorgé. Son inflammation causeroit celle du prépuce par le flux du sang qui regorgeroit dans ses vaisseaux.

Je n'ai vu qu'une fois un paraphimosis vénérien exister sans être accompagné d'autres symptômes. Il étoit primitif et s'il en existe de secondaires ils doivent être très-rares.

On sait que le couteau de Moyse met à l'abri du phimosis et du paraphimosis.



§. VIII.

Des Rhagades.

Les rhagades sont des gerçures ou fentes qui sillonnent le *scrotum*, les environs du fondement, la paume des mains et la plante des pieds. Elles ressemblent assez aux *crabes verds* des négres et des indiens. Il en suinte une espèce de pus clair et tenu, souvent de *l'ichor.*

Rarement elles existent seules et ne sont jamais des symptômes primitifs, si l'on en excepte celles du *scrotum* qui peuvent avoir été recemment gagnées par un contact immédiat.

§. IX.

Des Grapes.

C'est ainsi que j'ai cru devoir nommer un symptôme vénérien qui, pour être assez commun, semble n'avoir pas mérité l'attention des praticiens. De petits boutons d'abord rouges, puis séreux, semblables à ceux de la gale, groupés comme une grape de rai-

ſin, ſe répandent ſur le corps de la verge, y cauſent un *prurit* que le frottement de la chemiſe irrite encore, s'ulcèrent et dégénérent en chancres ſi l'on n'a ſoin de les mettre à l'abri de la malpropreté et de l'irritation.

Ce ſymptôme peut être primitif et ſecondaire. J'ai vu différentes perſonnes, par l'effet d'une acreté locale, y être ſujetes, ſans que les ſuites puſſent en être dangereuſes, ni qu'on pût ſoupçonner une cauſe virulente.

§. X.

Des Excroiſſances.

De toutes les productions de la nature, aucune n'eſt exempte de l'affluence des ſucs qu'une ſéve égarée peut dépoſer à divers endroits de ſon habitude : mais ces géminations paraſites ſont très différentes de celles qu'un venin corroſif alimente et fait naître par la rupture des filets réticulaires de la peau. Cette eſpèce pullule ſur le gland, ſur le corps de

la verge, à la circonférence de l'anus et à la vulve des femmes. Ces excroiſſances prennent différentes formes et leur dénomination leur vient de la choſe connue dont leur figure les rapproche; delà les *verrues*, les *porreaux*, les *choux-fleurs*, les *crêtes*, les *fraiſes*, les *mures*, les *fics*, &c. *Condylome* eſt le nom propre des excroiſſances oblongues, larges et qui ne s'élevent au deſſus du niveau de la peau que d'une ligne environ.

Les excroiſſances vénériennes ont communément une ſurface grenue. Elles ſont humides et rendent ſouvent une matière abondante. Il eſt bon de les ſavoir distinguer, afin d'être armé contre ceux qu'un mouvement d'avarice pourroit engager à traiter gravement des géminations innocentes, qui ſeroient crues aux parties de la génération et qu'un canif, un fil de ſoye ou le plus léger cauſtique auroient emportées.

J'ai remarqué une espèce particuliere d'excroiſſance qui, je crois, mérite d'être décrite. Ces excroiſſances étoient ſur le gland, arrondies, de la groſſeur d'un grain de millet,

blanches et fort dures. On les nommeroit fort bien *grains cristalins* si l'on n'avoit peur d'embrouiller les idées de ceux qui ont entendu parler de la *cristaline*, nom donné familiérement aux symptômes des pédérastes; mais qui n'existent que dans quelques livres ou par de fausses traditions. Je n'ai reconnu sur ceux qui préférent les plaisirs de César que les symptômes dont ne sont point exempts tous ceux qui les ignorent. Les excroissances dont je parle ont résisté au fer, aux cautères actuel et potentiel pendant plus de six mois. Enfin la constance du malade et ma persévérance les ont lassées et je les ai détruites.

Les excroissances ne sont point des symptômes primitifs; mais il tardent peu à succéder à d'autres symptômes ou à des traitemens mal conduits.

§. X I.

Des Bubons.

Les bubons que le vulgaire appelle *poulains* s'établissent dans l'aine ou ses environs. Les

glandes axillaires, les parotides et les fublinguales font fujettes comme les inguinales à des engorgemens virulents. Il peut arriver de ces dépots dans la pefte ou les fiévres malignes, mais nous croions qu'un praticien éclairé n'y peut prendre le change. Il n'en eft pas tout-à-fait même de la hernie avec laquelle on a fouvent, par une maladreffe que l'inexpérience excufe, confondu les bubons. Il eft par conféquent néceffaire que j'établiffe fommairement la di'érence qui exifte entre ces deux affections.

La *hernie* nommée *bubonocelle* en général, vient tout-à-coup et ordinairement après un effort. Elle occupe la partie fupérieure de l'aine; elle eft circonfcrite, d'une forme fphérique, elle n'altere point la couleur de la peau, elle eft molle quand il n'exifte point d'étranglement; elle céde fans douleur fous le doigt qui la preffe et rentre abfolument fi le malade fe couche fur le dos, fes jambes rapprochées des feffes: la *paffion iliaque* accompagne d'ordinaire l'étranglement. Il en eft autrement des bubons: par la diftinction que j'en vais faire, on apprendra à les connoître.

J'en diſtingue de deux eſpèces. Les uns qui ont leur ſiége dans les glandes, les autres dans le tiſſu cellulaire. J'appele les premiers *bubons glandulo-phlegmoneux* et les autres *œdémato-ſchirreux*.

Le *bubon glandulo-phlegmoneux* eſt préciſément au pli de l'aîne, il eſt circonſcrit, dur, il s'éleve en parcourant ſes périodes, puis il devient douloureux, la peau rougit, la couleur rouge prend une teinte plus foncée, il eſt conique, il abcéde enfin. La nature n'eſt pas longtems à diſpoſer les humeurs à l'évacuation.

Le *bubon œdémato-ſchirreux* eſt, au contraire, large, épaté, oblong, indolent et renittent. Sa capacité s'étend ſouvent ſur les muscles de l'*abdomen* et de la cuiſſe, ſouvent il l'occupe ſeule ſans embaraſſer l'aîne. Cette espèce eſt toujours plus longtems et plus difficile à guérir. La graiſſe et les humeurs abreuvent ſans ceſſe le levain morbifique et ſon action amortie par l'humidité, manque d'énergie pour avancer vers la dépuration.

Ce bubon eſt ſujet à dégénérer en carci-

nome ſur tout quand le malade eſt ſcrophuleux ou ſcorbutique. Il eſt difficile de distinguer les progrès du cancer occulte parce qu'il préſente, à peu près les mêmes ſignes que l'abceſſion. C'eſt quand l'*ichor* a rongé les tégumens que l'on reconnoit ce que jusqu'alors l'on n'avoit fait que ſoupçonner. L'*ichor*, le ſang et la ſanie ſortent pêle-mêle, l'infection annonce la dépravation des ſucs, il ſe fait un grand délabrement de la peau, la matiere toujours tenue ne perd rien de ſa viscoſité dans le panſemens, les bords de l'ulcère ſe gonflent, durciſſent, prennent l'aspect du maroquin, ſe renverſent, et du fond de la plaie il renait ſans ceſſe des chairs fongeuſes et livides. Une chaleur brûlante ſe fait reſſentir dans toute la partie ; ſouvent le malade ſe plaint de douleurs lancinantes et l'on voit aux environs ramper des veines variqueuſes. Cette dégénérescence eſt vraiſemblablement le *Cambuca* de Paracelſe et le *bubon colliquatif* de M. Peyrilhe.

Quand les malades ont le ſang mauvais, un bubon ulcéré peut dégénérer en carcinome, quoiqu'on n'eût pu le ſoupçonner avant

ſon



fon abceffion. Cet événement n'eft pas rare furtout quand on a fait une incifion prématurée et indiscrete.

Nota. Je laiffe à l'œil de l'expérience à juger les *congeftions lymphatiques.* On n'y eft guères fujet avant l'age de trente ans, à-moins qu'on n'ait un tempérammment flaccide ou cacochime, d'ailleurs c'eft au malade, s'il eft fûr de fa cond uite, de fixer l'incertitude du médecin.

Les bubons des aînes font ordinairement des fymptômes primitifs, àmoins qu'ils ne foient caufés par une translation de l'humeur morbifique. Mais ceux des aiffelles et des parolides font confécutifs fi l'on n'a point reçu l'infection par la bouche ou les mamelles.

§. X I I.

Des Ulcères.

On peut avoir des ulcères vénériens fur toute l'habitude du corps, cependant ils

établiſſent de préférence le ſiége de leur deſtruction dans la bouche, au palais, dans le nez. La matrice n'en eſt point exempte.

Les ulcères qui cavent à la ſurface du corps ſont ordinairement avant le traitement, profonds, ſongeux, leurs bords ſont relevés et molaſſes, ils ſont couronnés d'une aréole livide. Ils donnent plutôt de l'*ichor* qu'un pus conſiſtant; ils empirent vers le ſoir et ſont même douloureux.

Quelque fois les ulcères de la gorge et du palais ſont précédés de l'inflammation, ſouvent ils ſont ouverts par les ſucs corroſifs du *virus*, ſans que le malade ait ſoupçonné leur invaſion. Ils attaquent de préférence les amygdales, la luéte et la voute du palais. La rapidité des progrès eſt meſurée ſur le dévelopement et l'énergie du *virus* qui les entretient. Quand ils détruiſent le voile des os palatins, il eſt très à craindre qu'ils ne les carient.

L'ULCERE du nez porte le nom d'*ozone* et rarement il ſe borne aux cartilages. Il s'étend ſur les os propres du nez et l'ethmoïde,

il perce aussi le palais. La douleur, la grande fétidité et la nature de l'*ichor* annoncent suffisamment ses ravages et la vermoulure de l'os.

L'ULCERE de la matrice est le moins connu, parce qu'on le rapporte presque toujours au cancer, d'où plusieurs se sont fait une grande réputation pour avoir guéri des ulcères qu'ils avoient jugé cancereux, quoiqu'ils ne fussent que véroliques; il peut se faire qu'ils aient été les premiers persuadés. Les auteurs même ne sont pas très-clairs sur cette maladie et je ne me rappele que M. *Puzos* qui l'ait traitée avec quelque méthode, il est cependant très-facile, si l'on vouloit se donner la peine d'observer, de reconnoître l'une et l'autre affection.

L'ulcère carcinomateux a une marche bien plus lente que le vérolique et, ordinairement, est précédé du schirre, à moins qu'il ne soit le résultat de quelque solution de continuité. L'exploration du ventre manifeste l'engorgement schirreux: l'altération des menstrues, les pésanteurs à la région hy-

pogaſtrique, les douleurs ſourdes aux lombes, aux hanches, même aux cuiſſes, les accès de fiévre irréguliers, l'enflure des jambes et des cuiſſes, le dépériſſement général de la ſanté ne laiſſent aucun doute ſur ſa préſence et ſes progrès.

Quand il s'ulcère, le doute, s'il en reſte, ſe change en certitude. Le cancer s'annonce par des ſymptômes effraians. Les douleurs ſont vives et lancinantes et toutes les parties des environs en ſont affectées. Les hémorrhagies ſont fréquentes, la fiévre devient journalière et ſujette à des exacerbations. Les déjections purulentes ſont ichoreuſes, rouſſeatres et très fétides. Souvent les urines ne ſont rendues qu'avec beaucoup de difficulté et de cuiſſon.

Rarement l'ulcère *vénérien* ſuccéde au ſchirre. L'engorgement qui précéde l'ulcèration eſt même ſouvent inſenſible, tant ſes progrès ſont rapides, tant le *virus* eſt corroſif et ſon action déchirante. Cependant les douleurs qu'il occaſionne ſont bien plus ſupportables que celles du carcinome, ce n'eſt

point un *ichor* tenu qui entraîne des chairs en putréfaction; c'eſt un pus épais, jaune et verd, quelquefois ſanguinolent, ſouvent de mauvaiſe odeur, mais eloigné de l'infection de l'ichoroſité du cancer.

L'ulcère vérolique attaque de préférence les perſonnes jeunes et qui ſuivent la route du plaiſir. Le ſchirre et le cancer ſont plus ordinaires aux femmes qui paſſent à l'automme de l'age dans la révolution des menſtrues àmoins que quelques grands accidens ou quelque vice héréditaire n'aient occaſionné cette maladie dans un tems moins avancé. Les dépôts d'humeurs par translation, les ſuites de couches, la ſuppreſſion des régles, lès coups et les chutes violentes peuvent y donner lieu et les cauſes en ſont trop ſenties pourqu'on puiſſe les ignorer.

La confeſſion des malades acheve de tout éclaircir, quand on s'eſt aſſuré qu'il n'exiſte ni vice ſcorbutique ni ſcrophuleux; car ces deux maladies peuvent produire tous les ulcères dont nous avons parlé et tromper des praticiens jeunes ou inexpérimentés. Enfin,

pour dernier type, nous ferons remarquer que les ulcères, quand ils font vénériens, font communément accompagnés de quelques autres fymptômes ou du moins en ont été dévancés. Souvent, en recherchant, en fcrutant avec fcrupule, en trouve des exostofes naiffans, le malade avoue des douleurs, des affections céphaliques qui ne laiffent plus rien à defirer fur la caufe qui les produit.

D'après ces discuffions, il eft aifé de juger que les ulcères font rarement des fymptômes primitifs. Il le feroient, tout au plus, fi la bouche en étant le fiége, avoit fuccé le germe de la maladie.

§. XIII.

Des Puftules.

Les puftules géminent fur tout le corps et forment quelquefois autour du front ce que quelques-uns ont appelé le *Chapelet.* Qu'on ne confonde point avec cette affection, fymptôme ordinaire d'une maladie invété-

rée, les boutons qu'un ſang trop ardent fait ſortir ſur le front et les reins des jeunes gens, particulierement vers le printems. On les diſtinguera facilement en ſe rappelant que les puſtules qui croiſſent en forme de cône ont une baſe large avec un cercle brun et livide, que leur couleur eſt d'un rouge-pourpre, qu'après qu'elles ſont affaiſſées, elles laiſſent ſur la peau une efflorence écailleuſe, que l'épiderme meurt et s'enleve dans une circonférence de ſix lignes environ et que la place reſte rouge. Une nouvelle puſtule qui ſemble naître de cette cendre croit à côté de la première et laiſſe, comme elle, de nouvelles marques de ſon exiſtence. C'eſt ainſi que, de proche en proche, l'horreur de la contagion ſe répand ſur tout le corps.

Rarement on a des puſtules ſans avoir des maux de tête et des douleurs ostéoçopes dont les paroximes ſe font reſſentir à chute du ſoleil.

Les puſtules, quand elles exiſtent ſeules, ne donnent point de fiévre. Il eſt facile de les diſtinguer du *furoncle* qui eſt toujours

inflammatoire, rarement ſans ſiévre et qui donne des douleurs lancinantes, vives, ſouvent inſuportables comme toutes celles qui annoncent la fermentation du pus.

Il feroit moins ſurprenant de ſe méprendre à *l'epinyctide* qui eſt une puſtule rouge ou livide, très-douloureuſe, de la groſſeur d'un poids, quelquefois d'une féve, dont la ſuppuration eſt imparſaite et qui ne rend que de la ſanie.

La puſtule appelée *terminthe* peut encore en impoſer. Elle eſt enflammée comme la précédente, noire et ne produit que de l'*ichor* : mais elle n'affecte ordinairement que les jambes. D'ailleurs, en rapprochant la deſcription de la puſtule vénérienne de celle de ces espèces de Clous ; en examinant les circonſtances de la maladie, quand on ſait que la puſtule vénérienne n'eſt que très-peu ou point douloureuſe, c'en eſt aſſez pour prévenir un jugement hazardé.

§. XIV.

Des taches cutannées.

Ces taches font de deux espèces. Les unes couleur de feuille morte ressemblent assez à cès taches que quelques femmes ont après ou durant leur grossesse, ce qu'elles appelent *le masque* et ce que nous nommons avec les auteurs *éphélides*. Elles couvrent differentes parties du corps; mais particulierement le *scrotum* et les cuisses et tombent en efflorescence comme les dartres farineuses, même elles sont quelquefois accompagnées de demangéaison. J'ai guéri un malade qui en avoit le visage couvert et le corps cuirassé, excepté les bras, à la suite d'une gonorrhée négligée.

L'usage des pomades et les frictions mercurielles ont quelquefois dissipé ces taches pour un tems, mais elles sont sujettes à revenir. Aussi les traite-je comme les dartres.

Les autres sont pourprées, même livides

et protubérantes; elles viennent au corps, au visage, aux bras. Elles sont plus faciles à guérir et ne sont point sujettes à des retours quand elles sont bien traitées par le mercure, parcequ'elles ne participent point comme les premieres de la nature du vice dartreux.

§. X V.

Des dartres.

Cette affection de la peau est très-connue et cependant elle trompe ceux qui ne l'ont jamais vue sur certaines parties du corps telles que le *scrotum* et le *balanus*. On la traite pour des rhagades ou des chancres.

Les dartres qui couvrent les bourses sont ou de l'espèce que les auteurs ont nommée *miliaire* ou de celles que l'on connoit pour *dartres vives*. La premiere présente un nombre infini et entassé de petites pustules qui donnent de la sérosité et se couvrent de croutes superficiéles. L'autre que les latins ont

appelé *Serpigo* creuse des scissures profondes qui sillonnent la peau, se couvre de croutes humides qui, en tombant, ouvrent les réservoirs d'une sanie brulante. Elle cause des démangeaisons auxquelles succédent de fortes cuissons.

Les dartres qui se repandent sur le gland n'ont point été décrites par les auteurs que j'ai lus. Peut-être n'ont-ils point cru devoir classer cette affection parmi les dartres, quoique leur opiniatreté et la résistance qu'elles opposent au mercure ne laissent point de doute sur leur nature. Nous allons les décrire telles que nous les avons vues.

Ce sont des taches d'un rouge-pourpre dont la grandeur est plus ou moins circonscrite, mais elles sont toujours fort larges. Quelques maîtres les prennent pour des chancres parcequ'elles semblent être une écorchure au premier coup d'œil. Cependant l'aggrégation de la peau n'est point rompue. Quelquefois elles sont à son niveau, quelquefois elles sont extubérantes comme les condylomes. Elles jettent par des pores très-ou-



verts dont l'œil diſtingue aiſément l'orifice, une matière épaiſſe, de couleur verte ou jeaune, quelquefois blanche. C'eſt cette matière qui, répercutée, engorge les glandes de l'uretre et occaſionne des *gonorrhées dartreuſes*, espèce particuliere dont ailleurs nous aurons occaſion de parler.

Ce qui doit exercer le génie des phyſiciens et fixer l'attention des médecins praticiens; c'eſt la facilité qu'a le vice vénérien de dégénérer en dartreux ou du moins de le déveloper en certains ſujets et l'opiniatreté qu'il préſente aux remédes mercuriels après la dégénérescence ou la combinaiſon.

Ces dartres que l'on doit appeler *véroliques* affectent ordinairement de préférence les parties de la génération et celles qui les avoiſinent. Il n'eſt cependant pas ſans exemple de les voir ſe répandre ſur des parties plus éloignées.

J'ai vu un malheureux couvert d'une dartre vérolique de l'eſpèce que j'ai nommée *Serpigo*. Elle le couvroit de la tête aux pieds, ſon corps étoit rouge comme une écreviſſe

cuite, ecaillé par parties, sciſſé dans d'autres ; je l'ai guéri.

Il faut, avant que de finir cet article, intariſſable si l'on vouloit tout dire, très-curieux si l'on vouloit l'approfondir, encore très-peu connu ; il faut, dis-je, que je faſſe mention d'une visite aſſez singuliére que je réçus, il y a quelques années. La peau du consultant étoit dans une espèce d'état qui approche beaucoup de la dartre et que les auteurs ont nommé *prurit*. Il n'en diffère que parcequ'il est tantôt sec tantôt humide, que ses pustules sont moins nombreuses que celles des dartres, quoique d'ailleurs elles donnent, comme elles, une sérosité sanieuse. Etoit-ce la peine de faire une différence? N'est-ce pas multiplier les difficultés et embrouiller des matieres déjà abstraites en vue de les éclaircir? Voilà le malheur des commentateurs et la foibleſſe de l'esprit humain semblable à l'œil, qui se trouble pour avoir trop longtems fixé le même objet. Révenons à ma visite.

„ J'ai cette affection depuis 15 années,

„ *me dit mon homme*, et elle accroit tous les
„ jours, pourroit-on la guérir? — Je le
„ crois, répondis-je — j'en ferois au déses-
„ poir, *reprit-il avec vivacité*, et je ne le
„ voudrois pas pour beaucoup. Je viens vous
„ la montrer, non pour chercher du soula-
„ gement; mais pour vous instruire. Elle
„ m'est plus chere qu'une maîtresse dont les
„ caresses seroient bien inferieures au plai-
„ sir qu'elle me donne. Le soir, quand je suis
„ dans mon lit, sitôt que la chaleur se con-
„ centre, j'éprouve une douce démangeai-
„ son qui augmente graduellement à mesu-
„ re que je la satisfais. Le période de son
„ accroissement est d'une demi-heure et el-
„ le parvient au plus haut dégré de volup-
„ té dont les nerfs de l'homme soient sus-
„ ceptibles. Leurs houpes épanouies jouis-
„ sent un instant de toute l'intensité du plai-
„ sir qui décroit en repassant par une grada-
„ tion également insensible et je me retrou-
„ ve en l'état naturel sans que le ressenti-
„ ment de la plus legére cuisson empoison-
„ ne mes délices passées."

Je le remerciai sincérement de l'observation et l'inscrivis sur mes tablettes comme un fait neuf et peut-être unique.

§. XVI.

De la Gale.

La gale est la plus connue des affections cutannées dont nous avons parlé, son siége ne permet pas de se méprendre sur l'espèce de boutons cristalins qui la caractérisent. Quoiqu'elle puisse se répandre sur toute l'habitude du corps, cependant elle ne fructifie ordinairement son germe qu'aux poignets, entre les doigts, aux jarrets, à la poitrine. Elle est *séche* ou *humide*. *Humide* si les boutons vuident de la sérosité et se couvrent d'une croute en s'applatissant. *Séche* s'ils ne fournissent aucune humidité. L'une et l'autre espèce ne sont point, à proprement parler, un symptôme vénérien, puisque la gale est un vice particulier : mais elle se combine comme le vice dartreux et dans cet état elle est refractaire à ses spécifiques ordinaires.

C'eſt cette réſiſtance qui fait ſoupçonner un ſecond vice. Le ſcorbut, la fiévre quarte, les maladies du foye peuvent la rendre rébelle à l'action du ſouſfre ſon remede ordinaire: c'eſt au médecin de juger l'état du malade. Avec des connoiſſances très-générales, il ne doit point ici ſe trouver embaraſſé. Heureuſement il n'en eſt pas de la gale, comme de la dartre combinée ſur la quelle le mercure ne fait que gliſſer.

§. XVII.

De la Carie des os.

Nous n'entendons parler que de la carie qui vient à la ſuite des ulcères et qui dans ceux du nez et du palais ne manquent presque jamais d'attaquer les os, où de celle que l'on connoit ſous le nom de *Spina-ventoſa* ou exoſtoſe avec fluctuation. Le *Spina-ventoſa*, *l'ozène* et les ulcères du palais peuvent être dus à des principes ſcorbutiques, ſcrophuleux ou rachitiques: mais c'eſt au malade, par un aveu ſincere, à lever les dou-

tes

titude de ſon médecin, s'il ne peut être é-
clairé par des ſymptômes moins équivoques.

On diſtingue très-aiſément la carie des os palatins, quand le malade parle du nez.

Jamais ce ſymptôme n'eſt primitif.

§. X V I I I.

Des exoſtoſes, nœuds et gommes.

Ces accidens ſont tous des maladies des os et les tuméfient. S'ils changent de nom c'eſt en raiſon de la dureté, du gonflement ou de l'eſpèce de matière que la tumeur contient. Les unes ſont renittentes et ont une diſpoſition prochaine à l'induration, même au ſchirre. Les autres ont un levain plus actif qui les diſpoſe à la ſuppuration. Elles ſont plus ou moins profondes.

Les os qui compoſent la tête, ceux des jambes, du carpe, du métacarpe, de l'omoplate, le *cubitus*, ſont les plus ſujets à ces gonflemens. Ils naiſſent inſenſiblement et bientôt la protubérance eſt très viſible.

On ne doit pas confondre ces enflures, ſurtout les *nœuds*, avec les *tophi* de la goute qui

s'attachent aux ligamens, aux tendons; avec les inégalités que forme le cal après la réunion des fractures; et avec l'offification des tendons dans le lieu de leurs attaches, comme on le voit arriver très-familiérement aux vieillards.

Le fcorbut et les fcrophules donnent auffi lieu à ce gonflement des os; c'eft aux fymptômes de ces maladies à diriger le jugement et le pronoftic du médecin.

Quoiqu'affez ordinairement ces fymptômes, furtout l'exoftofe, dans leur premier accroiffement, n'occafionnent que peu ou point de douleurs, il eft rare cependant qu'elles vieilliffent fans en faire reffentir. Elles poignent vers le foir, augmentent par la chaleur du lit et fe diffipent avec les ténébres: c'eft ce qui fert particulierement de bouffole pour reconnoître fi leur principe eft vénérien. J'en ai un plus fûr encore. Faites deux ou trois frictions mercurielles locales, et fi la douleur s'appaife, l'exoftofe eft infailliblement vénérienne.

Les exoftofes font et reftent affez dures; fouvent elles fe réfolvent. Les *gommes* s'amo-

lissent et se terminent ordinairement par la suppuration. Les *nodi* tiennent le milieu entre l'exostose et la *gomme*. Aussi ne peut-on assurer dans le premier période de leur accroissement si l'humeur qui les substante rentrera dans la circulation pour se dépurer par un émonctoire eloigné; ou si, se changeant en pus, elle cherchera une issue plus directe par la rupture des tégumens et du tissu qui l'enveloppe.

Différens auteurs ont compris ces trois affections sous le nom générique d'*exostose* qu'ils ont ensuite distinguée en *vraie* et *fausse*. Leurs définitions rentrent à peu près dans ce que nous venons d'en dire et si nous avons parlé un langage différent, nous n'en avons pas moins adopté leurs principes; mais il étoit nécessaire pour rectifier leurs idées.

On peut assurer, sur l'inspection de ces symptômes, que le tems a laissé jetter de profondes racines au *virus* vénérien, puisque la masse des liqueurs est affectée et qu'elles ont charié l'infection jusques dans la propre substance de l'os.

A la tête, aux côtes, l'excroiſſance de l'os peut venir intérieurement et le danger eſt proportioné à l'épaiſſeur du voile. M. *Jean Saltzman* profeſſeur en médecine à Strasbourg a conſigné dans les actes des curieux de la nature, l'obſervation d'une exoſtoſe interne aux os du crane qui fit périr le malade.

Quand les maladies des os ſont anciennes, elles ſont aſſez ſouvent accompagnées de fiévre lente, attention très-néceſſaire à prendre pour la curation.

§. XIX.

De l'ankiloſe.

L'ankiloſe eſt la maladie des articulations. Elle ſoude les os et il n'exiſte plus de mouvement. Quelquefois le mal ne provient que de l'état contre-nature des ligamens, alors il reſte un mouvement plus ou moins ſenſible.

Les gouteux, les ſcorbutiques, les ſcrophuleux y ſont ſujets comme les malades vénériens; mais l'œil exercé diſtingue bientôt

l'origine du mal, ſurtout ſi le plaignant reſſent le ſoir ſes plus fortes douleurs et qu'elles ſoient augmentées par la chaleur du lit.

Quand le *virus* eſt parvenu, par un long ſéjour, à oſſifier les cartilages et les ligamens, il n'eſt guéres poſſible d'eſpérer une cure complette. Cependant s'il n'y a encore que de la ſécheresſe et de la roideur dans les liens articulaires, les remedes peuvent venir à bout de déſobſtruer leurs vaiſſeaux. Mais eſt-il bien facile de décider, avant l'événement, d'où provient le défaut de mouvement ?

§. X X.

Des Douleurs.

C'eſt ici que l'on doit raſſembler tout ſon ſavoir pour ne point commettre de bevues dont la moindre peut jetter le malade dans une longue ſuite de malheurs. Il eſt des douleurs de toute eſpèce ; mais quelles ſont les vénériennes? la crainte des ſouffrans leur en font ſouvent rechercher la cauſe dans des

jouiſſances éloignées et ſuſpectes, l'avidité et l'ignorance entretiennent leur erreur, les jouent tout le tems qu'ils ſe plaignent et la crédulité; ainſi que les douleurs ne ceſſent qu'avec la fin d'une exiſtence traînée dans les peines d'esprit, la honte, les remédes, les ſouffrances et le déſespoir.

Les douleurs vénériennes ne ſont rien : mais ce ſont celles qui proviennent des remedes prétendus anti-vénériens qui ſont cruelles et affreuſes par l'incertitude où elles jettent. Ce ſont ſur ces malheureuſes douleurs que les inexpérimentés ou les malhonnêtes gens abuſent de la confiance et de la crédulité des malades. Ils les engagent dans de nouveaux traitemens, ils entaſſent du mercure ſur du mercure, ils aiguiſent les douleurs qu'ils combattent et déſesperent de pauvres malades qui vont encore frapper à d'autres portes pour acheter bien cher la ſanté qui les fuit.

Afin de ſuppléer les auteurs; afin d'inſtruire les perſonnes dociles; afin d'effrayer, s'il eſt poſſible, les bourreaux du genre humain qui ſe rengorgent d'un titre aſſaſſin; afin

d'ouvrir les yeux au peuple trop crédule, je vais peindre, et je puis employer cette expreſſion, je vais peindre ces douleurs telles que, je les ai reconnues mille fois. Je parcourrerai auſſi d'un pas rapide celles qui ſont duës au ſcorbut, au rhumatisme, à la goutte, afin d'aller au devant de toutes les mépriſes. Commençons par les vénériennes.

Cette espèce de douleurs poind le long des grands os, tels ſont ceux des cuiſſes, des jambes et des bras. Le froid les incommode peu; mais la chaleur, ſurtout celle du lit, les rend inſupportables. La nuit les invite par ſes approches et elles vont en accroiſſant jusqu'à l'aurore qui leur apporte du ſoulagement. C'eſt alors que le repos s'empare du corps fatigué. La ſenſibilité douloureuſe qu'elles occaſionnent eſt ſi grande que la couverture, quelque légere qu'elle ſoit, devient un fardeau peſant. Souvent le mal de tète accompagne ces douleurs

Les douleurs *rhumatismales* ont leur ſiége dans les envelopes, les aponévroſes et le

tendons des muscles. Le mal n'a point son siége dans les os, quoique bien des malades ne sachent point sentir cette différence : au surplus, la chaleur du lit, loin de leur nuire, les dissipe ou les affoiblit. La fraîcheur du matin les rappele ainsi que les brouillards et les changemens dans l'air. Une ou deux frictions faites avec de l'huile de *lombris* les chassent, comme par enchantement : mais il faut avoir recours au même remede quand elles reviennent.

La *goute* établit l'empire de ses douleurs dans les ligamens, aussi ne les ressent-on qu'aux articulations. Le plus souvent elles font enfler la partie qu'elles affectent ou la rubéfient. D'ailleurs elles sont trop connues et il seroit trop grossier de s'y méprendre pour que nous nous appésantissions sur leur signalement.

Les douleurs *scorbutiques* se font ressentir et dans les muscles et dan les os. Il paroîtroit plus difficile de les reconnoître : mais elles sont vagues et lancinantes. Les cuisses et les lombes en sont particulierement affectés. C'est après le someil qu'elles tourmen-

mentent davantage et elles laiſſent beaucoup de péſanteur. Le commencement du repos eſt aſſez tranquille. D'ailleurs les ſymptômes du ſcorbut qui les accompagnent toujours, levent ſuffiſamment les doutes du médecin: mais il arrive ſouvent que les deux maladies ſont compliquées. Les gens de mer nous en fourniſſent des exemples très-fréquents.

Ce ſont les douleurs occaſionnées par l'effet du mercure indiscrétement adminiſtré qui ne ſont gueres apperçues que par l'œil du vrai praticien et dont les auteurs n'ont pas fait la moindre mention.

Il faut avoir vu un très-grand nombre de malades pour les connoître; et il n'y a gueres que les médecins et chirurgiens des hôpitaux vénériens qui ſoient à portée de faire de telles obſervations: Mais obſerve-t-on dans les hôpitaux ?

On le peut faire à Vienne et à Edimbourg ſeules univerſités où il y ait des *écoles cliniques* et des maîtres qui, avec plus de pratique que de lecture, montrent au doigt le mal et le traitement. Les mots barbares ſont

bannis de ces leçons. On n'entend point toutes ces divifions et fubdivifions imperceptibles de la même maladie, généalogies confufes, qui n'exiftent que dans la tête de profeffeurs très-érudits. La bonté d'un remede, l'événement d'une maladie ne tiennent point à la fubtilité d'un argument. L'éleve ne fort point de l'école avec une humeur emportée, un fang irrafcible, la fureur de disputer. Il a vu la nature, il l'a fuivie dans le cours de fes opérations, il a vu fon Miniftre compatiffant l'aider dans fa marche pénible et il fe retire avec de la fenfibilité, en reflechiffant, et rempli de la douce fatisfaction d'avoir appris. Ils viendront peut-être ces tems heureux où les fciences ne feront plus l'art de l'escrime et où ceux qui ont le bonheur de les pofféder, pourront répandre leur utile influence fur le genre humain qui les aimera parcequ'ils l'aimeront.

L'adminiftration interne de tous les fels mercuriels et particulierement du *fublimé-corrofif* laiffent fort fouvent aux malades des douleurs et de vraies douleurs. Elles fe font reffentir dans les muscles, les aponévrofes

les tendons et aux articulations. Tantôt elles font vagues, tantôt elles fe fixent. J'ai vu des malades en avoir de violentes fous la plante des pieds et aux talons. Elles font lancinantes et quoique continues elles femblent avoir des *paroxîmes*. Il eft des inftans où elles lâffent la patience du fouffrant.

C'eft trois ou quatre mois après l'ufage du *fublimé* que l'on commence à les fentir. La tranquilité où elles laiffent le malade pendant cette efpace de tems femble établir des foupçons fur l'impureté de fon fang. Il n'oferoit accufer le remède, il court porter fa peur et fes inquiétudes chez un autre guériffeur, celui-ci ne manque pas de les fortifier. Les pilules ou les boiffons jouent encore un rôle dans le traitement qui, loin d'apporter du foulagement, exaspère les douleurs. Encore un traitement, et c'en eft fait du malade. Il eût pourtant été poffible, avec moins d'empreffement, de déloger l'auteur du mal.

En parlant plus loin du *fublimé-corrofif*, je ferai voir qu'il n'eft rien moins qu'un re-



méde *bénin*, comme se l'imaginent ceux qui le font prendre très - cavalierement. Quand on l'administre en hiver et qu'on le prend sans précautions, la somme des douleurs est plus forte et les malades les ressentent plus vivement. J'ai vu un ouvrier devenir impotent, mais impotent des quatre membres, avec les symptômes apparents de la goute.

J'ai cherché la cause de ces douleurs que je puis appeler *mercurielles*; mais n'est-ce point courir après la quadrature du cercle, après le mystère de la génération, après l'explication des phénomènes présentés par l'effet du tonnère? Passons nôtre tems à chercher des remédes efficaces et non à conjecturer: cependant voici mon hypothèse, je la hazarde sans prétentions et l'abandonne aux facultés.

On sçait que le *sublimé - corrosif* est un sel mercuriel dont les aiguilles métalliques sont très - acérées. On sait que ce sel ne se dissout point dans les menstrues dans lesquelles on l'administre, mais qu'il s'étend seulement et que, dans sa plus grande extension, sa forme ai-

güe ou tranchante ne varie point quoiqu'elle ſoit inaperçue. Quand, dans cet état, il eſt entrainé dans la circulation, ne pourroit-il ſe faire que, par ſon action disſolvante. C'eſtà dire par ſa tendance à ſe combiner ſes molécules acérées adhéraſſent aux aponévroſes des tendons, des ligamens, des nerfs, et que le frotement, en augmentant l'attraction, augmentât les douleurs, produiſît même l'inflammation? C'eſt un doute que je propoſe à gens plus pénétrans que moi et, ſurtout, qui auront plus de tems à donner à la ſpéculation.

Quelquefois, après l'uſage des frictions mercurielles par la méthode par *extinction* ou quand on n'a point alterné les frictions et les bains qui donnent au mercure une marche plus uniforme, certaines perſonnes reſſentent de fois à autres dans les parties musculaires de légers picotemens qui paſſent ſur le champ et reviennent de loin en loin. Le ſentiment de cette espèce de *frémiſſement* ſemblable à quelque choſe qui fuſe dans les vaiſſeaux et paſſe comme l'éclair, ne peut

être appelé douloureux et ne doit pas inquiéter les plus craintifs. Il se fait ressentir jusqu'à ce que le mercure cesse d'agir et soit sorti, après avoir parcouru tous les vaisseaux, par un émonctoire quelconque. C'est ordinairement deux ou trois mois après la guérison : mais ce séjour ne s'oppose point au retour de la santé qui acquiert chaque jour, tandis qu'elle dépérit à la suite des traitemens par le *sublimé*. Il est très-facile de rendre compte de cette espèce de *fremissement vasculaire*. On sait que les globules de mercure se promenent dans tous les vaisseaux, même dans les plus petits. Quelquefois il arrive que plusieurs globules engorgent une *capillaire*. Quand ils sont en nombre suffisant pour forcer l'obstruction, ils échapent avec une vitesse proportionnée à la résistance qu'ils ont eprouvée et c'est alors qu'on ressent ce mouvement vermiculaire ou de fusion dont quelques uns ont à se plaindre.

§. XXI.

Du Pronoſtic en général.

C'eſt la choſe, la moins à craindre, diſent ceux qui n'ont jamais vu de maladies vénériennes ou qui ne les ont que mal vues; c'eſt le mal le plus docile, ſa méthode curatoire eſt auſſi ſimple qu'elle eſt répandue. Ils perſuadent avec cet air de ſérénité et ils traitent leſtement de *Charlatan* l'homme utile qui s'occupe de cette branche immenſe de l'art de guérir, de cette branche qui s'étend à toutes les autres, puisque les ſymptômes de cette maladie rentrent à chaque inſtant dans les généralités de la médecine et de la chirurgie.

L'homme du peuple ne ſera point perſuadé parcequ'il n'a presque jamais que des ſymptômes effrayants. Que les autres le ſoient, il importeroit moins; ils mettent plus de délicateſſe dans le choix de leurs plaiſirs et n'ont que des atteintes ſuperficielles. Mais que les hommes en place ſoient convaincus, voilà le plus grand malheur. C'en eſt fait

de la population, point d'inſtitutions qui ſoulagent le peuple, ils perſécuteront ceux qui voudroient en faire et ſerviront une baſſe jalouſie en ne croiant être que juſtes.

Il ne s'agit cependant point d'intimider les hommes, c'eſt le fait de celui qui trompe: mais une fauſſe ſécurité ſeroit encore plus préjudiciable. Il faut être vrai et l'on doit dire que la maladie vénérienne eſt la plus ſérieuſe qui puiſſe affliger l'espèce humaine et l'ennemi le plus cruel des générations. Celui qui n'a que des connoiſſances médicinales ou chirurgicales n'eſt point capable de la traiter; il faut être médecin et chirurgien. Qu'on les abandonne enſuite à ces gens ſans ſavoir, ſans état, qui, pour s'en être emparés, en ont éloigné les médecins naturels; qui mettent aux priſes avec l'opinion toujours impérieuſe ceux qui ont aſſez de courage pour la braver en faveur de l'humanité; qui, par leur ignorance et leur cupidité, ont fait le malheur des hommes.

Elle perd tous les jours, aſſure-t-on, en raiſon de ſa diſſémination. Venez obſerver les progrès de ſa dégénérescence,

venez voir le ſcorbut, le rachitis, les dartres, la teigne, les écrouelles ſi communs de nos jours, étonner l'art par leur réſiſtance. Où devons nous chercher la cauſe de cette qualité réfractaire ſi ce n'eſt dans une dégénérescence ou plutôt dans une combinaiſon de ces vices avec le levain vérolique, combinaiſon plus opiniâtre en ce que ſes principes ſont plus altérés ? La poſtérité abâtardie dans toutes les grandes villes ne prouve-t-elle pas cette aſſertion?

Si le *virus* vérolique a ſouillé le germe de la vie, la corruption eſt innée, et il ſera très difficile de l'extirper ; auſſi voit-on tous les jours le mal réſiſter à ſon antidote, quand ſon empire eſt établi par ſucceſſion.

On n'eſt expoſé qu'a des tentatives infructueuſes quand le mal régénéré dans un autre individu ne préſente au moins que cet obſtacle à l'adminiſtration des remedes ; mais le pronoſtic doit être plus fâcheux s'il ſe trouve deux vices réunis d'une nature différente et qui demandent des médicamens



opposés. C'est ce qui arrive quand on est attaqué du scorbut et du mal vénérien.

Si la vérole se trouve compliquée avec des maladies aigües ou chroniques, le danger sera toujours relatif à l'intensité de la maladie qui l'accompagne.

Moins on a des forces pour supporter l'effet des médicamens, plus on doit craindre une maladie qui ne peut céder qu'à des remedes héroïques. Les femmes grosses, les enfans, les vieillards, les poitrinaires sont plus difficiles à traiter et le succès est moins assuré.

La complication des symptômes et leur gravité doivent augmenter la somme du danger. Les ankiloses, les caries, la fiévre lente sont les plus douteux pour l'événement, les plus longs à guérir, les plus ingrats à entreprendre.

Plus le *virus* a fait de progrès dans les humeurs, plus il y en a qui soient souillées de sa présence; plus il sera difficile de les purger. Le teint fleuri, la santé extérieure ne peuvent ici rassurer le médecin qu'à

l'égard des forces ; car il doit ſavoir que le ſang des vérolés eſt très rarement affecté : ainſi les roſes du viſage ſont moins ſujettes à ſe flétrir. En reflechiſſant ſur les ſymptômes véroliques, on doit préſumer que la lymphe eſt viciée la premiere, que de là le *virus* paſſe dans les nerfs d'où il s'infiltre jusqu'entre les follicules des os. C'étoit le ſentiment de *Baglivi*, de M. *le Cat*, remanié par M. *Bourru* d'une manière ingénieuſe, et le plus vraiſemblable de tous.

Le pronoſtic doit encore tenir au climat, puisqu'il eſt prouvé que les progrès du mal ſont plus rapides et plus violents vers le pole que dans les pays qui ſe raprochent de l'équateur. Les ſaiſons ſont indifférentes quant à la cure ; peut-être même préférerois je l'hiver, tems où le mouvement du ſang, les accidens de la chaleur, l'alkaleſcence des humeurs ne contrarient point l'effet des remedes et l'uniformité de la méthode.

ARTICLE SECOND

Du traitement.

Je puis aſſurer qu'il n'eſt point de remédes connus que je n'aie emploiés et emploiés avec bonne foi. De tous ceux que l'on a donnés pour l'uſage interne, on ſait que le *ſublimé-corroſif* eſt, depuis quelques années, le plus univerſellement répandu. J'en ai fait prendre peut-être autant que feu M. *de Haen* nous a dit en avoir adminiſtré, je l'ai même préconiſé : mais une longue expérience m'a appris à circonſcrire ſes éloges et ſon uſage. Il n'appartient tout au plus qu'au préſident d'une théſe de mettre de l'opiniatreté dans ſes erreurs pour faire valoir ſa ſagacité dans la recherche ſubtile de ſes défenſes : mais un homme qui tient la vie des citoyens dans ſes mains, qui n'a jamais tort devant la mort qu'il accuſe, qui peut commettre des impérities ſans nombre à la faveur de l'obſcurité et toujours impunément, eſt un aſſaſin, j'oſe le dire, ſi, dans la crainte de commettre ſa réputation, il

confirme ſes erreurs, malgré le vu de ſon expérience. Qu'il voie le nombre de victimes qu'il aura immolées par une fatale perſuaſion et qu'il les conſidére, s'il le peut, ſans frémir.

La Médecine l'emporte ſans contredit ſur la Chirurgie, cependant plus certaine, par la ſomme requiſe de lumières, de jugement, de juſteſſe dans l'obſervation. Le médecin marche continuellement, à tâtons, dans un ſentier entiérement conjectural, et ce n'eſt qu'après un grand nombre de chûtes qu'il parvient à la découverte d'une ſeule vérité. La nature lui préſente un fil qu'il doit ſuivre, mais ſouvent ce fil ſe dérobe à ſes ſens et il ne peut leur ſuppléer que les yeux de l'imagination. Malheur à ſes malades s'il s'égare alors dans la franchiſe des hypothèſes, s'il veut ſoumettre la nature à ſon art et la régler ſur l'échelle méthodique de ſes ſyſtèmes. L'amour propre attaché à des idées dont il ſe croira créateur, entraînera l'entêtement, l'entêtement eſt la ſœur de l'ignorance et l'ignorance et l'entêtement tueront infailliblement les malades.

Dans un siécle éclairé, on ne rougit point de ses méprises. Plus on sait, plus on voit de distance entre la perfection et soi; et l'aveu qui, dans un tems d'ignorance, auroit dégradé un homme de mérite, ajoute à sa réputation chez les hommes qui n'ont point la vanité ridicule de se croire au dessus de l'humanité. Du moins c'est ainsi que je pense.

J'ai ouvert les yeux sur les accidens sans nombre qui résultent de l'usage du *mercure sublimé-corrosif* et je dois rétracter publiquement les louanges qu'une confiance trop précipitée m'avoit fait lui prodiguer. Heureux mille fois encore qu'une administration indiscrette n'ait point sacrifié de victimes à mon inexpérience. J'ai moins vu ce qu'il faisoit que ce qu'il pouvoit faire; et si quelquefois j'ai eu à considérer ses suites fâcheuses, c'est à l'imprudence des autres que j'ai dû mes observations.

En Provence, où j'avois commencé à exercer la médecine, j'avois constamment fait usage du *sublimé* sans remarquer le mal qu'il pouvoit faire. La chaleur du Climat favorise sans doute son action, le chasse plus promp-

tement hors du corps et adoucit ſes qualités délétères. A Paris c'eſt tout autre choſe. En hiver, il produit preſque toujours des accidens fâcheux et à peine la plus grande précaution peut-elle les parer. J'eus lieu dans cette capitale de voir en grand. Tous les remédes que j'éprouvai les uns après les autres me mirent à portée d'aſſeoir une préférence reflêchie; mais cette préférence ne fut point accordée au *ſublimé* que je reſervai ſeulement pour quelques circonſtances particulières. J'ai encore eu depuis le loiſir d'obſerver et je me ſuis convaincu de plus en plus que le *ſublimé* doit être eloigné de la pratique et qu'un médecin prudent n'emploiera jamais des poiſons, quand on peut leur ſuppléer des remédes moins dangereux et plus efficaces.

Les douleurs que nous avons décrites comme étant les ſuites de l'uſage du *ſublimé* doivent abſolument en faire rejetter l'uſage par les perſonnes prudentes. Cet accident n'eſt pas le ſeul qui doive le faire bannir de la pratique. Fort ſouvent il ne fait que pallier les ſymptômes et ils reviennent très-peu de

tems, après la guérison apparente, sans que leur violence soit affoiblie. Souvent encore ils lui résistent avec une opiniâtreté qui étonne le médecin prévenu en sa faveur. Rarement ses progrès sont marqués dans les mains des médecins, les empiriques réussissent quelquefois parcequ'ils le donnent avec libéralité; mais cette largesse ne manque jamais avec le tems de devenir funeste. Deux raisons s'opposent à l'efficacité anti-venérienne de ce sel mercuriel. On en donne trop peu pour que la *spécificité* du mercure qu'il contient puisse déveloper son énergie, c'est une aiguille d'aimant contre un bloc de fer. Si on le fait prendre à la dose d'un grain, il agit comme les *mochliques* sur les voies intestinales et les *mochliques* ne guérissent point.

Ce remède a fait fortune par la facilité apparente qu'on a d'en faire usage; par le peu de régime qu'il exige; selon ceux qui l'administrent; par sa vertu palliative et surtout par le nom des auteurs qui l'ont accrédité.

Ce-

Cependant le goût cuivreux et nauſéabond qui lui eſt propre, les maux de tête et de coeur, le ptyaliſme qu'il occaſionne fort ſouvent, le danger d'en mésuſer, la difficulté d'accomoder ſa doſe aux différens tempérammens, doivent rabattre de l'agrément et de l'innocuité de ſon uſage. Il énerve et affoiblit les fibres de l'eſtomac, ſi l'on boit en abondance des décoctions d'*orge* et de *racine de guimauve* comme pluſieurs le recommandent : et ſi l'on ne boit point aſſez, il s'accroche aux parois du *ventricule* et y exerce ſon action cauſtique. Si la poitrine eſt affectée, il tue indubitablement.

C'eſt un abus pernicieux de croire qu'on puiſſe négliger le régime quand on uſe du ſublimé-corroſif, qu'on puiſſe impunément s'expoſer aux rigueurs d'une ſaiſon froide et que tous les alimens ſoient indifférens. Il n'appartient qu'aux Charlatans qui ne connoiſſent point la force des remedes et ne peuvent s'étonner de leurs effets, d'accorder tant de licence avec l'eſpoir d'une guériſon prochaine.

Il eſt bien vrai que la méthode curative

adoptée par nos anciens étoit terrible et la crainte qu'elle inspiroit avoit disposé les esprits à une révolution dans l'art de guérir. M. le Baron *van Swieten* s'en servit habilement pour mettre le *sublimé* en faveur. On ne parloit qu'avec frayeur des *grands remédes*. Quand on en réchapoit, on ne présentoit qu'un cadavre infect et difforme à l'oeil qui le mesuroit avec horreur. Privé des ornemens de la bouche, le front chauve, l'oeil terne et cave, les muscles affaissés, portant au loin l'infection, on sembloit une victime prête à sacrifier sur les autels de la mort.

„ La honte des maladies vénériennes, a dit un „ médecan eloquent, mais sans doute un peu „ trop epicurien, étoit plutôt due aux re- „ médes qu'au mal, puisqu'après tout, il trou- „ ve son excuse dans la nature. Quelle honte de „ se rendre à son voeu ! C'est un préjugé des si- „ écles barbares de la théologie, on a fait un cri- „ me de l'oeuvre le plus respectable de la nature „ pour attacher une victoire à ce qui la contra- „ rie, à ce qui la déshonore, à ce qui la détruit. „ Par quel malheur, les hommes ne se laissent- „ ils séduire que parcequ'on les étonne ? On su-

„ voit autrefois des hommes qui n'étoient qu'à „ plaindre, parcequ'ils étoient les victimes d'u„ ne maladie inconnue et cachée. Plutôt que „ d'opposer des barrieres à la contagion, on la „ laissoit se répandre par une politique barbare „ et corrompre la postérité dans son germe.

„ Les loix civiles ont eu des raisons puis„ santes pour intimider la débauche et rendre „ respectable le noeud qui assure l'ordre social. „ Je suis éloigné d'improuver l'honneur du ma„ riage et le mépris de la corruption des „ moeurs : mais que peuvent les loix contre „ l'attrait irrésistible du plaisir ? La nature en „ assure l'infraction comme la raison s'irrite de „ ces crimes que la conscience refuse de re„ connoître et qui ne se trouvent inscrits que „ dans le code de la tyrannie. Punir l'impru„ dence d'un homme aveuglé par la passion, „ c'est poursuivre sa faute chez tous ses descen„ dans, c'est la faire rejaillir sur l'épouse in„ nocente que les loix ont eu l'intention „ d'honorer et quelles envelopent, sans s'en „ appercevoir, dans le malheur dont elles ac„ cablent le mari. Les Espagnols, quoique „ courbés sous l'avilissement de tous les pré-

„ jugés qui dégradent la raison, n'ont jamais
„ attaché d'infamie au malheur de la contagion
„ vénérienne. Quoique les hommes y soient
„ plus jaloux qu'en Asie et les femmes plus
„ modestes que chez nous, cependant on ac-
„ cuse sans rougir aux yeux de ses amis la ma-
„ ladie qu'ils croient avoir apportée des An-
„ tilles. Ils en ont eu l'or, ils doivent en
„ supporter les charges. Si le mal est par-
„ venu jusqu'à nous, c'est encore moins notre
„ faute que la leur. Pourquoi donc pleurons-
„ nous sur les péchés d'autrui? '

Partout on refuse l'entrée des hôpitaux à ces victimes infortunées de l'erreur d'un moment, on les abandonne aux dernières ressources du désespoir. Les yeux s'ouvrent chaque jour pour dissiper les préjugés et l'on ne fait pas un pas vers le soulagement de l'humanité. Plus d'institutions patriotiques, plus de monumens élevés en l'honneur de la bienfaisance. On érige des prisons, des Manufactures pour ensevelir les indigens, forçer leur travail, fruster leur salaire, et pas un hospice. Les Magistrats croient avoir tout fait quand ils ont relegué les malades vénériens dans une

maiſon de force ou quelque hôpital jadis deſtiné à ſéqueſtrer du commerce des gens ſains, les perſonnes affligées de ces maladies horribles et contagieuſes dont le germe ſemble flétri. Livrés à des mains barbares, au mepris, aux beſoins, les malades réchapent ſi, plus forts mille fois que le mal, que l'art, que la lime de la miſère, leur tempérammenc peut ſurmonter tous les obſtacles que la dureté et l'inſuffiſance leur oppoſent.

On tolére un nombre infini de lieux de ſcandale et de débauche parcequ'ils ſont utiles à la police et on refuſe des ſecours au malheureux que l'on invite à ſe perdre. Quelle contradiction! Et ceux qui gouvernent ne l'appercoivent point: Le plaiſir eſt tributaire et la pitié coûteroit une fondation!

Toutes les villes Capitales ont à peine un hôpital pour traiter les vénériens, encore faut-il des ſollicitations, certain crédit pour s'en faire ouvrir les portes quoique *honte*, *miſère et horreur* ſoient écrits ſur le fronton de leurs portes. Il eſt vrai qu'à Paris l'humanité a ſemblé faire un effort pour ſoulager les malheureux. Quatre maiſons ont

été inſtituées pour guérir gratuitement les indigens des deux séxes. Le jeu, alors toléré publiquement pour le bien de quelques uns et le malheur du plus grand nombre, étoit ſoumis à une impoſition reſſortante d'un privilége. Une parcelle de l'impôt devoit défraier les nouveaux établiſſemens, pour faire voir aux bons Pariſiens qu'on ne ſupporte le mal qu'en vue d'un plus grand bien: mais la portion affectée à cette oeuvre pie étoit trop modique et les entrépreneurs trompés dans leur eſpoir de tirer à vuë ſur la confiance généreuſe du public, furent réduits aux moiens extrêmes des débiteurs inſolvables. Bientôt le Parlement, d'après un ancien uſage qui ſe renouvelle comme les abus, interdit tous les jeux; et les *maiſons de ſanté* diſparurent avec l'aliment que le malheur public leur fourniſſoit. Les malades *toujours malades* gémiſſent comme auparavant, *Bicêtre* ſeul leur reſte, qu'on aggrandiſſe le quartier des vénériens, qu'on les nouriſſe et ſeul il ſuffira.

Quelques gens intéreſſés ont fait leurs efforts pour décrier le traitement uſité dans cette maiſon. *Son uniformité eſt une routine*

ignorante, ses effets une barbarie, ses chirurgiens des bourreaux, son médecin un ressuscité des Welches; mais les *Welches* étoient plus sages, plus justes qu'eux et surtout moins envieux. Les Ministres éclairés de la santé de cet hôpital sont des Bourreaux, parcequ'ils ne veulent point emploier le *sublimé*; ils sont criminels parcequ'ils ont une confiance qu'on cherche à détourner.

La méthode frictionelle est celle que l'on suit généralement à *Bicêtre*; mais ce n'est plus ce qu'on nommoit, en frissonant, *les grands remédes*. Le mercure enchaîné dans les mains des officiers de santé n'a d'énergie qu'autant qu'ils lui en permettent, ils conduisent son action avec sagesse et parviennent, toujours sûrement, à une guérison heureuse.

Nôtre méthode n'est point absolument celle que l'on suit dans cette maison, mais elle n'en différe que par de simples modifications. Nous allons l'exposer.

Pour rendre le mercure entiérement esclave dans mes mains et maîtriser ses effets au gré de mes desirs, j'alterne les bains et les

frictions mercurielles faites à la dose d'un *gros*. Cette manière étoit celle de M. *Haguenot* célébre Professeur de Montpellier. Elle divise les globules mercuriels et donne plus d'uniformité, de lenteur et de douceur à la marche du demi-métal spécifique. La souplesse de la fibre oppose moins de roideur à sa circulation. L'eau lui sert de véhicule, l'atténue, le sépare. Qui ignore, depuis les savantes expériences de M. *Money*, que l'eau pure dissout tous les métaux en plus ou moins grande quantité?

A *l'hôpital de Bicêtre*, on commence par un nombre de bains que l'état du malade détermine. Son état et les circonstances réglent aussi le nombre des frictions. On en donne ordinairement trente.

La fortune des malades qui viennent chercher un refuge dans cette maison ne leur permet pas d'autres secours que ceux que l'hôpital procure, et l'administration y borne les aisances. Ils restent ensevelis dans des linges imprégnés de mercure, ils respirent tous ensemble l'air d'une même sale qui ne se renouvelle presque jamais. Dans une at-

moſphère ſurchargé de vapeurs mercurielles, dans des draps ſales, des linges gras, le mercure porte presque toujours ſon action ſur les glandes ſalivaires et ce traitement ne convient point également à tous les individus.

Cette méthode chérie du grand *Aſtruc* eſt peut-être la plus ſûre, indiſpenſable en bien des circonſtances: Mais elle n'eſt point généralement appropriée et ſurtout quand le *Scorbut* eſt de la partie, quand on eſt travaillé de l'*épilepſie*, de la *folie*, quand on a des *ulcères* dans la *gorge* ou au *Palais*, quand on eſt *émacié*, *poitrinaire* ou qu'on a un *ſang très-aride*, et les *nerfs ſenſibles*.

On eſt généralement prévenu contre cette méthode. Les malades en ſont détournés par ſes déſagrémens; mais plus encore par les marchands de nouveautés. Et par un renverſement du bon ſens, le Médecin eſt obligé de reſpecter la perſuaſion des malades. Tant de gens ſe mêlent de traiter les maladies vénériennes, tant Charlatans ſont autoriſés à tromper le public, tant d'impudens annoncent une guériſon ſans régime,

ſans précautions, ſans presque de médicamens, qu'ils ſont parvenus à perſuader le grand nombre et le médecin vrai ne peut plus ſoumettre les malades à un traitement méthodique, à moins que la violence du mal et l'abus que l'on a fait de leur confiance ne leur aient ouvert les yeux ſur la fourbe des impoſteurs. Le peuple qui cherche plutôt le merveilleux que le raiſonnable, qui n'admire que ce qu'il ne conçoit pas, qui ne croit qu'à ce qu'il ne voit pas, prend avec confiance les *panacées* des empiriques et accuſe d'impuiſſance le médecin ſavant qui nomme ce qu'il emploie et qui ne veut point entreprendre l'impoſſible. Par quelle fatalité l'homme veut-il être trompé? Eſt-ce foibleſſe? Eſt-ce paſſion? C'eſt ſans doute l'un et l'autre. Quoiqu'il en ſoit tachons de l'éclairer.

Malgré tant de préſomptions contre la méthode ſalivatoire, il eſt pourtant des cas qui la néceſſitent, ſi l'on veut obtenir une guériſon radicale. Ils ſont rares à la vérité. Nous aurons ſoin de les faire connoître en traitant en particulier de la guériſon des ſymptômes vénériens.

La méthode *par extinction*, méthode née à *Montpéllier* et dont on fait les honneurs à feu M *Chicoineau* chancelier de l'univerfité et premier médecin du Roi, eft celle à qui nous donnons la préférence pour le goût et la commodité des malades. Nous la dégageons de tout ce qui pourroit y faire répugner, entours qui, d'ailleurs, n'ajoutent rien à fon efficacité.

Il n'eft pas néceffaire que le malade refte à une diéte auftère, les bons alimens ne contrarient point l'effet des remédes. Les viandes blanches et celles de boucherie, les légumes, les farineux, les fruits cuits ou murs quoique cruds, la biere, l'eau et le vin pour boiffon font d'un ufage que je ne puis improuver.

Je n'exige point que mon malade fe claquemure et devienne prifonnier. L'air d'un beau jour fortifie, donne de l'énergie aux médicamens et rapelle la fanté. Mais autant un tems doux peut fervir au malade, autant le froid ou le brouillard lui deviendroit nuifible L'action du mercure en feroit troublée, il pourroit fe fixer, raffembler fes

globules, former des dépôts qui souvent intéressent de préférence le système nerveux, se porter sur les glandes salivaires, irruption dangereuse quand elle n'est point prévue. Dans ces bourasques toujours effraiantes, on a coutume, pour réprimer la violence du mercure, de tenir le malade dans un atmosphère très-chaud: Mais la chaleur, en raréfiant le sang, le porte vers les extrémités supérieures et augmente l'engorgement par la compression des tuyaux sécretoires du *mucus* et de la Salive. On saigne; mais la saignée ne débarasse rien puisque ce ne sont point les vaisseaux sanguins qui sont engorgés. On purge; mais les purgatifs, au grand étonnement de ceux qui les ordonnent, ne dégagent point les voies intérieures; tout ce qu'ils font c'est d'echauffer davantage. La pratique usitée dans les mines d'*Almaden* en Espagne est bien plus raisonnable. On expose les malades à l'air et on leur donne des *absorbans*. Pour moi, je me suis toujours très-bien trouvé de permettre à mes malades la respiration de l'air libre si le tems n'est ni pluvieux ni venteux, ou j'entre-



tiens la température de l'atmosphère au dessous de la chaleur du sang ; je fais boire beaucoup de *petit lait* coupé avec du *jus de pruneaux* ; je fais prendre quelques doses *d'yeux d'écrevisse* et j'ordonne les lavemens à l'eau de son.

C'est en vue de rendre la méthode par extinction plus sure et moins sujette aux inconvéniens, que quelques modernes ont cherché à lui enlever ce qu'ils appelent sa *vertu salivante*. Les uns l'ont allié avec la *scamonée*, d'autres avec le *camphre*, d'autres avec le *souffre*, le *soufre doré d'antimoine*, le *sel cammonica*, la pierre de *Bézoard*, la *gomme Arabique*, l'*étain*, les *cloportes*, &c. Mais ils n'ont point assez réflechi à l'action physique du mercure ou bien à sa nature, et se sont mépris sur l'idée des anciens qui, rangeant le mercure au nombre des poisons, lui donnoient des correctifs pour affoiblir sa virulence.

De tous les moyens d'ôter au mercure sa faculté de faire saliver, le *camphre* est celui qui un instant a le plus fait de

bruit. *Paul Herman*, *Matthiole*, *Braſſavole*, *Mercurialis*, tenant aux préjugés de leurs prédéceſſeurs l'avoient recommandé il y avoit longtems, et l'amour-propre ſentant ſon impuiſſance, mais guidé par l'avarice et la jalouſie s'eſt approprié cette combinaiſon et l'a vantée comme une découverte. Elle parut à l'époque où deux charlatans quittèrent les landes ſtériles de la Guyène pour venir briller dans la capitale aux dépens des gens de trop bonne foi. Ils avoient une pomade mercurielle qu'ils aſſuroient ne devoir point faire ſaliver quelque doſe que l'on en donnât. Mille envieux s'éleverent autour d'eux, on ne parla plus que de pomades merveilleuſes et ce fut alors qu'un médecin encore chauſſé des ſouliers qui l'avoient amené des provinces gaſconnes (*) crut, en criant, que le camphre enchaînoit les qualités du mercure, avoir arrêté la

(*) A Paris, on appéle *Gaſcons* non ſeulement tous ceux qui bordent la Garonne, mais encore les habitans du Languedoc et de la Provence.

fortune de ſes concurrens et fixé ſa réputation. Le tout s'eſt enſéveli ſous des ruines et il a été reconnu que le *camphre* non plus que le *ſouffre* que *Mauſlâtre* et *Quérenet* emploient, ne pouvoient enlever au mercure une faculté inhérente et ſans laquelle peut-être il ceſſeroit d'être ſpécifique. On a cru qu'en *corrigeant* le mercure, les anciens vouloient le *dénaturer*. Voilà comment on les explique.

La malpropreté n'ajoute point à l'efficacité du mercure, loin de là. Il ſuffit que la friction ſoit faite pendant une demi-heure par une main légère, et je préfére toujours celle du malade pourqu'il ne partage point la doſe de mercure que je lui deſtine. Il s'eſſuye avec un linge trempé dans de *l'eau de ſavon* ou de *l'eau-derie* et ne laiſſe ſur lui aucune trace du traitement. On frotte une cuiſſe, puis l'autre cuiſſe, puis les deux jambes l'une après l'autre, puis les bras, enſuite on recommence. On évite les boutons éréſipelateux ſi l'on frictionne doucement et le mercure ne pénétre qu'avec plus d'uniformité.

Je ſais que les bains ſeront une choſe impraticable pour pluſieurs perſonnes, même dans pluſieurs pays. Croira-t-on qu'en Hollande où l'eau regorge de tous les côtés, où les maiſons ſont ſi nettes, où les rues ſont ſi propres, où l'on eſt ſi ſoigneux de ſes vêtemens, que les perſonnes aient ſi peu de facilites pour ſe tenir propres. Pas un bain dans toute la province. On attend, avec patience, que les inondations viennent laver les pieds. On n'eſt gueres plus propre à Londres quoiqu'il y ait des maiſons de bains. Leur enſeigne effarouche la modeſtie et fait fuir les moins délicats. Ces lieux publics ſi fréquentés, ſi décens à Paris, ſont, dans la capitale de l'Angleterre, l'oubli de l'honneur et le théatre de l'impudicité. Un étranger y a établi des bains froids fort recommandés pour les vapeurs hyſtériques des femmes; mais on n'a encore pu y accoutumer que quelques *miladys*. Le peuple reſte longtems attaché à ſa craſſe et à ſes erreurs.

Ceux qui ne peuvent faire uſage des bains les ſuppléeront, autant qu'il eſt poſſible, par

les boissons délaiantes et nitrées, soit le *petit-lait*, soit la *limonade*, soit l'*eau* d'*orge* bouilli avec des *raisins secs*, soit tout autre liquide que le goût du malade doit choisir. Elles déterminent le mercure vers les reins, ce qu'on desire particuliérement dans cette méthode. On mettra un jour d'intervale entre chaque friction. On prendra tous les huit ou dix jours deux onces et demie de *manne en sorte* fondue dans un verre de lait et on se rafraichira les intestins, au moins tous les deux jours, par un ou deux lavemens d'eau tiéde.

Je suis encore arrêté par l'usage. En Angleterre et en Hollande il est des milliers d'individus qui ignorent le nom et l'usage d'une *seringue* et ils préfereroient la mort à montrer à un apothicaire cette partie charnue où *Hudyras* fait résider l'honneur de l'homme. La médecine y supplée par des *purgatifs* qui, comme on le sait, ne remplissent point la même indication et échauffent le malade en le relâchant. Les lavemens sont un bain intérieur qui délaie les matieres stercorales et, sans effort, procure

leur évacuation. Une partie de l'eau eſt repompée par les vaiſſeaux lactés et s'introduit dans la circulation.

Il eſt à Londres une eſpèce de *minoratif* fort accrédité parmi le peuple et qui agit avec beaucoup de douceur. C'eſt un mélange, à parties égales, de *pulpe de caſſe*, de *manne* et de *mélaſſe*. On en prend trois cuillerées à bouche tous les jours, à ſix heures de diſtance l'une de l'autre et l'on en continue l'uſage pendant deux ou trois jours. Cette mixtion eſt fort au deſſus de la crème de tartre que les médecins flamands recommandent fréquemment et en abondance. Son uſage continué incraſſe l'eſtomac et peut à la longue produire des obſtructions. Cette drogue eſt d'autant plus dangereuſe que la plus-part des droguiſtes la falſifient avec de *l'alun* par un eſprit d'avidité que la police ne devroit point laiſſer impuni. J'en ai vu de terribles effets particulierement ſur une fille qui en prenoit avec profuſion. Son eſtomac enfla, le *pylore* s'obſtrua et elle dut à ſa grande jeuneſſe et à la bonté de ſon tempéramment un événement heureux que

ſon imprudence ne ſembloit pas lui promettre.

Avec les précautions que je viens d'indiquer, jamais les effets du *mercure* ne ſont à craindre, jamais il ne porte à la bouche, l'haleine même n'en reçoit aucune impreſſion. Cependant les perſonnes ſujettes à parler de près et qui voudroient prévenir juſqu'au moindre déſagrément dans l'organe de la parole peuvent mâcher des racines confites d'*impératoire* ou d'*angélique*, des écorces d'*orange* et ſa fleur, des *anis* de Verdun et toutes autres ſemences aromatiques, ſe gargariſer avec l'eau de *madame de la Vrilliere* qui réunit le triple avantage d'être agréable, antiſcorbutique et de détourner le mercure en aſtreignant les glandes ſalivaires.

On l'a vu. Le traitement que nous venons de propoſer entraîne moins de déſagrémens, moins d'incommodité que toutes ces méthodes tant vantées pour guérir ſans régime, ſans précautions, ſans accidens. Quelques ſoient les remédes internes dont on faſſe uſage, les malades ont toujours, à les prendre,

certain dégoût, quelque difficulté, fans compter les tifanes, toujours plus ou moins rebutantes. Le goût n'eft pour rien dans l'ufage des frictions. Dans une demi-heure, on a tout fait pour fa fanté. N'importe en quel tems on fe frotte, le matin et le foir font égaux. On vaque avec prudence à fes affaires du dehors. Les plaifirs honnêtes ne font point interrompus. La chaffe, même la danfe, le cheval donnent, par le mouvement, plus d'activité au mercure. Si l'on prend des bains, on trouve deux agremens dans ce fait de propreté. Les boiffons n'ont rien qui répugnent. Je ne veux point être juge de la facilité des différentes méthodes. C'eft aux malades d'en décider. Je veux encore les mettre à portée de prononcer fur leur efficacité.

Le mercure crud eft innocent et fon ufage eft fans danger. Qui ne fait qu'on en prend jusqu'à deux livres et plus dans la *paffion iliaque?* Le mercure n'agit fur le *virus* vénérien qu'à raifon de fon poids ou de fa *fpécificité* qui eft bien au deffus de nos lumières et plus fubtile encore que nos hypothèfes.

Il circule dans tous les vaiſſeaux du corps où il s'eſt introduit par les pores abſorbans. Il n'eſt pas jusqu'aux plus petites veines *Capillaires* qui, en fineſſe, ſont comparables aux cheveux, qui n'en ſoient infiltrées. Sa marche eſt toute méchanique, chacun la voit, la conçoit, ſa vertu *ſpecifique* barre ſeule nos connoiſſances.

Peut-on accorder la même innocuité aux ſels composés de ce demi-métal? Sans être grand chymiſte, on ſait que, s'il eſt combiné avec le ſel marin, il donne un réſultat connu pour le plus terrible des poiſons. C'eſt le *ſublimé-corroſif.* En tant de parties qu'on le ſépare, il n'eſt pas poſſible de lui ôter ſa qualité délétère. Sa grande diviſion le rend moins féroce; mais il eſt toujours un poiſon.

Et c'eſt cette préparation que le premier Barbier oſe décorer du nom bénin de *Médicament* et donner avec une confiante tranquilité. *Boerhare*, ce nom cher au pays à des Bataves, ſacré dans tout l'univers, eſt un des premiers qui ait entrevu que l'on pourroit retirer quelqu'utilité de l'uſage interne de ce ſel mercuriel: *Mais craignez de le*

donner, s'écrioit-il, *si vous n'avez la plus grande expérience.* A qui parloit-il dans la langue et avec la pureté de *Celse?* A des Médecins qui ont eu l'inconséquence de le traduire; et ce sont aujourd'hui les moins instruits qui le prodiguent avec sécurité.

Malgré les cris jettés contre le sublimé, je n'entends point le bannir sans appel de la *matière médicale;* mais je veux circonscrire son usage dans le cercle d'un très-petit nombre de cas que l'expérience seule doit décider: La traduction ou la composition des livres de Médecine en langue vulgaire est le plus fatal présent que des auteurs aient pu faire à l'humanité. Des ignorants dont la hardiesse est guidée par l'avidité se croient Médecins avec quelques recettes ramassées au hazard, et trop peu instruits, jamais assez cliniques pour appliquer la *théorie* à la *pratique*, pour faire un juste paralèle de ce qu'ils lisent avec ce qu'ils voient, étonnés à chaque instant de la nature qui varie sa marche, qui se masque et qui semble souvent dans une contradiction apparente avec les descriptions des auteurs, ils commettent

des fautes autant de fois que la fortune ne les favorife pas ou que les forces du malade ceffent de lutter contre leur ineptie. L'imprudence des Médecins qui ont avili l'art en le répandant, en le mettant entre les mains de tout le monde fera très-difficile à réparer. Il faudra que d'autres auteurs continuent longtems d'écrire dans la même langue pour diffiper des ténebres que tant de gens font intéreffés d'épaiffir.

L'*aquila alba*, la *panacée mercurielle* n'ont point tous les inconvéniens du fublimé-corrofif, quoiqu'ils foient le réfultat de la fublimation de ce fel avec du mercure crud. Ils n'exiftent plus avec furabondance d'acide et les fubiimations et l'efprit de vin ont émouffé les pointes corrofives du fublimé.

Mais on leur reproche de ne point fe diffoudre dans nos humeurs; d'exciter la falivation fans qu'elle foit affez abondante pour opérer une crife favorable, à moins qu'on ne veuille délabrer l'eftomac par des dofes démefurées; de ne point contenir affez de mercure pour avoir une vertu fpécifique; d'altérer la nature de ce demi-métal; d'être,

malgré toutes les édulcorations, des sels acres et toujours très-refractaires, quand on pencheroit vers les partisans de l'opinion qui présument qu'il se trouve dans le corps des menstrues propres à opérer leur dissolution soit complette soit particlle.

Quoique je semble rejetter toutes les préparations internes et donner un préférence exclusive à la méthode frictionelle, elle n'est cependant point l'unique que j'emploie à moins que les symptômes ne soient graves ou que le *virus* n'ait fait des progrès dans les humeurs. Dans les cas ordinaires, je m'en tiens aux remédes internes. Je combine souvent les méthodes extérieures et intérieures. Cette manière si simple, si claire, que tout le monde peut mettre en usage, qu'on a mille fois emploiée, sans y attacher de mérite, de nom, sans même s'en douter, qu'*Heister* a recommandée dans ses ouvrages, m'a attiré une fâcheuse querelle. Un de ces Médecins jaloux de faire époque, qui préférent les noms aux choses, qui se parent de ce que d'autres ont laissé sans prétention, qui n'ont que le mérite

mérite de *Stentor* et qui croient être grands quand ils ont crié leur nom et qu'ils ſe trouvent fourrés par tout, un de ces Médecins me harcela, autant qu'il put, parceque j'avois recommandé cette méthode à laquelle . pour mieux la faire reconnoître, il projettoit d'attacher modeſtement ſon nom.

Quand j'uſois du *ſublimé-corroſif* je l'adminiſtrois, autant qu'il étoit poſſible, dans des liquides adouciſſans et de nature béchique. Les ſubſtances de cette eſpèce enchaînent en partie l'activité de ce ſel minéral que je n'ai jamais eu la force de donner dans l'eau claire, comme la fureur de paroître neuf, a oſé le faire recommander, malgré ſon dégoût, malgré ſon action immédiate ſur l'eſtomac. Depuis que j'ai abandonné ſon uſage, ſans diſcontinuer celui des remédes internes, je lui ai ſubſtitué le mercure coulant réduit en liqueur, par l'intermède de l'air fixe, ſuivant les procédés de l'ingénieux *Prieſtley* et du ſavant *Money*. Alors on le peut boire dans l'eau pure

ou le mêler avec tel liquide que le malade préfere.

Je fais que quelques critiques me diront que le *mercure crud* pris intérieurement est fans effet pour le mal vénérien, qu'il passe fubitement et fort par les voies intestinales : mais n'est-il pas possible que la majeure partie se mêle dans la circulation avec le chyle qui se sépare de ses fécules, qu'il agisse de la même manière que s'il eut été appliqué à la furface du corps? Ou ne peut-il rençontrer dans les premieres voyes des liqueurs fusceptibles de le dissoudre ou des fels qui lui fervent d'intermède? Et quand il ne s'arrêteroit dans le corps que le tems de la digestion, quand il ne se dissolveroit en aucune manière, ne peut-il agir à raison de sa spécificité? Qui ignore que son contact, ses simples approches tuent les infectes pédiculaires qui s'attachent au corps humain, que l'eau dans la quelle il a bouilli, quoiqu'elle n'en ait pas détaché la moindre parcelle, quoique la masse de mercure reste aussi entière qu'auparavant, tuent les *vers*

ſans que la phyſique ait encore pu en donner de raiſon ſuffiſante? Enfin refuſera-t-on aux pilules de *Barberouſſe* et de *Belloſte*, une vertu anti-vénérienne que l'expérience d'un grand nombre d'années leur reconnoiſſent, quoique leur baſe ne ſoit que du mercure crud, ſelon l'uſage généralement adopté en Italie?

Quand les malades ſont émaciés, poitrinaires, Phthiſiques, hémopthiſiques et que le Médecin ne les juge pas en état de ſupporter l'action immédiate du mercure, c'eſt avec beaucoup d'avantage et de ſuccès qu'on les nourrit du lait d'animaux auxquels on fait ſubir les frictions mercurielles. Le demi-métal plus élaboré eſt porté dans les vaiſſeaux du malade ſans qu'il ſoit fatigué de ſon introduction. Cette méthode ancienne et dont les ſuccès ſont reconnus prouve peut-être encore en faveur du mercure crud pris par les voies alimentaires.

Hildan et *Heuerman* ont conſeillé de réduire dans l'atmoſphère le mercure en vapeurs. Il eſt différentes circonſtances où cette méthode doit réuſſir quoique je préfére de

beaucoup la précédente. Le *souffre* qu'ils unissent au mercure pour le repandre plus facilement en vapeurs peut nuire en faisant le chemin des poûmons. Il vaudroit mieux sans doute faire évaporer le mercure coulant sur une tuile ou une plaque de fer rougie au feu.

A Paris où tout réussit, où rien n'exclut de la faveur et de la célébrité, les *fumigations mercurielles* ont eu leur tems comme toutes les autres méthodes. On ne peut nier qu'elles n'agissent puissamment sur les affections de la peau: Mais elles ne remédient point également aux vices intérieurs et les personnes attaquées de la poitrine, maigres, dont le systême nerveux est irritable, dont le sang a peu de phlegme s'en trouvent très-mal et, malgré tant de considérations, les auteurs ou proneurs d'une méthode ont la fureur de la généraliser par l'aveuglement qui les préoccupe.

Si c'étoit ici le lieu d'être plaisant, je rapporterois la brusque sortie d'un patient qui s'échapa de la *boîte fumigatoire* d'un certain Médecin. A demi nud, le corps rouge

l'oeil enflammé, le regard fixe, il vint se refugier chez moi. Je ne pus en tirer un seul mot que bien longtems après. De bonne-foi, je croiois qu'il fuyoit des *petites-maisons*. *Je sors.... je sors..* disoit-il, enfin il me dit d'où il sortoit. Les malheureuses fumigations lui avaient aliéné l'esprit au point qu'il croioit voir partout des boites fumigatoires et il frémissoit à l'aspect de tout meuble de bois dont la structure se rapprochoit de la machine dans la quelle on l'avoit fumigé.

Cette methode fut mise en vogue à Paris vers l'année 1738 par un certain charlatan *Charbonniere*, elle disparut avec son homme; et le Médecin de Paris l'a fait revivre en y ajoutant pour toute nouveauté son nom et une boîte de sa façon très-mécanique où le patient est retenu par le cou. L'existence qu'il a voulu lui rendre n'a été qu'éphémère, mais ce qui fut plus solide ce fut une bonne gratification et une *croupe* sur les *fermiers* que M. le contrôleur général octroia au révivificateur; *car après tout*, dit le Ministre, en

voyant qu'il ſerroit ſes gens au colet, *ſon travail vaut ſon prix.*

J'uſe encore, en différentes circonſtances, des *ſudorifiques* et particulièrement du *gayac*, de *la Salſepareille* et du *bois de fer.* L'*esquine* me ſemble inerte par le peu de parties volatiles et ſpiritueuſes qu'elle contient et le *Saſſafras* eſt évidemment trop échauffant.

Les *diaphorétiques* finiſſent puiſſamment une cure, quelque méthode que l'on ait ſuivie, et peuvent ſuppléer celles dont les effets auroient été inſuffiſans. Mais contre le ſentiment du célèbre *Méad*, j'ai éprouvé que les tiſannes des bois ne conviennent nullement aux perſonnes hectiques, aſthmatiques et qui ſont en général travaillées de la poitrine.

Elles ne conviennent pas mieux aux perſonnes ſujettes aux hémorrhagies, à la fievre lente, aux tempérammens ſecs, en ſéparant la partie ſéreuſe du ſang, elles l'appauvriſſent et le diſpoſent à l'incandeſcence.

Tous les ſymptômes vénériens indifférem-

ment ne s'accomodent point encore des ſudorifiques. Ils exaſpèrent les affections pſoriques et irritent les gonorrhées.

Il n'eſt, tout au plus permis de donner, dans les exceptions que nous venons de faire, qu'une legere décoction de *Salſepareille* coupée avec moitié lait.

Quoiqu'il ſoit atteſté que le gayac, la *Salſepareille*, l'*esquine*, le *ſaſſafras*, la *lobelia* ſoient, au pays de la vérole, ſon antidote aſſuré, cependant l'expérience de tous les jours démontre que leurs principales vertus ſe diſſipent ſur mer et que ces bois dénués d'une grande partie de leurs ſels ſont inſuffiſans dans nos climats. Le *mercure* ſeul, jusqu'ici, a pu les remplacer et opérer les mêmes effets avec une égale ſpecificité. Ne ſommes-nous pas trop heureux, en recevant ſur nos côtes un ennemi terrible, d'avoir trouvé une arme capable de le combattre? Hommes ingrats! Vous outragez ſans ceſſe la nature et ſes bienfaits vous rendent inſatiables. Sa main maternelle vous preſente le remède à un mal que vôtre avarice féroce eſt allé chercher dans des lieux



que vous avez fouillés, lieux pour les quels elle ne vous forma point ; et vous n'êtes point fatisfaits, et vous blafphemez fes dons ! L'erreur eft la fuite de l'aveuglement. Vous voulez être trompés et vous l'êtes tous les jours.

Quand la maladie vénérienne fe manifefta en Europe, fon irruption fubite étonna les efprits et fes fymptômes cruels jetterent dans la confternation. Les Médecins feuilleterent leurs livres et pafsèrent, à chercher des traces de cette maladie, un tems qu'ils euffent mieux emploié à effayer des remédes. Nul auteur ne les inftruifit, ils conjecturerent, ils raifonnerent fur les caufes, le fiége, la nature du mal et laifferent aller fes progrès.

Bérenger de *Carpi* au duché de Modéne plus ingénieux, plus raifonnable, plus actif, oppofa le *mercure* aux pas du géant et, fous fa main, les fymptômes difparurent, le mal céda. Envain un Médecin philofophe a-t-il tenté de nos jours d'ôter à l'Italien l'honneur d'avoir le premier appliqué le mercure au traitement de la vérole. La

re-

recette ou plutôt le *ferrago* laiſſé par *Pintor*, la prétendue épidemie peſtilentielle dont nôtre vérole doit être la queue, ne prouvent autre choſe que l'eſprit de l'auteur et ſa grande érudition. Parcequ'avant la connoiſſance du mal vénérien on emploioit le mercure pour la gale et la maladie pédiculaire, en doit-on infirmer le mérite d'un homme qui en a fait une nouvelle application?

Quoiqu'il en ſoit, les Médecins d'alors ne virent point un modèle dans *Pintor*; mais tous imiterent *Bérenger* et cette découverte leur ouvrit une nouvelle mine de richeſſes. La reconnoiſſance des malades étoit proportionnée à la terreur que la nouvelle maladie leur inſpiroit. Quand on trouve un tréſor; on a bientôt des concurrens qui ſe préſentent pour le partager, ſans autre droit que leur avidité. La méthode frictionnelle étoit extérieure en apparence, les Médecins laiſſoient à la Chirurgie le ſoin de l'opération, bientôt elle eut la préſomption de la diriger et le traitement des maladies vénériennes devint une partie de ſon domaine. Dans

cette anarchie qui confondit le mérite et les talens, la ſcience avec la main d'oeuvre, la Médecine préféra l'oubli de ſes intérêts à la honte de la compromiſſion. Elle abandonna cette branche de l'art de guérir et, par ce délaiſſement glorieux dans ſon principe, mais dont les ſuites devinrent funeſtes aux malades, les Chirurgiens crurent voir preſcription en leur faveur.

Je n'entends point, par ce trait, avilir la Chirurgie. Si telle étoit mon intention, je ſoignerois peu la gloire de l'art que je profeſſe. La Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie ſont intimement liées entre elles. Ce ſont des parties du même tout dont on a pu diviſer les fonctions, mais dont les connoiſſances ſont inſéparables. Le Médecin, dans ſes exercices Académiques, fait ſes preuves de ſavoir ſur chacune des trois branches du grand art; et ſi l'on n'exige pas autant d'acquit de ceux qui ne veulent embraſſer que l'un des deux rameaux ſubdiviſés, c'eſt un reſte de l'ancien uſage conſtitutionel que l'on eut dû réformer quand, ſe ſoutenant de leurs propres forces, la



Chirurgie et la Pharmacie ſe crurent indépendantes dans la perſonne des individus qui ſe livrerent à leurs connoiſſances. Il en eſt ainſi de mille coutumes ſingulières qui nous ſont accuſer nos pères de barbarie, quoiqu'ils fuſſent peut-être plus ſages que nous. Elles ne ſe trouvent plus en proportion avec les raiſons qui les ont introduites, et plutôt que d'en chercher la cauſe dans la ſucceſſion des années et l'altération qu'elles apportent à toutes choſes, il nous eſt plus facile d'injurier la mémoire de nos ancêtres.

Autrefois la Médecine comprenoit l'amplitude du grand art de guérir. Le ſoin de l'exercer en entier étoit confié au même individu; mais il ne put en ſupporter les fatigues. Il appela des aides. Les uns furent chargés d'opérer, d'autres d'appliquer des *topiques*. L'art pharmaceutique a ſubi pluſieurs révolutions et ce n'eſt qu'après nombre d'années que le Pharmaceute eſt reſté dans ſa boutique à préparer les médicamens que le Médecin ordonne et que le Chirurgien applique. Ces ſubſtituts prirent les noms qu'ils ont conſervés jusqu'à nous,

on exigea d'eux de ſimples connoiſſances manuelles, l'eſprit de leurs opérations étoit entiérement réſervé aux Médecins, ſans l'ordre des quels ils ne pouvoient pratiquer. L'amour propre, ce tyran des hommes, leur inſpira bientôt qu'ils étoient auſſi grands que leurs maîtres, ils méconnurent les leçons, ſe roidirent contre l'autorité et firent ſciſſion. La Pharmacie, par la nature de ſes fonctions, eſt demeurée dans la dépendance des Médecins et ſa liberté ne ſera jamais que précaire. Il eſt plus facile d'être rebelle que ſavant, les Chirurgiens apprirent à leurs éleves cequ'ils ſavoient, mais ils ne ſavoient rien. La langue latine dans la quelle tous les Médecins compoſoient et parloient dans leurs écoles oppoſoit un grand obſtacle à l'acquiſition qu'ils auroient pu faire de nouvelles connoiſſances. Ils auroient dû créer leur art de nouveau; mais l'invention eſt lente et les générations ſe ſuccédent avec rapidité. Ils ſongerent plus à vivre qu'à étudier, l'eſpérance les multiplia, la néceſſité les fit recourir à diſputer aux Perruquiers un métier purement mécanique, et ils n'ont gueres

aggrandi depuis le cercle étroit de leur ſavoir. Ce n'eſt qu'en France que la Chirurgie a fait un noble uſage de ſa liberté.

Des Chirurgiens François d'un génie vaſte et entreprenant ont appris la langue de leurs maîtres, ils ont profité de leurs leçons et leur ſavoir les portant au niveau de l'égalité, ils n'ont plus cru devoir ſubir un joug aviliſſant et que l'imprudence doctorale avoit trop appéſanti. Trois grands hommes ont paru de ſuite pour l'honneur et l'établiſſement de la Chirurgie, leur habileté les a fait appeler auprès de la perſonne de leur monarque; et ils n'ont point deshonoré leur crédit par le plaiſir de nuire, par une honteuſe cupidité, par de ſales intrigues. La gloire du corps dont ils ſont Chefs a fixé ſeul leur ambition, et l'ambition de la vraie gloire doit toujours être utile. Le public en a trouvé les fruits. La Chirurgie s'eſt élevée ſur les débris de la Médecine. La Médecine n'avoit d'autres armes à leur oppoſer que des décrets ſans force, le pouvoir de ſe plaindre, de l'envie, beaucoup de haine, mais point d'énergie. Presque tous les

Chirurgiens de la capitale cachent sous la robe des arts, la pourpre doctorale et malheureusement beaucoup de Médecins ne cachent rien. Un jour la Chirurgie embrassera les deux poles de l'art de guérir, et l'on ne se souviendra plus des Médecins que par les comédies de *Molière* ce qui donnera peu de regrets. Si partout elle avoit le lustre dont elle jouit en France, je n'aurois jamais plaint les malades vénériens qui tombent entre leurs mains: Mais il n'en étoit pas ainsi du tems de Bérenger.

La branche lucrative des maladies vénériennes tomba dans l'anarchie, chacun voulut s'enrichir de ses débris, on crut qu'il étoit aussi facile de guérir que de recevoir le prix du traitement. Une foule d'intrus bardés d'effronterie établirent leur savoir sur la crédulité des souffrants. Pour mieux tromper, on publia des méthodes nouvelles, on comdamna celle de son voisin, on injuria le mercure, on le représenta comme un poison aux yeux des malades tremblans, on l'accusa de la maladresse de ses administrateurs, on vanta des *Arcanes* composés sans ce demi-

métal et, toujours en le blasphémant, on le masqua sous mille formes différentes. Alors on ne vit plus que des Charlatans, des secrets et des dupes. Cet état continue jusqu'à nous.

Quand on eut épuisé toutes les méthodes externes, les frictions, les fumigations, les emplâtres, les ceintures; quand le peuple fatigué alloit ouvrir les yeux, on continua son erreur par l'invention d'une methode interne. On avoit vu que le mercure opéroit, étant appliqué à la surface du corps, on crut qu'en l'introduisant par les voies ordinaires, il auroit les mêmes effets. La chymie vint au secours et fournit à l'empressement des guérisseurs avides tous les *sels mercuriels* que nous connoissons. Chacun les masqua à sa guise et cria à la découverte. C'est en Allemagne que cette nouvelle manière s'accrédita; et *Keyser* fut un des premiers à la faire voyager. On sait ses succès, ses revers, ses querelles, sa fortune. Il trouva bientôt une foule d'imitateurs et le plus beau royaume qui soit en Europe fut innondé de pilules plus dangereuses mille fois

qu'une épidemie automnale, elles deſſéchent ſes plus beaux ornemens et les *ſyrops* vinrent pour réparer leurs brêches. On imagina juſqu'à des *lavemens*. On avoit beſoin d'un grand nombre de reſſources pour retenir la confiance toujours prête à s'échaper, on brava juſqu'au ridicule. *Uno avulſo non deficit alter.*

Mais le croira-t-on? Des Médecins qui euſſent dû prévenir le public, interpoſer l'autorité du gouvernement, furent les premiers à ſupporter ces *peſtes* dont ils devinrent les ſtipendiés. Le peuple pouvoit moins échaper aux filets déliés des Charlatans, qu'il devoit naturellement meſurer ſa confiance ſur la ſomme des approbations de ceux que l'état inſtitue pour veiller à ſa ſanté.

D'autres, ſous le prétexte ſpécieux de juger de l'innocuité des prétendus ſpécifiques, abuſerent du crédit de leurs places pour s'enrichir du trafic honteux *des privi-léges* de tromper les malades.

D'autres enfin, d'une contenance encore plus aſſurée oſerent, dans le délire de leur avarice, compromettre le gouvernement.

Sans égards au juſte ou à l'injuſte, ils font annuler des priviléges payés au poids de l'or et grévés de retributions onéreuſes, ils balayent la capitale de charlatans pour reſter ſeuls maîtres du champ de bataille. Armés d'un prête-nom, ils forment une compagnie, ils fabriquent un remède, l'amènent à leur tribunal, y blaſphèment encore le mercure, entraînent des hommes célébres, mais trop faciles, parcequ'ils ne ſuppoſent point l'infamie, ſe font des créatures pour amonceler les ſuffrages, jugent eux-mêmes leur *arcane* et le vendent au public.

ô Médecine! Art ſacré, dont la nobleſſe eſt dans le but que tu te propoſes, toi la première des ſciences, toi la plus utile, nes-tu pas avilie par l'opprobre de tes Miniſtres? Tu les vois ramper dans des palais où la neceſſité leur marquoit une place honorable; tu les vois haranguer le peuple pour l'étourdir et le tromper; tu les vois armés de traits les uns contre les autres ſe déchirer et montrer leur miſère ſous les lambeaux qu'ils s'arrachent; tu les vois dans tes ſanctuaires, où l'on ne doit s'occuper

que de la conſervation des hommes, de l'interprétation de tes myſtères auguſtes, chercher tous les moyens de les obſcurcir et immoler ſur tes autels l'eſprit ingénieux qui faiſoit quelques pas vers leur dévelopement; tu les vois la riſée du public, le fléau de l'humanité, quand ils ne devroient en être que la conſolation et l'eſpoir, l'organ de tes vérités. Mais ô divinité conſolatrice! Tu pureté eſt inaltérable. Malgré le mépris qu'ils inſpirent, ta Majeſté ne peut être dégradée On te reſpecte, on t'honore et l'on te deſire d'autres ſuppôts.

Sous un Miniſtre citoyen, le cri de l'humanité fit taire un inſtant les ſifflemens de l'avarice, les abus furent ſuſpendus, l'ordre alloit renaître. On ne dépouilla point avec violence ceux qui avaient acheté le droit de traiter les maladies vénériennes. Toute propriété, quoiqu'abuſive, doit être reſpectée et ce n'eſt qu'avec ménagement qu'on doit l'entamer. L'oppreſſion fait gémir, le peuple écoute l'opprimé, le malheur eſt énergique et perſuade aiſément. Le Charlatan toujours ſouple ſe reproduit ſous d'autres

formes et la confiance le fuit parcequ'on ne le croit que malheureux. On n'altéra point ses droits, mais on éclaira ses tributaires.

Le Gouvernement nomma deux Médecins pour traiter le mal vénérien. Les indigens furent traités gratuitement, on exigea une floible retribution des moins néceffités. L'état paya les emplacemens où les Médecins consultoient, eux-mêmes furent ftipendiés et bientôt le public jugea entre des perfonnes favantes et avouées et des gens qui n'avoient pour eux que l'adreffe de le furprendre. Ses intérêts acheverent de le décider. Les Provinces, jusques là infectées comme la capitale, furent eclairées par les ouvrages de ces Médecins que le Gouvernement y repandit. La Médecine rentra dans fes droits et le Médecin, honteux auparavant de traiter une maladie abandonnée à des *Jongleurs*, s'honora de foulager l'humanité et de mériter la reconnoiffance des races futures. Que ne peut une adminiftration fage! Elle change les opinions non par des édits, des défenfes, mais par l'exemple de la raifon.

Ces inftitutions difparurent avec le Minis-

tre qui les avoit établies. Un ſucceſſeur a toujours d'autres vues. Il eſt différemmment perſuadé. Ce fut l'époque des quatre *hoſpices anti-vénériens.*

En Angleterre, ou l'on peut dire que la Médecine eſt comme au ſiécle d'Hypocrate, où les grands ſe font Médecins parceque la Médecine eſt honorable, où le Médecin eſt reſpecté et fait pour l'être, où il partage l'honneur des rangs, où le particulier ne l'approche qu'avec vénération, le ſeigneur avec décence, où le taux de ſes honoraires eſt meſuré ſur l'eſtime qu'on en fait, puiſque l'or eſt le thermométre de la conſidération, où ſon ſavoir lui mérite ces prérogatives; le préjugé n'eſt encore qu'ébranlé. Ce n'eſt pas que les Médecins refuſent leurs ſecours aux malades vénériens qui les conſultent, mais il craindroient de ſe trop livrer à la pratique de ces maladies. C'eſt au Gouvernement de diſſiper ce reſte de répugnance; mais qui ſera le premier pas? Eſt-ce le Roi? Eſt-ce la ville de *Londres?* Eſt-ce le parlement?

On vend bien dans les bureaux des Mi-

niſtres des priviliges ſcellés du monarque pour faire reſſortir quelques recettes prônées par des Charlatans et leur aſſurer la confiance de ceux qui ne ſavent point comment on obtient ces ſortes de faveurs: Mais ces priviléges ſont bien éloignés d'une inſtitution utile. Le Roi eſt le penſionnaire de l'état et le Roi ne peut faire tout le bien qu'il voudroit, ſurtout quand ce bien lui ſeroit diſpendieux. Il n'a point de ſuperflu, il ne diſpoſe point du tréſor public.

La ville pourroit faire cet établiſſement dans la *cité;* mais ſes Magiſtrats ont en vüe des projets plus bruyants; et le tems de la geſtion eſt ſujet à trop de ſucceſſion, pour qu'on ſonge à s'occuper d'un bien qui ne s'apperçoit pas au premier coup d'oeil. D'ailleurs le premier ſoin des repréſentans du peuple eſt de l'enyvrer; et quand on commence par aveugler les hommes, il eſt rare que l'on finiſſe par les ſoulager. Cependant le grand nombre de Charlatans que la licence tolére dans la ville ſeroit, peut-être, un grand obſtacle au bien qu'on ſe propoſeroit. Les Magiſtrats ne pourroient autoriſer ces ſe-

cours que dans un petit cercle de Londres; et les empiriques redoubleroient d'efforts pour les rendre inutiles. Ils se conformeroient à la modicité du prix que les Médecins exigeroient, ils etoufferoient par leurs cris la voix foible de l'humanité; et la liste de leurs dupes seroit toujours très-nombreuse.

Ce seroit donc au Parlement qui, seul, a le pouvoir législatif de balayer cette espèce parasite qui fait la critique de la liberté. Le citoyen est-il libre quand des assassins cachent continuellement des piéges sous ses pas; quand les loix qui doivent le protéger assurent l'impunité au fourbe qui le trompe? Le lien social est une chaîne dont les anneaux sont tournés par chaque individu qui compose la société. C'est une erreur de comparer la liberté de l'homme *sauvage* avec celle de l'homme *civil*. Les volontés, les actions de celui-ci doivent être soumises aux loix de l'ordre, l'harmonie est dans les bornes honnêtes de la liberté. L'humanité n'est-elle pas assez affligée par le nombre de maladies qui jettent l'amertume et

la douleur ſur la moitié de la vie, par les écarts involontaires de ceux à qui l'art a donné ſur elle le pouvoir fatal *de mort*, ſans avoir encore à lutter journellement contre la foibleſſe de ſa confiance, contre l'aveuglement de la douleur qui jettent dans des mains barbares parcequ'elles flattent l'eſpoir et les vues économiques?

On rencontre en Hollande un nombre presque égal de Charlatans; mais un motif moins noble que celui de la liberté les y tolere; c'eſt l'argent. Dans ce pays où les ſciences et les beaux-arts ſont au berceau, ou le commerce abſorbe toutes les facultés de l'eſprit et du corps, les Médecins, comme en France, avant ces derniers tems, comme en Angleterre, ſont peu connus pour le traitement des maladies vénériennes, non qu'ils ne fuſſent très-charmés de les guérir; mais parceque les malades ſont détournés par la quantité de *Juifs* qui, avec le droit d'arracher les dents, achetent celui de vendre des pilules pour la vérole.

Des Médecins de toutes les nations, particulierement, des Allemands et des Juifs

auxquels la politique ferme la porte de l'industrie et permet de professer les sciences, affluent dans les grandes villes. Une douzaine environ vraiment dignes de la confiance y resserrent toute la pratique et les autres s'avilissent pour *six sols*, à tirer l'horoscope d'un malade dans l'inspection de son urine pochetée.

Ce furent ces Médecins amis de la vérité, ennemis du Charlatanisme qui furent étonnés de voir un Médecin établir un hospice pour recevoir un pauvre peuple las d'être trompé. La place et le moment sembleroient favoriser le sarcasme; mais il n'appartient qu'à l'envie d'acérer des traits; c'est au mépris que l'on doit abandonner la vengeance, poursuivons la tache que nous avons commencée.

Avant que de parler du traitement propre aux différents symptômes, il est bon d'indiquer, au moins généralement, les circonstances ou l'on doit combiner la méthode interne et externe, et celles ou l'une des deux pourroit suffire.

Nous avons divisé les symptômes en pri-

mitifs

mitifs et ſecondaires. Les premiers ne preſentent qu'un mal local et la maſſe du ſang n'eſt point corrompue quand on n'a rien fait pour les repercuter. Un panſement asſidu et convenable, l'une des deux méthodes ſuffiſent pour guérir et tranquiliſer le malade. Je ne puis lui préſenter la même ſécurité quand les ſymptômes ſont anciens; quand, par un traitement empyrique, on les a fait diſparoître; quand ils reviennent ou que d'autres leur ſuccèdent. Le *virus* eſt entré dans la circulation, et quoiqu'il ſemble ſe dépoſer aux endroits extérieurs où les ſymptômes apparoiſſent, cependant l'expérience de tous les jours prouve que les humeurs ſont viciées et que, ſi l'on diffère de détruire le mal, ſon ferment les dégradera de plus en plus et les ſymptômes les plus horribles annonceront l'infection de toute la machine. Alors presque la ſalivation eſt indiſpenſable pour entrainer le *virus* et rendre la ſanté presque.

Pourtant, avant que de finir, nous devons raſſurer, par quelque conſolation, ceux qui ſeroient obligés de s'y ſoumettre.

Plusieurs maîtres continuent les frictions durant le tems du ptyalisme, ce qui le prolonge inutilement : ou le suspendent par des diurétiques, des bains et autres pratiques, ce qui trouble son effet : ou discontinuent l'administration du mercure pour en reprendre l'usage quand la salivation cesse, ce qui émacie les malades par la perte gratuite du *mucus* qui, dans sa seconde éruption, n'entraine plus de principes morbifiques. Cette méthode qui ne diffère en rien de celle que les anciens pratiquoient, loin d'avoir des avantages, est absolument destructice.

Quelque soit la dose de mercure que l'on ait appliquée à la surface du corps, le malade n'eût-il pris que deux frictions, on doit les cesser quand la salivation est abondante et n'y plus revenir quand les glandes muqueuses reprennent leur ressort. Le ptyalisme qui dure ordinairement quinze à vingt jours est plus que suffisant pour emmener tout le *virus*. Nous tacherons de rendre cette vérité palpable par une démonstration.

Quand le mercure est porté à l'intérieur par les pores absorbans, il parcourt toutes

les voies de la circulation; alors, soit qu'on ne lui accorde qu'une action purement mécanique, soit plutôt qu'il agisse à raison de sa *spécificité*, après avoir achevé sa révolution, il ne peut laisser derriere lui la moindre parcelle du levain morbifique. S'il n'agit qu'à raison de son poids, de sa forme ronde, comme quelques uns l'ont prétendu, il roule le *virus* devant lui et, par les loix de la physique, il n'est pas plus vraisemblable qu'il en séjourne dans les vaisseaux, qu'un grain de plomb ne peut rester dans le tube du fusil après l'explosion de la poudre. S'il est *spécifique*, son simple contact neutralise le *virus*, et la plus petite parcelle ne peut échapper à sa subtilité.

Quand les fonctions du mercure ne sont point troublées, après avoir achevé sa révolution, il cherche une issue par les conduits muqueux. L'éxpérience n'a jamais démenti cette vérité et elle nous autorise à juger qu'il existe une affinité entre le demi-métal et cette humeur animale. Cette probabilité a été porteé par Mr. *Plenck* jusqu'au point où la preuve le céde à la démonstration. La

disposition, le tempéramment des malades determinent la dose du mercure qui doit entrer dans la circulation et le tems qu'il met à la parcourir. C'est en se variant ainsi dans le systême de chaque individu, que la nature s'est pluc à confondre nôtre orgueuil qui cherche à la soumettre à des regles méthodiques et à la surprendre dans ses opérations.

Quand le mercure afflue dans les glandes muqueuses, son impulsion ouvre leur orifice, elles se dégorgent et ne peuvent reprendre leur ton qu'il ne soit entiérement écoulé. Tout corps étranger cherche à se frayer une route au dehors; or comment pourroit-il rester du mercure dans le corps? Comment pourroit-il y rester du *virus*? La *specificité* du mercure décompose le *virus*. Par les loix suprêmes de la physique, le demi métal ne peut séjourner dans les reservoirs du *mucus*.

C'est quand on change la direction du mercure; c'est quand on administre la méthode nommée par *extinction*; c'est quand, par ces exceptions qu'il plait à la nature de faire et de nous dérober la connoissance, le tempéremment du malade ne reçoit aucune im-

preſſion ſenſible de l'action du mercure, que ce demi-métal circule dans le corps plusieurs mois après la guériſon, comme nous l'avons dit plus haut. Il en échape toujours une partie aux efforts du Médecin qui cherche à le guider vers les voies inférieures: mais le malade n'en eſt pas moins conduit, d'une main ſure, au port de la ſanté.

Je dois encore revenir ſur une erreur accréditée par le défaut d'obſervation. Le peuple, les Médecins même ſont très-perſuadés que l'hyver eſt le tems le moins favorable pour paſſer aux remèdes. Pour moi, je choiſis cette ſaiſon de préférence quand j'adminiſtre le traitement par ſalivation.

Il eſt de fait que le mercure exerce ſon action ſur les glandes du *mucus* plus promptement en hyver qu'en été. La moindre doſe d'*aquila alba* détermine l'échauffement de la bouche, même la ſalivation, tandis qu'une doſe quadruplée n'y fait aucune impreſſion dans les autres ſaiſons. Ce n'eſt point un phénomene et ſans beaucoup réflechir, il eſt aiſé d'en donner la raiſon. En hiver, les fibres ſont raccourcies par le froid extérieur,

les pores ſont reſerrés et l'inſenſible transpiration eſt beaucoup diminuée. Plus abondante dans le tems des chaleurs, elle divertit une portion du mercure et retarde ſes progrès. La circulation, durant les frimats, ſemble ralentie aux yeux du vulgaire; mais le phyſicien la voit plus prompte en ce qu'elle eſt plus concentrée. L'affluence des esprits eſt plus conſidérable et par conſequent le mercure ſe trouve porté plus précipitamment et plus directement vers le lieu de ſa deſtination.

Cette remarque fondée ſur l'expérience la plus ſuivie me fait, dans le commencement du traitement, modérer la chaleur de l'atmosphère où je tenois les malades quand je n'etois encore guidé que par la lueur de feux étrangers.

I.

De la guériſon de la Vérole qui ſe trouve compliquée avec d'autres vices.

Il faut premierement conſidérer ſi les remédes propres à l'un de ces vices ne doivent point nuire à l'autre ou l'exaſpérer.

Si les remédes ne doivent point se contrarier dans leurs effets, il ne faut que les combiner avec sagesse et suivre leur marche avec attention pour ne point perdre de vue ce qu'ils font et ce qu'ils peuvent faire ; car on sait qu'il arrive tous les jours qu'un remède, quoiqu'approprié à la maladie, peut ne l'être pas aux circonstances et que delà naissent des accidens. Or, c'est pour savoir au quel des deux remédes on doit les imputer, s'ils arrivent, que l'oeil ne doit cesser de les suivre dans leurs effets, et qu'auparavant l'expérience doit avoir appris à les connoître.

L'art n'a point encore découvert le spécifique des écrouelles ; ainsi je laisse aux praticiens le soin d'unir au mercure les remédes qui les auront le plus favorisé dans leur pratique, quand elles se trouveront combinées avec le *virus* vérolique.

Après les préliminaires d'usage, j'ai toujours emploié avec succès la *garance* pour le traitement du *rachitis*. J'ai suivi cette pratique d'après les instructions de M. *Levret*. On peut à ce sujet consulter les ouvrages de

ce célébre accoucheur. J'ai secondé cette méthode des frictions faites avec *l'huile distillée de lombris* et cet adjudant n'a jamais manqué son effet.

On verra, dans cet ouvrage, au paragraphe de la guérison des *dartres*, le reméde particulier qui doit combattre cette affection.

J'emploie le même médicament pour le vice psorique connu sous le nom de *teigne* et je le panse localement avec une *mixture* composée de *lierre terrestre*, de racine d'*enula-campana* pilées et frites dans du *beure frais* et du *sain-doux*.

Mais on doit redoubler de précautions si le *scorbut* accompagne la *vérole*. Le *mercure* et les *sudorifiques* sont nuisibles à cette première affection, quand elle a passé le période de l'épaississement. Les diaphoretiques appauvrissent encore un sang qui tend à se décomposer. Il faut bien examiner l'etat de ce fluide, pour faire un choix de Médicamens ainsi qu'une juste application.

Si les symptômes du *scorbut* sont pressans, le premier soin sera de les calmer. Je me suis



ſuis bien trouvé du *ſyrop anti-ſcorbutique* préparé ſelon le *codex* de *Paris*. Quand la diſſolution eſt à ſon dernier période, il ſeroit inutile, même dangereux de placer le mercure et j'ai réuſſi avec l'*antimoine* préparé comme pour le traitement des dartres. Quand ces deux maladies ſont réunies, les circonſtances varient a l'infini et je chercherois envain à les toutes ſaiſir. C'eſt au praticien à ſe conſeiller ſoi-même. Les connoiſſances ſont générales, ils n'y a de particulier que leur application.

2.

De la guériſon des femmes groſſes.

Quelques auteurs veulent que les femmes enceintes attendent après leurs couches pour recourir aux remedes. D'autres n'approuvent point ce retard; mais veulent qu'on ne faſſe qu'un demi-traitement. D'autres condamnent la *méthode ſalivatoire*.

Les enfans en ſont toujours les victimes ſi les mères diffèrent leur guériſon. Ou ils meurent avant d'avoir ſu qu'ils vivent et cet-

événement est le moins malheureux, puisque la mort est préférable à une vie languissante trainée sous le poids des douleurs et des maladies.

Si le traitement est imparfait, l'enfant ne sera point guéri et l'on aura certainement beaucoup de peine à parachever sa cure lorsqu'il sera né, quand il ne prendroit que le sein de sa mère durant tout le tems des remédes. La communication d'elle à lui sera toujours moins directe et n'est point aussi continuelle qu'elle l'étoit au lieu de sa conception. D'ailleurs, il paroit prouvé que l'air que l'enfant respire et dont il est entouré joint à toutes les autres circonstances de la vie, concourt à la dégénérescence de la maladie et la rend plus réfractaire.

La *salivation* n'est point nécessaire si les symptômes et l'ancienneté du mal ne la requerent point; mais elle n'est point contraire par elle-même si l'état de la maladie l'exige. Nous ne réfuterons point les auteurs qui l'ont improuvée; car ils n'ont donné aucune raison de cette réprobation. Il en est ainsi de mille revêries qui se sont accré-

dités. On a cru pendant longtems que les femmes devoient suspendre l'usage des remedes mercuriels durant leur flux périodique, comme si ce démi-métal pouvoit l'augmenter, le diminuer ou lui nuire.

Certainement la salivation seroit contraire, même dangereuse, si la femme ne pouvoit en supporter l'effet. C'est au Médecin à choisir et modifier la méthode qui lui paroîtra la plus convenable; mais il doit se souvenir que la maladie est souvent guérie en apparence et que cependant l'enfant en apporte des marques en naissant ou qu'elles ne tardent point à paroître. D'où il doit inferer qu'un traitement superficiel ne préviendroit point les suites du mal ni pour l'enfant ni pour la mère.

3.

De la guérison des enfans.

Le lait de la mère qui prend des médicamens les transmet à l'enfant avec cette substance, et l'elaboration qu'ils subissent les assimile davantage à la délicatesse de ses organes. Ils doivent être continués longtems

après que les symptômes sont évanouis; car on doit se rappeler, malgré le sentiment d'*Unzer* et d'*Harris*, que la succession rend le mal plus opiniâtre et que souvent il paroit s'assoupir pour reparaître avec plus d'énergie.

Il seroit sans doute très à souhaiter que le pronostic de ces auteurs fut confirmé et que les enfans qui reçoivent le mal vénérien de leurs parens en guérissent facilement. La nature devroit peut-être cette justice à l'innocence; mais la nature ne peut fixer des intérêts aussi foibles dans sa marche toujours suivie. Si elle connoissoit ces exceptions, la cigue eût dû perdre sa force deletère dans les mains de Socrate.

Quand l'enfant a succé le mal avec le lait d'une nourice criminelle, l'espoir de la méthode que nous venons de conseiller lui est enlevée. On peut cependant suppléer le lait de femme par celui d'une chévre ou d'une vache frotées de mercure, si l'on ne craint point que le premier de ces quadrupédes lui donne avec son lait, son caractère capricieux et léger.

C'eſt dans cette détreſſe fâcheuſe que l'on peut encore répandre dans l'atmosphère de la chambre des fumées mercurielles.

Une abondante ſalivation ſeroit préjudiciable ſans doute à un enfant qui ravaleroit toujours plus ou moins de Salive: mais il eſt bon que ſa bouche ſoit échauffée. Le mercure doux, ſi l'on ne peut emploier les méthodes précédentes, me paroit de tous les ſels mercuriels, le plus convenable à ſa foibleſſe et en même tems le plus facile à faire prendre.

Comme il n'eſt pas poſſible de ſoumettre entiérement les forces d'un enfant, ſans mettre ſa vie ou du moins ſa ſanté très en danger, on eſt quelquefois obligé, quand tous les ſymptômes ont diſparu, de remettre à un autre tems la perfection de la cure qu'on gâteroit pour vouloir l'outrer. J'ai repris à trois fois le traitement de la même maladie dans l'eſpace de ſix années. L'age, donnant chaque jour à l'enfant de nouvelles forces, il en devenoit plus propre à ſoutenir l'héroïſme des remédes néceſſités.

§. I.

Du traitement des Chancres.

On ne peut déterminer le tems de leur guérifon. La malignité du *virus*, la place qu'ils occupent, éloignent ou rapprochent l'efpérance des malades. Il n'eft pas rare, quand ils commencent, de les voir s'aggrandir malgré l'effort du Chirurgien. Ces progrès intimident les malades, étonnent fouvent le guériffeur novice; mais il eft un point marqué à la deftruction, après quoi la plaie fe déterge, s'incarne et vient au dernier période de la guérifon. Les chairs imbibées de *virus* doivent néceffairement tomber en fonte, et c'eft envain que l'on oppoferoit à la féparation que la nature en doit faire tous les onguens, les Styptiques ou les brulans.

Les chancres ordinaires guériffent avec un *digeftif* compofé d'*huile d'olive* de *cire*, d'*onguent mercuriel*, de *minium*, de *blanc de céruſe* et de *précipité rouge*. On les couvre avec de la charpie ou du papier-brouillard. Le panfement fe réitére deux fois par jour. Le

même onguent, après avoir purgé la plaie par une bonne ſuppuration, incarne et desséche.

Quand les chancres ſont ouverts ſur le *filet*, ils ſont plus douloureux que les autres; et marchent plus lentement vers la guériſon, quoiqu'on uſe des mêmes moyens. Il en faut chercher la cauſe dans le concours des nerfs qui rendent cette partie extrêmement ſenſible au plaiſir comme à la douleur.

Si ces ulcères malins ſont placés à l'orifice de l'uretre; ou chez les femmes, en des parties que l'urine doit arroſer, il eſt impoſſible d'y appliquer d'appareil, l'eau l'entraîneroit. Il faut les toucher deux ou trois fois par jour avec la *pierre infernale* ou le *vitriol* et les oindre d'onguent chaque fois que l'on vient d'uriner. Si les cauſtiques enflamment la plaie, on ſuſpend leur uſage, on la baſſine avec une *décoction* de *fleurs de ſureau* et on l'oint du *digeſtif* que je viens de preſcrire. C'eſt de la même manière que l'on traitera les chancres de l'extrémité du prépuce qui, toujours, ſe prolongent en long et dont la verge, dans ſes gonflemens,



éloigne les parois, ce qui déchire et s'oppose à la réunion.

Ceux de la bouche, du fondement et généralement de tous les endroits où l'on ne peut asseoir d'appareil, ne se peuvent guérir qu'en les brûlant. On adoucit le feu du caustique avec une *décoction* de *fleurs de sureau.*

Souvent les chancres qui viennent sur le corps de la verge se substituent, en guérissant, des engorgemens lymphatiques qui laissent une dureté, après la guérison, si l'on n'y remédie à tems. Plus ces duretés vieillissent, plus elles deviennent difficiles à résoudre par la consistance que la lymphe épanchée & privée de ses parties fluides, acquiert dans ces voies détournées. L'indolence des parties graisseuses présente d'ailleurs peu de ressources à l'activité des topiques.

On prévient ces engorgemens en passant, à chaque pansement, la *pierre infernale* sur les levres de la plaie, on la panse d'ailleurs comme à l'ordinaire.

Ces congestions, en vieillissant, ont quelquefois occasionné des picotemens spontanés.

Ils ſont excités par l'acreté de l'humeur qui tend à ſe tourner en pus. Alors on les penſe comme un *abcès*.

Les meilleurs fondans que l'on puiſſe appliquer ſur ces tumeurs, quand elles ſont anciennes, ſont le *diapalme*, le *diachilum*, l'emplàtre de *mucilages* ou de *ranis*.

Les *chancres tuberculeux* doivent être touchés avec la pierre infernale, on les panſe avec le *digeſtif ordinaire*.

J'ai vu des chancres négligés dans leurs commencemens ou mal traités, faire, en peu de tems, un délabrement conſidérable et ronger jusqu'au canal de l'urètre, ce qui fraioit une nouvelle voie aux urines. Quand la perte de ſubſtance eſt parvenue à ce dégré, il eſt difficile aux chairs de ſe régénérer, parcequ'elles ſont ſans ceſſe abreuvées par l'urine qui les rend calleuſes et peu propres à la réunion. Si l'on ne détourne cette eau chargée de ſels àcres, on ne parviendra jamais à une parfaite guériſon; et l'art ne fournit point de moyen plus facile que d'ajuſter au calibre de l'urètre un petit tube de plomb qui conduiſe les urines par l'oriſice ordinaire

de leur tuyau excrétoire. Alors, quand on a rafraîchi les bords de la plaie, on la panse à l'ordinaire et ce n'est, qu'après une parfaite guérison, que l'on retire le tube de plomb. Le long séjour de ce corps étranger irritera l'urêtre plus ou moins; mais on prévient la sensibilité douloureuse et l'inflammation en injectant, plusieurs fois par jour, du lait doux et tiéde dans le canal de l'urêtre, que l'on peut laisser reposer quelques heures.

Quand des chancres ont entamé les *glandes sébacées*, il reste souvent une foiblesse à leur orifice que la mal-propreté entretient encore, et elles dégorgent une matière blanchâtre, plus abondante et plus tenue que celle qu'elles ont coutume de rendre. Cette excrétion, souvent inaperçue jusques-là, inquiéte les personnes toujours en transe sur leur santé: mais le ton peut-être promptement rendu à ces glandes par des lotions de vin tiéde et sucré.

Si les chancres sont primitifs et légers, le traitement interne peut suffire; mais il seroit imprudent de ne pas s'assurer contre

l'avenir, par un traitement complet, s'ils étoient ſecondaires ou que leurs progrès annonçaſſent beaucoup de malignité.

§. I I.

Du traitement du phimoſis.

Le phimoſis eſt ordinairement aſſez long-tems à guérir, et le Médecin n'en peut pronoſtiquer la durée, s'il n'a le malade ſous ſes yeux. La guériſon tient encore plus aux ſoins qu'à ſes conſeils. Il eſt rare que l'événement en ſoit dangereux.

Il pourroit cependant le devenir ſi l'on négligeoit cet accident dans les commencemens, parceque le phimoſis recouvre ſouvent des chancres dont les progrès ſont rapides et effrayants, et qui peuvent, en ſe communiquant au prépuce, le ſphacèler très-promptement. On ſeroit obligé d'emporter circulairement, avec un raſoir, le prépuce qui excéde toujours, pour mettre le gland à découvert et ſe donner la facilité de le panſer.

On a vu des chirurgiens intimidés par la voracité des chancres et l'état pitoyable de la verge à moitié gangrenée, en propofer l'amputation; mais on doit rejetter ces avis que l'inexpérience fuggère. Ces chancres horribles à voir, s'étendent plusqu'ils ne cavent; et la mortification eft bientôt arrêtée par un bon digeftif. Dans ces occafions, j'ajoute à celui dont je fais ufage habituellement le *camphre* et la *térébenthine.*

Quand le phimofis prend fon accroiffement, il donne un fentiment de fiévre que les malades, felon leur tempérammment, reffentent plus ou moins fort. C'eft l'effet de toutes les inflammations. A ce période, je fais ouvrir la veine une ou deux fois. J'ordonne des boiffons tempérantes et nitrées, telles font le *petit-lait*, la *limonade*, *l'eau d'orge*, &c. &c. Je fais baigner plufieurs fois par jour, et le plus longtems poffible, la verge du malade dans une décoction de *fleurs de fureau*, légerement aiguifée de *vinaigre lithargirifé;* on injecte la même liqueur, avec une féringue à long bout, entre le prépuce et le gland; et l'on recouvre enfuite d'un cataplasme de

mie de pain, de *fleurs de ſureau* et de *lait.*

Quand l'inflammation commence à céder, on fait prendre au malade un *minoratif* com-compoſé de deux onces de *manne* et deux gros de *ſel de glauber*, fondus dans une infuſion de *rhubarbe* qu'on acidule avec le jus d'une *orange* ou d'un *citron.* Le laxatif anglois dont j'ai parlé au commencement de cet article eſt ici très-approprié pour entretenir la liberté du ventre.

C'eſt quand les ſymptômes de l'inflammation ont diſparu que l'on adminiſtre le mercure dont, toutefois, un phimoſis pur et ſimple ne demanderoit point l'uſage, s'il n'étoit que la ſuite d'un effort.

C'eſt quand les malades ont négligé les commencemens de cette maladie, c'eſt quand ils n'obſervent point un régime rafraîchiſſant, c'eſt quand ils ne ſe panſent point aſſidument, c'eſt quand le gland eſt hériſſé de porreaux qui gêneroient toujours la mobilité du prépuce, que l'on eſt obligé d'en venir à l'opération qui, bien faite, eſt ſans douleur comme ſans danger.

Je prends, pour la faire, un biſtori droit,



je mets à sa pointe une petite boule de cire et je l'introduis, sur son plat, entre le prépuce et le gland, jusqu'a ce que je trouve de la résistance, alors je suis à la couronne. De la main gauche, j'allonge la peau du prépuce et tiens ferme je retourne le bistouri sur son dos, je perce droit les tégumens pour couper les deux peaux dans leur direction et d'un seul coup. Je ramene à moi le bistouri. Je laisse saigner la plaie dans de l'eau tiéde et je panse ensuite avec de la charpie séche. Je recouvre d'une compresse pliée en quatre, coupée en *croix de malthe* et trempée dans de l'eau vulgairement appelée *vegeto-minérale* ou de *Goulard*, mais foible. On contient l'appareil avec une petite bande plate qui fait plusieurs circonvolutions. On soutient la verge avec un suspensoir, de crainte qu'en pendant, la fluxion ne s'y détermine. En levant l'appareil, si la plaie se trouve disposée à la suppuration, on la panse avec le *digestif ordinaire*, surchargé d'un cataplasme de *fleurs de sureau*, de *mie de pain* et *d'eau végéto-minérale.*

Pour les phimosis qui présentent au bout

de la verge un engorgement limphatique, le plus court moien eſt de circoncire ce bourlet avec un raſoir, aiant ſoin de repouſſer le gland pour ne point l'offenſer. Mais il eſt des malades puſillanimes qui craignent de ſe ſoumettre à cette opération, alors il faut s'en remettre au tems qui ſeul rend le ton aux vaiſſeaux après avoir diſſipé l'engorgement. On peut l'aider, tout au plus, d'un emplatre de *ranis* ou autre fondant. Mais ſi ce phimoſis eſt incommode, au moins il n'eſt point dangereux, quand d'ailleurs le levain morbifique eſt balayé et que tous les ſymptômes ont cédé.

Quelquefois à la ſuite d'un *phimoſis vénérien* il en reſte un *accidentel*, ſi quelques chancres ont cicatriſé la peau intérieure du prépuce; mais il n'en peut réſulter nulle eſpèce d'incommodité préjudiciable à la ſanté.

Le phimoſis eſt un de ces ſymptômes eſclaves de ſoins aſſidus qui décrient la plupart des maîtres qui traitent hors de leurs maiſons. Il y a des malades, et ce ſont les jeunes gens ſurtout, qui mépriſent les avis, qui s'animent de l'exemple de leurs

amis, qui n'altérent aucun de leurs plaiſirs, qui, ſe font même, dans ces circonſtances, un trophée de les outrer, pour montrer leur vigueur, leur courage ou la bonté de leur tempéramment, et qui ne manquent jamais de rejetter, par une ſuite de leur inconſéquence, l'exaspération du mal ſur ceux qui les traitent. D'autres, et ce ſont les ouvriers, n'ont ſouvent ni le tems, ni l'aiſance, ni le moyen de faire ce qu'on leur prescrit; la néceſſité les preſſe de travailler et le mal fait des progrès meſurés ſur la liberté qu'on lui donne. Trop bornés pour être juſtes, ils accuſent le Médecin et maudiſſent leur confiance. L'impatience les porte ailleurs, et celui qui les reçoit n'eſt jamais aſſez honnête pour être vrai. Il inculpe, avec le patient, le ſavoir de ſon confrère et avilit, ſans s'en appercevoir, l'état qu'il profeſſe et lui-même.

Cette conduite des gens de l'art malheureuſement trop répandue me rappéle un trait que je ne citerai ici qu'à deſſein de corriger ſon auteur, s'il eſt poſſible, ou de ramener les autres à des ſentimens moins avi-

des.

des et plus généreux. Nous ferions faché de le désigner, nous voulons qu'il n'ait à rougir que devant lui.

Ce malade que j'avois entrepris pour une gonorrhée, le consulte et lui montre des pilules qu'il tenoit de moi. Le Médecin les rompt avec mystère, les flaire et y reconnoit du *camphre*, „ malheur à vous, *s'écrie-t-il*, si vous faites usage de ces pilules, le camphre qu'elles contiennent va vous *dessécher*", et il lui en donna d'autres qui, heureusement, ne dessécherent que la bourse du pauvre patient. Est-il assez ignorant pour avoir été de bonne foi ou assez fourbe pour en avoir imposé? qu'il descende en lui-même.

§. III.

Du traitement du Paraphimosis.

Il présente sans doute plus de difficultés que le Phimosis: mais quand il existe seul, l'événement n'est jamais à craindre.

Tant qu'au pansement du Paraphimosis, on se conduit comme dans celui de la mala-

die contraire, du Phimosis. Si la peau se fend circulairement et continue une plaie autour de la verge, on la panse avec le *digestif* que j'ai coutume d'emploier. L'inflammation, la grande tension & la douleur cédent en très-peu de jours: mais on doit attendre des soins et particulierement du tems le dégorgement lymphatique des vaisseaux, à moins que l'on n'aime mieux endurer l'opération. Elle est plus douloureuse et plus compliquée que celle du phimosis, aussi se fait-elle moins souvent, car il est toujours très-difficile de vaincre la répugnance des malades.

Différens auteurs ont recommandé de ramener le prépuce sur le gland, en poussant l'un et attirant l'autre. Ils se sont longuement expliqué sur cette manière, il y a même eu des débats; mais que n'éprouvoient-ils la possibilité de l'opération avant que de l'enseigner et surement-ils se seroient tu. Elle est impratiquable. Quoique l'aspect seul de la partie malade me présentât toutes les difficultés de la méthode et la raison de son insuffisance, cependant j'essaiai; et le fait me démontra que deux parties également gon-

fiées par le fang et par la lymphe qui forme dans les cellules de la peau un corps gélatineux et tendu, ne pouvoient, par un effort, revenir à leur état naturel, et que l'impoffibilité de l'opération étoit fans doute ce qui devoit arriver de plus heureux, puisque le phimofis eft le moindre accident qui pût en fuivre le fuccès.

Les fcarifications ne réuffiffent pas mieux. Il ne fort fous le biftouri qu'une eau rousfeâtre et limpide, l'inftrument réfifte fur la limphe congelée qui préfente un corps élaftique et fait le même bruit que s'il coupoit un parchemin bandé. Les fuppuratifs exafpèrent les plaies et l'inflammation fe porte au plus haut dégré.

Il eft encore plus mal avifé de fcarifier la couronne du gland, comme quelques uns ont ofé le recommander, fans réfléchir que l'inflammation du *balanus* n'eft que fecondaire, ni fans penfer à fa ftructure que l'on ne peut offenfer impunément.

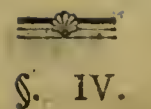
La feule opération qui foit donc pratiquable, c'eft de s'armer d'un biftouri courbe en dedans, de le gliffer, fur le dos, entre le

prépuce et la verge et de promener la coupure deſſous l'étranglement et tous les bourlets qui ſe préſentent. Celui qui ſe forme, ordinairement, près du frein eſt toujours le plus renittent, et plus opiniâtre que les autres. On le détruit en coupant le filet.

L'opération finie, on lave la verge dans l'eau tiéde où elle trempe pour ſe dégorger. On panſe avec de la charpie ſéche qu'on revêt d'un cataplasme de *mie de pain*, d'*eau de fleurs de ſureau* et de *vinaigre de goulard*; et l'on ſe conduit en tout comme après l'opération du phimoſis.

Le *paraphimoſis oedémateux* ne réduit jamais à la néceſſité de l'opération. Les réſolvans diſſipent l'engorgement aqueux et le malade en eſt quitte en très-peu de jours. *L'eau de fleurs de ſureau* aiguiſée d'une forte *eau végéto-minérale* et de *ſel ammoniac* eſt ce que j'ai trouvé de mieux, jusqu'ici, pour y rémedier promptement.

Si le phimoſis et le paraphimoſis vénériens exiſtoient ſans aucun autre ſymptôme, très-peu de mercure, ſuffiſamment aidé par les tempérans et les adouciſſans, ſuffiroit pour achever la cure.



§. IV.

Du traitement des rhagades.

Les rhagades ſont plus incommodes que dangereuſes, car elles cédent facilement aux remédes.

On les panſe avec le *digeſtif* dont j'ai donné la compoſition et l'on ſe bande de maniére qu'elles n'éprouvent aucun frottement qui néceſſairement s'oppoſeroit à la guériſon.

Mais il eſt à propos de faire quelques friċtions et de les combiner avec les remédes internes, ſi l'on veut ſe garantir des retours.

§. V.

Du traitement des grapes.

Ce ſymptôme gêne plus qu'il n'inquiéte, ſi ces boutons apparoiſſent ſouvent. Ils demandent quelques ſoins pour ne point dégénérer en chancres.

Ces points hydatiques diſparoiſſent après

trois ou quatre pansemens faits avec le *digestif* que j'ai prescrit. Si ce symptôme est primitif, son traitement quoique léger sera curatif. On le doit moins négliger, si ces boutons reviennent habituellement et laissent, par leur assiduité, entrevoir un vice dans le sang.

§. V I.

Du traitement des excroissances.

Leur traitement local n'est ordinairement ni long ni difficile, si l'on en excepte pourtant le *choux-fleur* qui n'est qu'une excroissance composée d'une infinité d'autres et qui, par sa surface grénue, représente à merveille ce légume très-connu.

De *l'eau mercurielle* faite avec de l'esprit de nitre saturé de mercure, un petit bois pour toucher, de l'adresse, suffisent pour guérir ces symptômes. Mais il seroit dangereux de confier ce *caustique* à des malades qui pourroient en abuser en mille manières.

Ne dois-je pas ici, en parlant des poisons

et des remédes violents, m'élever contre ceux dont l'imprudence les livre à fortes doses dans les mains des malades? Je remplirois vingt pages pour citer tous les accidens dont j'ai connoissance. J'ai vu des Médecins donner des phioles pleines de *sublimé-corrosif*, et des malades, par un oubli de la dose, s'empoisonner ou se méprendre sur son usage. La ressemblance de sa solution avec de l'eau claire, dont elle ne différe que par le goût, a favorisé des méprises cruelles. Un malade aussi négligent que son Médecin, mais moins coupable, laisse trainer indifféremment sa bouteille, un autre, trompé par les apparences, la prend et s'en sert comme de l'eau. Ajouterai-je encore que la malice de certains êtres, nés pour le malheur des autres, peuvent en faire un abus criminel. Puisse l'avis que je donne ici faire impression sur ceux qui font quelque cas de la vie des hommes. Il est plus précieux à l'humanité qu'une recette pompeuse qui flatteroit l'avidité; mais qui feroit encore à craindre par une mauvaise application.

Malgré toutes les précautions qu'une main

experte fait prendre pour le traitement des excroiſſances, il arrive quelquefois que la partie s'enflamme, devient très-douloureuſe, qu'il ſurvient même un phimoſis. On doit pour cet accident conſulter le *paragraphe* III; il eſt rare qu'il reſiſte aux premiers adouciſſans. Ce petit orage qui étonne l'homme inexpérimenté et encore plus le malade, avertit le chirurgien de ſuſpendre ſon panſement cauſtique pendant un ou deux jours, de toucher plus ſuperficiélement et d'oindre enſuite avec le *digeſtif* accoutumé. On ne doit point oublier d'adoucir la cauſticité de l'eau mercurielle avec ce même onguent que l'on peut mêler à moitié avec de *l'onguent mercuriel*. Il arrive encore qu'une excroiſſance brulée jusqu'à ſa baſe devient chancreuſe. N'eſt-il beſoin de dire qu'on doit panſer alors comme un chancre ordinaire?

Comme il eſt hors de doute que ces ſymptômes ſont ſecondaires, ils demandent un traitement ſuivi: mais en même tems je dois dire, pour l'inſtruction de ceux qui voient peu de ces maladies et le ſalut des malades qui me liront, qu'on voit ſouvent des ex-

crois-

croiſſances, ſurtout celles que l'on nomme des *porreaux* et des *verrues*, revenir après un traitement très-méthodique. Ceux qui connoiſſent la ſtructure du corps humain ne s'en étonneront point quand ils ſauront que le délabrement de la tiſſure de la peau laiſſe égarer les ſucs des houpes nerveuſes qui donnent naiſſance à ces géminations, et que les gonfiemens de la verge s'oppoſent au rapprochement des fibres. Mais s'il eſt impoſſible qu'un Médecin conſulté puiſſe, par la confeſſion du malade, s'aſſurer de la fidelité du traitement qu'il auroit ſubi; au moins donnons lui pour aſſuré que jamais les excroiſſances innocentes ne donnent de matière. Ce n'eſt qu'avec une conſtance meſurée ſur leur opiniatreté que l'on vient à bout de rapprocher les fibres du tiſſu rompu et de former une barriere à ces ſucs.

Quand ces ſymptômes exiſtent ſeuls, quand la ſanté du malade ſemble être à ſon période de perfection, quand, après un ſimple traitement local, il ne ſurvient aucun accident, on doit croire que le *virus* eſt entié-

rement chaſſé. Auſſi, dans l'incertitude, commençai-je toujours par le traitement local.

§. VII.

Du traitement des Bubons.

Le bubon ne différe du *phlegmon* que par la dénomination et l'espèce du levain qu'il renferme. Il parcourt les mêmes periodes et ſe termine également. Le malaiſe, les friſſons irréguliers, les maux de tête, la fiévre annoncent la formation du pus. Les élancemens, la rougeur, la fluctuation, ſont presſentir ſa maturité, et l'évacuation apporte le ſoulagement en faiſant espérer une guériſon prochaine. Il en eſt cependant qui ſe reſolvent.

Je ne toucherai point au bout du doigt, comme ces hommes heureux qui ne doutent jamais, les bubons qu'ils deſtinent à réſoudre et ceux qu'ils veulent faire abcéder. Tous les efforts ſont inutiles. C'eſt au bubon à déterminer le chirurgien et non le chirur-

gien à le déterminer. Tel *poulain* groſſira malgré tous les emplâtres réſolutifs et tel autre ſe diſſipera avec l'uſage des maturatifs. C'eſt cette connoiſſance parfaite fondée ſur l'expérience qui me fait ménager le ſang des malades dans le commencement du traitement pour ne pas, par une trop grande déperdition de cette ſubſtance précieuſe à la vie, ralentir la chaleur néceſſaire à la fermentation du pus, ce qui reculeroit la guériſon. Une ſaignée proportionnée aux forces du malade ſuffit prèsque toujours aux ſymptômes les plus preſſans de l'inflammation; et c'eſt d'après ſon effet que je hazarde un pronoſtic. Si la douleur locale continue, ſi l'on reſſent des élancemens dans la tumeur, j'augure qu'elle viendra à ſupuration et je change l'emplâtre réſolutif de *mucilages* et de *vigo* combinés, en un cataplasme maturatif fait avec la *bire*, la *farine de ſeigle avec le ſon*, un *oignon blanc* et de la *chandelle*. Quoique les malades aient un peu plus à ſouffrir, je préfére toujours l'évacuation d'une matière dont je crains la translation et le malade marche plus certainement vers ſa guériſon quand

le *virus* s'eſt frayé une iſſue au dehors.

Le pus pourroit ſe faire jour de lui-même; car il prépare les tégumens pour ce déchirement qui n'a rien de douloureux. Mais ſouvent on préfére abréger les ſouffrances, de deux ou trois jours, par une legère ponction faite avec une lancette. Elle eſt même commandée, ſi les tégumens réſiſtoient à l'acreté corrodante de la matière. Je l'ai vue réſorbée après avoir donné tous les ſignes d'une parfaite maturité.

Le chirurgien a ſoin de faire ſa ponction dans la direction des fibres de la peau et de lui donner trois fois l'ouverture d'une ſaignée, afin qu'une cicatrice trop prompte ne renferme point le levain d'un ſecond abcès. Cet accident n'eſt pas rare. On le prévient encore en mettant de la charpie entre les parois de la plaie. Le premier panſement ſe fait avec de la charpie ſéche. On recouvre la tumeur d'un cataplasme de *mie de pain*, de *lait* et de *ſaffran* pour achever d'amollir la dureté. Deux ou trois jours après on enduit le plumaceau avec le *digeſtif ordinaire* et l'on continue jusqu'à parfaite cicatriſation.

Telle est la conduite à-peu-près que l'on doit tenir pour la cure des *bubons-phlegmoneux*.

Je dois encore condamner la routine de certains opérateurs qui croient avoir rempli le voeu de la chirurgie quand ils ont dévancé la maturité du pus par une incision cruciale et emporté la glande ou du moins qu'ils en ont rompu l'organisation avec leurs outils et leurs doigts. Ils ouvrent toujours des plaies longues à se fermer, ils laissent des cicatrices difformes s'il ne reste des fistules, souvent des ulcères carcinomateux contre les quels l'art des plus habiles maîtres vient échouer. D'autres fois, sans teinture d'Anatomie, sans respect pour des parties avoisinées de tendons, ils taillent les malades et les estropient. J'ai vu résulter de ces bévues les accidens les plus graves que le savoir n'a pu réparer. Préférons toujours une méthode simple, sans danger et qui conduise au même but.

Les *topiques résolutifs* et *maturatifs* sont assez inutiles pour les *bubons oedémato-schirreux*. Il y apportent si peu d'avancement qu'autant vaudroit les abandonner à eux-



mêmes. Le tems amène presque toujours leur abceſſion, mais pour repondre à l'impatience des malades et prévenir, chez quelques-uns, le *ſchirre* ou le *cancer*, la Chirurgie hâte la formation du pus par les *cauſtiques*. On fait deux *emplâtres agglutinatifs*, on féneſtre l'un, on le place ſur le bubon, fixant l'ouverture à ſa partie la plus proéminante, on la remplit de *pierre à cautere* ou plutôt d'un cauſtique fait avec le ſublimé et l'arſenic empâtés dans de l'emplâtre diapalme, cauſtique qui n'eſt point ſujet à ſe fondre et à couler ſi les malades ne peuvent garder la même ſituation pendant tout le tems de ſon action. On revêt le tout du ſecond emplâtre contentif.

On place le cauſtique à deux endroits différens, ſi la tumeur occupe une grande partie de l'*abdomen* et de la cuiſſe.

Le Chirurgien doit connoître parfaitement ſon cautère potentiel, pour éviter, par un ſéjour trop long, les accidens d'une brulure profonde. Elle auroit les inconvéniens d'une inciſion égarée. Quand il léve ſon appareil, il lave la partie avec de l'eau tié-

de, il fend crucialement l'efcarre avec une lancette et panfe avec le *digeftif.*

Cette efpèce de bubons eft fi refractaire à tous les foins Chirurgicaux que, fouvent, le pus fe tarit, la plaie fe cicatrife fans que la dureté foit entiérement détruite. La matière trouve dans le panicule adipeux fi peu de chaleur pour y entretenir la fermentation, il y aborde tant de fucs inertes, ces parties ont fi peu d'action, que le Chirurgien eft obligé de redoubler fes efforts et quelquefois de répéter fes opérations. Cependant la longue continuation des emplâtres de *vigo* ou de *ranis* peuvent achever la réfolution.

J'ai toujours confeillé un traitement complet pour affurer la guérifon des bubons, quoique d'ailleurs ils foient fouvent des fymptômes primitifs et locaux: mais je me garde bien d'engager dans un nouveau traitement ceux qui prennent mon avis fur une cicatrice malfaite, fur une fiftule, fur une plaie négligée, même fur le retour d'un engorgement, après avoir cru, par les circonftances qu'on me rapporte, que le pre-

mier traitement ait été suffisant. Ceux qui sont au fait du corps humain, de la structure des glandes, de la cause et du mécanisme des engorgemens savent qu'ils peuvent exister après l'entière destruction du *virus*. Après la Peste même qui porte dans les veines un poison bien plus subtil, il reste des engorgemens glanduleux que le tems dissipe sans danger. Les Médecins qui font des observations en ont vu à la suite des fiévres malignes qui ne different de la Peste que par une simple modification.

Mais l'art ne présente que très-peu de ressources pour les bubons dégénérés en *ulcères carcinomateux*, les auteurs même évitent d'en parler. Je ne sais guéres que M. *Péyrilhe* qui ait proposé un pansement raisonnable, s'en remettant d'ailleurs à la nature que ce maître convient, dans cette circonstance, n'aider que de très-loin.

Voici le pansement qu'il conseille; „ prenez de la *racine de gentiane* en poudre mê-
„ lée avec un huitieme de *vitriol* et de *Zinc*.
„ On l'emploie séche sur la plaie à deux ou
„ trois travers de doigt d'épaisseur et on arrose

„ un peu avec du vinaigre les couches exté-
„ rieures laiſſant à l'*ichor* le ſoin d'humecter
„ les intérieures. On ne renouvelle ce pan-
„ ſement, tout au plus, que toutes les vingt-
„ quatre heures pour donner le tems à la gen-
„ tiane d'entrer en fermentation."

Des différentes méthodes dont je me ſuis ſervi, celle-ci m'a le moins mal réuſſi; cependant je dois convenir d'avoir eu des ſuccès très-heureux de mon ſimple *digeſtif* aiguiſé d'un peu de *camphre*, ou mêlé avec de *l'huile d'oeuf*.

Dans cette dépravation, ce ſeroit très inutilement que l'on adminiſtreroit le mercure. La dégénérefcence ne ſuccéde presque jamais qu'à une infinité de méthodes que le malade, dans ſon impatience, a fait ſuivre avec rapidité et dans les quelles le mercure a ſouvent tenu la première place. Cependant, s'il n'eut point été donné, on pourroit l'eſſayer; mais il faudroit auparavant ſe rappeler que le *Scorbut* peut ſeul cauſer tout le ravage. Cette remarque a été pluſieurs fois utile à des malades qui m'ont conſulté

et qu'un traitement purement anti-vénérien eût jetté dans un état plus fâcheux.

Quand l'*ulcère* eſt décidement *cancereux* et que ſes progrès ſont à craindre, quelques uns ont conſeillé l'*extirpation* ou l'*amputation.* Outre la difficulté d'opérer et l'incertitude du ſuccès, les malades y apportent une réſiſtance ſi opiniatre que je crois préférable de ne la leur point propoſer. Le *cautère* me paraitroit mieux indiqué, ſon action ſeroit ſuivie d'un panſement ordinaire fait avec le *digeſtif camphré.*

Mais le vice intérieur, celui qui produit ce ſymptôme effrayant, cruel, qui ne pardonne jamais, le *cancer*, comment le combattre? Tous les auteurs ne préſentent que le déſespoir des palliatifs. Un moderne a été plus hardi ou plus heureux, il indique un remède. Sa franchiſe à le publier ſemble garentir ſon honnêteté, le nombre de ſes ennemis ſemble annoncer ſes ſuccès: mais c'eſt un poiſon, c'eſt l'*arſenic.* Hé pourquoi ne pourroit-on l'adminiſtrer quand l'art abandonne, quand les ſouffrances ſont pires que

la mort, quand la mort est certaine? Je ne suis point le Partisan des poisons, tant s'en faut; mais je préférerois cent fois mourir empoisonné, que la proie malheureuse de la voracité d'un *cancer*. L'auteur a des observations, des témoins, de la candeur, et n'eût-il eu qu'un succès, n'eût-il rendu qu'un seul homme à l'humanité, il a mérité la *couronne de chêne*.

§. VIII.

Du traitement des Ulcères.

Leur pronostic est en raison de la raison de la place qu'ils occupent, de leur ancienneté, de leur malignité, de leurs progrès. Les ulcères du nez, du palais et de la matrice sont sans doute de l'augure le moins favorable.

Quand les ulcères sont répandus sur l'habitude du corps, on les panse simplement deux fois par jour avec des plumaceaux chargés de *digestif*.

On observera que je ne netoye jamais les

playes en les frotant avec des linges ou de la charpie. C'eſt d'après un uſage généralement pratiqué par les Chirurgiens Italiens et fondé ſur de juſtes principes. Le frottement enleve une eſpèce de *gluten* que la nature prépare et qui n'eſt autre que la régénération des chairs.

Les ulcères de la *gorge* et de la *bouche* ſe traitent avec un gargariſme d'*eau de plantain* ou l'on laiſſe tomber quelques gouttes d'*eau mercurielle* et ſi l'on a la facilité de les panſer, on y porte le même médicament avec un bois révêtu d'un petit linge éfilé en façon de pinceau.

Ce gargariſme eſt ſuivi d'effets prompts et ſatisfaiſans; mais il pourroit noircir l'émail des dents ſi elles en étoient touchées. C'eſt pour prévenir le déſagrément qui en réſulteroit, quoiqu'inſtantané, que l'on frotte ces petits os deux fois par jour avec du papier brulé, ou du tabac, ou de la creme de tartre, ou des coquilles d'œufs calcinées, pulveriſées et tamiſées. D'ailleurs le gargariſme ne peut en rien altérer la ſubſtance propre de la dent.

L'*ozène* se panse avec le *digestif ordinaire* auquel on ajoute de l'*huile d'œuf* ou de *camphre*, on tampone la narine avec de la charpie pour que la plaie ne reçoive point l'impression de l'air, si l'état et la place de l'ulcère l'exigent, on fait des injections avec une décoction de *gentiane* miellée et aiguisée de quelques gouttes d'*eau mercurielle*.

Pour l'*ulcère de la matrice*, les injections sont absolument nécessaires. On les fait avec une seringue appropriée à la partie; mais dont on n'a point de connoissance ni en Hollande ni en Angleterre. Ces seringues doivent être faites préférablement d'étain: leur cylindre doit-être au moins une fois plus grand que celui des petites seringues à injection pour hommes. On y adapte un bout long assez semblable à ceux qui sont destinés à prendre des lavemens soi-même et ce bout est terminé par une olive percée de plusieurs trous pour arroser toute la cavité de la partie où il doit être introduit.

On se sert pour injecter d'une décoction d'*orge* et d'*aigremoine* à la quelle on ajoute une once d'*eau sublimée* médiocrement forte.

Le traitement local, quelqu'il ſoit, n'eſt cependant rien moins que ſuffiſant pour la cure de ces ſymptômes; il pourroit même avoir des ſuites fâcheuſes ſi l'on negligeoit le vice général. *Olaus Borrichius* eſt témoin qu'un malade qui avoit un ulcère à la gorge, perdit la vue pour s'être gargariſé avec un remède répercuſſif; mais cette métaſtaſe n'eſt point à craindre quand on combat par des moyens ſpécifiques l'ennemi capital.

On ne peut apporter trop de ſoin au traitement des ulcères, il n'eſt point de méthode trop efficace. Ce ſymptôme annonce le période exalté d'une grande dépravation. On en ſera convaincu ſi l'on ſait que ces ſolutions ne ſont point dues à la corruption du ſang, mais au vice de la lymphe & des ſucs nerveux. On a ſans doute mal entendu *Boerhaave* en lui faiſant dire qu'on n'a pas toujours la vérole pour porter un ulcère vénérien. S'il eſt ſuperficiel et ouvert par le contact immédiat du *virus*, il n'eſt ſans doute qu'un ſymptôme local; mais s'il vient en des parties éloignées du ſiége de la contagion, s'il ſuccède à d'autres ſymptômes, au tems,

il eſt indubitablement la marque d'une vérole enracinée et c'eſt de cette manière que j'ai toujours compris le grand homme au quel il eſt égal à de certaines gens de prêter leurs abſurdités.

La Salivation ne convient point aux ulcères de la gorge et du palais, quoiqu'ils ſoient les plus opiniâtres de tous. Le mécanisme de cette excrétion forcée en fait aiſément presſentir la raiſon. Pour les ulcères d'une autre genre, cette méthode eſt ſans doute la plus certaine de toutes.

§. I X.

Du traitement des puſtules.

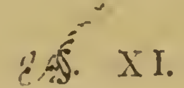
Les puſtules qui ſont un des ſymptômes ſecondaires les moins dangereux, cédent très-facilement aux remédes, les bains ſont, parmi les extérieurs, ceux qui montrent le plus d'efficacité et la ſalivation paracheve puiſſamment la cure. Les lotions d'eau ſublimée peuvent être miſes au nombre des traitemens locaux les plus uſités.



§. X.

Du traitement des taches cutannées.

Le pronoftic ne différe point du précédent; et les bains, la falivation font encore les moyens curatifs que je préfére. L'eau aiguifée de *vinaigre de litharge* ou d'*eau mercurielle* eft excellente pour laver les taches de la première espèce. C'eft auffi, pour leur traitement, que je joins au mercure le reméde dont je fais ufage pour les dartres et duquel je vais m'entretenir au paragraphe fuivant.



§. XI.

Du traitement des Dartres.

Leur pronoftic doit-être en raifon de la difficulté que cette maladie préfente au Médecin qui l'entreprend. On n'a presque, jufqu'ici, emploié que le mercure pour traiter les dartres *vénériennes* et *non vénériennes* et l'on a dit qu'elles étoient incurables. On a

a mieux dit, on a dit qu'il étoit dangereux de les guérir.

On a donné, pour excuse, la crainte de repercuter une humeur morbifique qui trouve un écoulement par les pores de la peau. Mais ne valoit-il pas mieux avouer bonnement son impuissance que d'abuser les malades par les dehors ajustés d'une fausse théorie ?

Il n'est point de maladies pour les quelles la nature prévoiante n'ait fait naître des remédes. L'instinct des animaux guide vers eux leur discernement. Les connoissances sociales que nous apprenons avec effort effacent en nous ce don conservateur.

N'avons nous pas des emonctoirs immédiats et naturels vers les quels on peut diriger les humeurs superflues ou viciées ? N'est-il pas possible de purifier ces humeurs, quelqu'elles soient et quelque soit la cause de leur altération, quand elles n'en sont pas venues au point de corrompre toutes les autres ? Mais quoique la nature s'empresse de mettre la vérité à côté de nos erreurs,

nous nous plaisons à les prolonger et nous nous obstinons à la méconnoître.

Il faut que l'homme finisse par quelques maladies, dit-on, et il est des maladies incurables. Faux principe. Honte des Médecins. L'homme n'est point fait pour les maladies, il doit s'éteindre sans souffrances, au moment que la nature à obstrué et usé les ressorts de sa vie et qu'elle destine le peu de matière qui le forme à une autre application.

L'homme sauvage n'est gueres sujet qu'à des maladies Chirurgicales, et il trouve toujours près de lui l'herbe salutaire qui doit guérir ses blessures. O vous, qui vous dites civilisés, politiques et savans, qui avez soumis à vos systèmes la liberté de l'homme, ses moeurs, son existence, sa vie; les maux qui se succédent tous les jours pour le tyranniser, sont vôtre ouvrage. Craignez en l'effet, ouvrez les yeux et cherchez dans le sentier de la nature le remède à vos erreurs. Elle les avoit prévues, elle les réparera.

La nature n'est point impuissante, ce sont nos lumieres. Mais notre aveugle pré-

fomption prête fes défauts à la divinité même. Nous difputons, nous crions, nous courons d'erreurs en erreurs ; et nous ne faifons des pas que pour nous eloigner de la vérité.

La Médecine empyrique qui tâtonnoit, qui effayoit des remédes, qui s'en tenoit, fans murmurer, à ceux qui lui réuffisfoient, étoit mille fois préférable à cette raifonneufe qui veut tout rapporter à fon égoïsme, qui prétend affervir l'expérience à fon jargon barbare et découvrir la nature par des fubtilités. La pousfière des écoles enfevelit des théfes fans nombre et pas une vérité. Ce qui nous réusfit eft ce que nous avons confervé de nos pères, plus heureux fi nous ne les avions pas défigurés. Les livres d'*hippocrate* feront toujours notre point de ralliement.

Les découvertes, depuis ce Père de la Médecine, fe bornent au *mercure* pour la cure des maladies vénériennes, à l'*emétique*, à l'*ipecacuanha* et au *quinquina*, et encore une grande moitié de notre planete connoisfoit les vertus de ces deux fubftances végé-

tales depuis les tems les plus reculés. Nous n'avons qu'imité les peuples d'Amerique, et nôtre savoir se borne au bonheur de l'application sous un ciel différent. Il ne nous reste donc que le *tartre stibié* dont l'art puisse s'énorgueillir en pleurant sur les cent années d'ignorance et d'opiniatreté qui l'ont banni de la pratique.

L'*inoculation* est une découverte sans doute et précieuse à l'humanité: mais le tems de son apothéose n est point encore venu. Laissons expirer l'envie, le tems en triomphe, la vérité seule est inaltérable.

On n'adopte avec fureur que ces nouveautés homicides qui sacrifient autant de victimes que l'on entreprend d'essais. La folie de se faire rajeunir accrédita la *transfusion du sang*, tandis qu'une école fameuse regardée avec confiance et respect par une grande nation, a refusé de prononcer sur l'expérience journalière des succès de l'inoculation, tandis qu'elle s'est opposée, avec aigreur, à l'évidence de la circulation que le bon *Hippocrate* avoit pourtant connue et qu'un grand Anatomiste à retrouvée comme

un phénomène, après plusieurs siécles de ténebres. Hommes savans! Pédans fourrés! ouvrez le livre de la nature, vôtre orgueil s'évanouira et vous gémirez de vôtre ignorance.

C'est en me traînant de loin sur les pas de cette ouvrière suprême, que je suis parvenu à trouver un reméde qui attaque les dartres dans leur siége, dans l'humeur muqueuse de la peau. Je laisse à l'expérience et surtout à la postérité, à décider s'il est *spécifique*. L'*Antimoine*, ce demi-métal si précieux à la vie des hommes, encore si peu connu, fournit ma préparation antipsorique. En peu de mots, voici son Histoire. Sans prétention sur les *trouvailles*, je ne veux que ce qui m'appartient. L'idée est d'un autre, le travail est de moi.

Un ancien Chirurgien du Prince de Wirtemberg nommé *Jacquet*, apporta en 1765 à Paris une préparation de son cru ou de celui d'un autre, qu'il présenta à la faculté de Médecine pour mériter son approbation. C'étoit un *Régule d'Antimoine* dépouillé de tout son souffre par l'intermede du Mars,

Il ne faut pas la confondre avec *l'antimoine martial* connu dans toutes les pharmacopées. L'opération est absolument différente ainsi que le résultat. Des Commissaires lui furent donnés. Il répéta ses procédés devant eux, et ils firent des expériences publiques et particulières. Toutes réussirent, l'auteur réunit les suffrages qu'il sollicitoit. Ce reméde a été peu vanté, parceque Jacquet convaincu de son efficacité, n'a pas cru devoir acheter des préconisations. Il a été peu connu, parceque Jacquet s'est engourdi après quelques succès et s'est oublié lui-même.

Ce reméde dont j'ai vu les effets se repéter sous mes yeux, piqua ma curiosité. Je connoissois sa base, l'opération étoit un secret que l'auteur s'étoit réservé. J'achetai de ses pilules, de l'antimoine crud et je m'*ensouffrai*. Après bien des peines, des combinaisons, des fontes, je crus avoir rencontré. Je ne me trompois pas, mon incertitude fut fixée par deux Médecins, temoins de mon procédé et qui l'avoient été de celui de *Jacquet*. Il ne trahissoient point sa confiance, il n'existoit plus pour la Mé-

decine, et mon travail m'acquéroit des droits à son opération, tous deux nous l'avions inventée.

Je communiquai ma découverte à un Ministre le favori des sciences et l'ami des savans, qui m'engagea à la publier avec l'attache du gouvernement. Je m'y préparois quand cet homme célébre et vertueux sortit du ministère. Sa retraite suspendit mon ouvrage et depuis, mes voyages et ma santé m'ont empêché de le reprendre. J'espère le finir quelque jour. Le *quand*, c'est ce que j'ignore. Mortels que nous sommes, nous n'avons de certain que le moment où nous parlons, encore des Philosophes atrabilaires ont-ils voulu nous en ravir la douceur.

A l'usage des Pilules antimoniales, je joins celui du mercure et j'excite le ptyalisme, si les dartres reconnoissent une cause vénérienne. *Jacquet* s'en est toujours reposé sur l'efficacité seule de son arcane, soit que les dartres fussent vénériennes ou non; mais moins confiant que lui, malgré le nombre de mes succès, malgré que je croie bien qu'elles pourroient guérir sans adjudant,



j'arme mes deux mains pour combattre un ennemi tel que le *virus vérolique*, ſur tout quand il ſe combine ou qu'il emprunte d'autres formes.

Je ſais, il eſt vrai, que presque toutes les dartres vénériennes reſiſtent au mercure; mais je ſais auſſi que le mercure eu a guéri quelques unes. Tant de différence dans la manière d'agir d'un même reméde, tant de diſparate dans les temperammens, m'empêchent de croire à une ſpécificité ſans bornes.

Les bains ont ſur la peau un effet immédiat et je n'en dispenſe que dans les circonſtances impoſſibles. Je fais boire chaque matin, à mon malade, un verre de quatre onces de ſuc épuré de *Cerfeuil* de *creſſon d'eau*, de *fumeterre*, de *cochléaria* et de *Bécabunga*. On emploie ſur les dartres une pomade d'*axonge* et de *précipité blanc*. Si elles procurent peu d'incommodité, ſi elle ne ſont pas dans des endroits viſibles, je laiſſe aux remédes internes le ſoin de reparer la peau.

Je n'oppoſe au vice dartreux ſans mélange, que les pilules antimoniales et le ſuc dé-



dépuré des plantes indiquées. Je purge environ tous les dix jours.

§. XII.

Du traitement de la gale.

Plus elle a resisté à de méthodes différentes, plus elle devient refractaire : alors, les bains, les frictions mercurielles, la Salivation sont le plus sur moyen curatif.

Mais s'il est impossible au malade de s'assujetir à cette méthode, on sera forcé de s'en tenir à une heureuse application des remédes internes et l'on se frottera avec une pomade composée d'*axonge*, de *fleurs de souffre*, de *précipité blanc*, de *sel ammoniac* & demi-partie d'*onguent mercuriel.* On purge de huit en huit jours.

L'*eau arsenicale* moderée suppléeroit la pomade si le malade repugnoit à s'en servir. On fait des iotions avec une éponge sur les endroits galeux.

§. XIII.

Du traitement de la carie.

Le pronoſtic ne peut jamais être favorable, quoique j'aye vu des caries profondes, même le *Spina-ventoſa* vénérien s'exfolier et guerir, ſans ſecours chirurgicaux, par la ſeule adminiſtration des frictions mercurielles ſuivies de la Salivation.

J'aide la nature en faiſant toucher la carie avec de *l'eau mercurielle* temperée, et je panſe avec un *digeſtif* composé d'*huile de camphre*, d'*huile d'œuf*, de *térébenthine* avec demi-partie du *digeſtif ordinaire*.

Si le *palais* eſt carié, on cauteriſe ſeulement. Arrêter les progrès de la pourriture eſt tout ce qu'on peut faire. La régenérescence de l'os eſt impoſſible. Si le délabrement eſt conſidérable, le malade ſera condamné à fermer le paſſage des liqueurs de la bouche dans le nez, par un obturateur ou du coton.

Pluſieurs Chirurgiens, par une précipitation condamnable, ouvrent ſouvent avant le

tems les tumeurs indolentes du *ſpina-ventoſa*, ruginent la plaie et font une maladie grave d'une ſymptôme qui eut peut-être cedé ſans effort. Après m'être aſſuré de la nature de la tumeur, après avoir eſſayé des remédes externes pour qu'elle s'ouvre d'elle-même, je l'entame par une inciſion cruciale et je laiſſe à mon *digeſtif* et ſurtout aux *remedes mercuriels* le ſoin de la cure.

Rarement le *Spina-ventoſa* eſt dû à un principe vénérien ſans mélange. Trop ſouvent le *virus Scrophuleux* eſt joint à lui; et atteſte, dans de malheureux enfans, la débauche de leurs parens. La Médecine a bien trouvé le ſpécifique du mal Syphillitique, mais elle cherche encore celui des écrouelles et du train qu'elle va, probablement elle le cherchera longtems. Jadis on tint pour ſûr que les Rois de France et d'Angleterre ſuppléant, par un miracle, l'ignorance des Médecins, les guériſſoient par le ſeul attouchement. Ils touchent encore quelquefois, mais ils ne guériſſent plus, le ciel ſans doute eſt laſſé par nôtre incrédulité.

Ce furent des Médecins qui, pour cacher

la honte de leur détreſſe, firent ſans doute accroire à *St. Louis* et au bon *Edward le confeſſeur*, qu'ils guériſſoient les ſcrophules en les touchant et la ſuperſtition ſaiſit avidement ces moyens.

La même inſuffiſance a fait recourir à *St. Hubert* pour *la Rage*, à *St. Guignolet* pour *l'impuiſſance* (*), à d'autres ſaints pour des maladies dites incurables. L'homme, après avoir épuiſé l'art de ſes ſemblables, recourt au ciel pour ſoulager ſes maux; mais pour parler au ciel, il s'adreſſe à des hommes, et les hommes l'abuſent encore.

§. XIV.

Du traitement des exoſtoſes, des noeuds et des gommes.

Ces ſymptômes ſont toujours d'un événement douteux, quelque méthodiquement qu'ils ſoient traités. On les voit réſiſter

(*) De bons maris mènent leur femme faire *neuvaine* à ce ſaint qui repoſe au fond de la baſſe Brétagne. Son autel eſt deſſervi par des Cordeliers qui ne manquent presque jamais d'opérer le miracle.

aux remédes ſans avoir pu le prevoir et ſans pouvoir en fournir d'autre raiſon que la nature, l'ancienneté, la poſition de la tumeur. Cependant, le vice qui les produit peut être radicalément guéri, ſans que l'os ſur lequel l'exoſtoſe repoſe, s'en trouve abſolument dégagé. Mais c'eſt une incommodité locale qu'il vaut mieux porter que de ſe ſoumettre à l'extirpation toujours dangereuſe.

Il n'eſt gueres permis d'ouvrir ces excroiſſances que quand l'action du mercure et des ſudorifiques n'ont pu les reſoudre et que la fluctuation eſt ſenſible. On fait une inciſion jusqu'au foyer de la matière. Quelquefois il ne ſéjourne du pus que dans les parties molles et l'os eſt recouvert de bonnes chairs, quoique l'on doive plutôt s'attendre à le trouver carié.

Un Chirurgien novice peut ſouvent ſe tromper ſur la qualité des chairs. Si elles ſont graiſſeuſes et fermes, ſi leur accroiſſement eſt proportionné, ſi elles n'ont que peu de ſenſibilité, ſi elle ne ſaignent point, ſi leur couleur eſt d'un rouge vermeil ce

ſont aſſurément de bonnes chairs. Mais ſi l'os ſe trouve recouvert d'une chair liſſe ou fongeuſe, molle et qui s'éléve immodérement entre chaque panſement, ſi elle donne trop ou trop peu de priſe à la douleur, ſi elle ſaigne facilement, ſi elle eſt blanche, plombée, d'un rouge vif, brun ou noir, elle couvre indubitablement la vermoulure.

Si l'os eſt ſain, la plaie rentre dans la claſſe des abcès ſimples et l'on panſe jusqu'à la fin du traitement avec le *digeſtif ordinaire*. Si, par la ſuite des panſemens, les chairs devenoient fongeuſes, on aiguiſeroit le digeſtif d'un peu de *térébenthine*, de *précipité* et ſurtout on y ajouteroit de l'*onguent mercuriel*. Je me ſuis encore ſervi, dans cette occaſion, avec beaucoup d'avantage, car il eſt des plaies très-refractaires ſurtout quand les ſujets ſont vieux ou que leur ſang eſt parvenu à un certain dégré d'acrimonie, je me ſuis ſervi, dis-je, du *baume d'acier*, fait avec la limaille d'acier diſſoute dans l'*eſprit de nitre* et mêlé avec celui de *térébenthine*. Il corrige les chairs et quand elles ſont au point que l'on deſire, on l'affoi-

blit avec l'*huile d'hypericum* ou de *térébenthine*. Enfin, l'on contient les chairs avec la *pierre infernale* jusqu'à cicatrisation, quand elles s'obstinent à surmonter le niveau de la peau.

Quoique les os soient attaqués, souvent il suffit du *digestif* aiguisé de *térébenthine* ou du *beaume d'acier* pour procurer l'exfoliation. Le *cautère actuel*, quoique très en usage et fort indiqué pour la guérison des caries ne doit être emploié qu'après des remédes plus simples, par les extrêmes précautions que l'artiste doit prendre pour l'appliquer sans danger. Une main inexperte peut le rendre inefficace ou nuisible. Entrer dans le détail de cette opération douloureuse, ce seroit faire d'un précis de maladies vénériennes, un traité d'opérations chirurgicales, et ce seroit ici d'autant plus mal placé, qu'il est très-rare, qu'après un traitement méthodique, les malades soient obligés de s'y soumettre.

Si ces cas malheureux arrivent quelquefois, on doit les renvoyer grossir la foule de ces observations faites plutôt pour établir la réputation des maîtres qui les écrivent que

pour l'inſtruction du lecteur qui ne rencontre jamais leurs ſemblables.

Dans le grand nombre de malades qui me ſont paſſés par les mains, j'ai bien vu quelques exoſtoſes laiſſer des traces protubérantes ſur les os, ſans que, par la ſuite, elles aient augmenté, ni que les malades en aient été incommodés; mais jamais je ne me ſuis vu réduit à la néceſſité peu ſatisfaiſante d'opérer douloureuſement les malades.

Quand les exoſtoſes ſont et continuent d'être renittentes, j'y fais faire des frictions locales ou j'applique les *mouches véſicatoires*. La Salivation acheve de rendre à toutes les liqueurs leur libre circulation. Les ſudorifiques prudemment combinés ou donnés après l'effet du mercure ont rendu de puiſſans ſervices aux malades.

§. X V.

Du traitement de l'ankiloſe.

De toutes les maladies des os, l'ankiloſe eſt la plus dangereuſe et la moins guériſſable. Les malades la négligent presque toujours.

quand il feroit encore tems d'en prévenir les fuites; c'eſt-à-dire dans le commencement. Ils accuſent le rhumatisme de l'infirmité qui commence, ils ne croient pas que la Vérole puiſſe la produire; et ſouvent des remédes antérieurs, mais pris trop légérement entretiennent encore leur ſécurité.

Des Auteurs ont ſubdiviſé cette maladie des articulations en ſept espèces, après l'avoir diſtinguée en vraie et fauſſe. Mais, dans la maladie vénérienne, on ne reconnoit ordinairement que l'ankiloſe *purulente* et *l'exoſtoſée*.

Dans la premiere, la ſynovie viciée par l'acide du *virus* vénérien ronge les ligamens, les cartilages, forme des abcès dans les articulations et occaſionne des douleurs très-aigues. Si les remédes antivénériens ne reſolvent point l'humeur, le Chirurgien doit prévenir le trop long ſéjour de la matiére par l'application du *cautère*.

Le traitement de l'abcès, quand il eſt ouvert, rentre dans ce que nous avons dit de l'exoſtoſe au paragraphe Précédent. Quelquefois on eſt obligé, durant les pan-

ſemens, de faire des injections pour corriger le pus qui ſéjourne dans les capſules. On préfère la décoction de *Perſicaire* et le *baume de fioraventi* pour remplir cette indication. Le fréquent mouvement ne contribue pas peu à chaſſer la matière purulente hors la plaie.

Quoique cette eſpèce d'ankiloſe ait presque toujours des ſuites fâcheuſes, cependant elle honore encore davantage le Chirurgien qui la traite que l'*ankiloſe exoſtoſée*. Les épiphyſes s'engorgent, s'exoſtoſent, leurs fibres oſſeusſes ſe ramoliſſent et l'art n'a point encore trouvé de remédes capables de la guérir. D'après l'examen de cette eſpèce d'ankiloſe que le couteau anatomique nous met à portée de faire, je crois effectivement que cette affection eſt abſolument incurable. La ſtructure des parties eſt détruite. Il eſt un terme où l'art, quand il ſeroit enrichi de tous les ſecrets de la nature, demeureroit ſans effet. C'eſt celui où la dépravation des organes a anticipé ſur la vieilleſſe et les a amenés au point de la décompoſition. Cependant cette incurabili-

té ne doit point faire négliger au malade l'expulsion du *virus*, par des remédes appropriés. Le pire qui puisse en arriver est la diminution ou la perte du mouvement ; et cette perte ne fait point mourir.

Ai-je besoin de dire que l'on doit traiter cette maladie de la même manière et avec autant de soin que les autres maladies des os ? Leur affinité que le lecteur reconnoit aisément, indique ce qu'il faut faire.

§. XVI.

Du traitement des douleurs.

Les *douleurs vénériennes* cédent très-facilement à l'administration des remédes mercuriels ; mais elles reviennent, si le traitement n'est point complet. La méthode frictionelle salivatoire est la seule sur qui l'on puisse compter.

Il n'est point aussi facile de chasser les *douleurs* que j'ai appelées *mercurielles*, celles que l'on doit à l'abus des remédes.

Quand je commencai à les voir et à les

traiter, j'ordonnai les *bains*, les *dépuratifs*, les *saignées* et je n'avois aucun succès. Je croiois cependant agir d'après l'indication que leur cause me présentoit. Du haut de mes raisonnemens, retombé dans l'obscurité, je tâtonnai longtems. Je donnai, en désespoir de cause, les *goutes anodynes de Sydenham* à des doses assez fortes et répétées deux fois par jour, les infusions de *plantes vulneraires*, je fis continuer les bains, et je guéris en très-peu de tems.

Je serois embarassé de rendre raison de cette méthode : les Dogmatiques ne seront pas satisfaits de l'insuffisance de mon aveu ; mais je me range, pour cet instant, sous l'étandart de SÉRAPION d'*Alexandrie*.



ARTICLE TROISIEME.

DES MALADIES DE L'URETRE ET DES BOURSES.

C'est dans cet article que nous rangerons toutes les maladies de *l'urêtre* et des *bourses*.

Elles ſont en grand nombre, les plus négligées, les moins traitées et les plus dangéreuſes. Tout le monde ſe croit en état de traiter une *gonorrhée*, perſonne n'en a peur et beaucoup meurent de ſes ſuites, après avoir paſſé des années malheureuſes traînées dans le chagrin et la douleur. On peut regarder la gonorrhée comme le *Rhume* que les François ſoumettent *à la mode* et qui tue la moitié des hommes par toutes les maladies de poitrine aux quelles la légereté et la négligence donnent lieu.

Un Prince auſſi jeune que malheureux, eſt mort, au grand étonnement des libertins, des ſuites d'une gonorrhée, dans les mains d'une nombreuſe faculté. La même maladie a enlevé les puiſſances génératrices à un autre Prince du Nord. Ces exemples ſont d'autant plus frapants qu'ils ſont de nos jours. Je ne veux point remuer les cendres de François I.

Combien n'y a-t-il pas d'hommes qui ne craignent point de ſe marier avec des *gonorrhées habituelles* ou des *pertes du ſemence* qui ont détruit en eux le germe de la génération et énervé les facultés productrices ?

après la consolation que ces malheureux ont reçu d'un *Medicâtre* ignorant qui, ne pouvant les guérir, les a entretenus dans une sécurité fatale, ils portent au lit nuptial l'impuissance, le dégoût, la honte, l'opprobre de leur jeunesse et la cause de tous les désordres qui doivent en être les suites.

Je m'appésanterai sur le traitement de ces différentes affections, car je ne puis trop précautionner les malades et trop instruire ceux qui les traitent.

Je sais qu'il est des hommes hardis qui se vantent de guérir toutes les *gonorrhées* en huit jours, et d'autres hommes crédules qui les croient et le repetent sur leur parole, tant le merveilleux a de pouvoir sur l'esprit humain. Je sais qu'il est des *gonorrhées* telles qu'il s'en trouve dans l'ordre des bénignes et des habituelles qui se guérissent en huit jours et moins. J'en ai guéri et, avec moins de véracité, j'aurais pu faire des enthousiastes: mais ces succès tiennent plutôt à l'état et au tempéramment du malade qu'à l'héroïsme des médicamens. J'ai fini des gonorrhées en huit jours et, avec les mêmes remédes, j'ai

eu peine à en finir d'autres en trois mois et plus. Mais on doit bien penser que jamais une gonorrhée virulente ne doit ni ne peut parcourir ses périodes dans un très court espace de tems, si l'on veut réflechir que cette espèce de *fluxion* est soumise aux loix de l'inflammation et de la dépuration. Il est même telle gonorrhée que l'art ne pourroit repercuter, tant la sage nature s'obstine souvent à contrarier ces demi-savans qui croient tenir son gouvernail. Mais malheur à ceux chez qui un art assassin auroit surmonté la resistance de cette modératrice de l'univers, qu'ils craignent tout d'un humeur virulente qui rentre dans la circulation.

Le seul instant où l'art puisse, sans danger, se rendre à l'impatience des malades, c'est quand ils craignent l'invasion d'une gonorhée preludée par de legères cuissons dans l'uretre, par quelqu'ardeur d'urine, par quelques g uttes de matière échappée. Alors on peut placer quelques diurétiques pour la faire déclarer plutôt et souvent ils réussissent. Je me sers avec succès d'un breuvage composé de *petit lait*, de *vin blanc*, d'*eau de vi-*

chi ou de *Seltz* à parties égales, fur une bouteille duquel je fais ajouter une pleine cuiller à bouche d'*esprit de nitre dulcifié.* Cette boiffon fert encore à raffurer fur leur état ceux chez qui un excès de bierre nouvelle auroit occafionné un leger engorgement de la proftate ou des glandes de l'urêtre.

Nous diftinguerons fix espèces de gonorrhée favoir la *virulente*, la *bénigne* ou *fimple*, *l'externe*, *l'habituelle*, la *dartreufe* et la *tefticulaire.*

§. I.

De la gonorrhée virulente.

Cette espèce de gonorrhée ulcère l'orifice des glandes qui s'ouvrent en différents endroits du canal de l'urètre, telles font les glandes de *Cooper*, celles de *Littre*, les lacunes de la foffe naviculaire, la *proftate*, le *verumontanum*, même les veficules feminaires. La maladie eft plus ou moins grave fuivant le nombre des parties affectées

Elle fe déclare ordinairement trois ou quatre jours aprés la jouiffance impure. Le prurit

rit l'annonce; mais dans vingt-quatre heures le malade reſſent de vives douleurs et la ſortie du pus virulent la manifeſte. La matière eſt verte et jaune, épaiſſe, visqueuse, fétide, quelquefois ſanguinolente. L'inflammation crispe ſouvent les fibres de l'urêtre, elle ſe communique aux muſcles érecteurs et accélérateurs, la verge ſe recourbe et c'eſt ce qu'on appele une *Chaudepiſſe cordée.*

A cette époque, il arrive fort ſouvent des gonflemens ſympathiques dans les aînes qui, quelquefois, ſont très-ſenſibles. Ordinairement ils n'ont aucune ſuite.

La *dyſurie*, la *ſtrangurie*, l'*iſchurie*, dénominations qui ſervent d'échelle pour meſurer les périodes d'accroiſſement ſucceſſifs, depuis la peine que l'on reſſent à lacher de l'eau jusqu'à ſa ſuppresſion, ſont encore des ſymptômes concomitans.

Dans ces différens états, le malade eſt rarement ſans fiévre, et le Médecin eſt obligé d'ordonner l'ouverture de la veine pour arrêter les progrès de l'inflammation. Quand les ſujets ſont pléthoriques, je fais doubler, tripler même la ſaignée.

J'interdis au malade l'usage du vin et des liqueurs fortes, celui des alimens échauffans, les poissons et viandes fumées et salées, et les différents mêts préparés avec le porc. Je fais boire en abondance du *petit lait* ou du *lait de beurre*, avec huit grains de *sel de nitre* sur chaque bouteille, ou du *petit lait au vin blanc*. Cet excellent diurétique est mis en usage par tous les Médécins Anglois, et l'on peut dire de celui qui la ordonné, *miscuit utile dulci*.

Le traitement local se réduit à des immersions fréquentes de la verge dans du lait doux bouilli au plus haut dégré de chaleur que le malade puisse supporter. Je fais injecter avec la même liqueur et faire des *frictions mercurielles* depuis la région du périnée jusqu'au filet.

Il est des gens qui se font un honneur aux yeux de leurs semblables de s'élever au dessus de la douleur, comme ils se sont fait un mérite de braver le danger. Ces petits *Salmonées* négligent leur état et ne se font raison que le verre à la main. Il vient toujours un tems qui vange la nature et la vertu;

mais il en eſt d'aſſez heureux pour jouir du moment. Dans un excès de *priapisme*, ce qu'ils appelent la corde vient à caſſer et la maladie finit par une hémorrhagie. Ce n'eſt point un phénomène aux yeux de celui qui ſait le rôle que le ſang joue dans une inflammation.

Dans l'eſpace de huit jours environ, les ſymptômes de l'inflammation commencent à diſparoître. Après un traitement convenable, je fais purger le malade avec la mixture de *manne*, de *caſſe* et de *mélaſſe*, qu'ailleurs j'ai indiquée. A trois jours de là, je mets à l'uſage des *pilules déterſives* ſuivantes:

Prenez de *Baume de Canada*, quatre gouttes;
de *mercure doux*, huit grains;
de *Calamus aromaticus*, douze grains;
de *Syrop diacode*, quantité ſuffiſante.

Pour faire huit pilules que l'on prend en deux priſes le ſoir et le matin.

Tandis que le malade fait uſage de ces pilules, je le purge de cinq en cinq jours avec

des *pilules hydragogues* faites de la maniere suivante :

Prenez d'*aquila alba*, dix grains ;
de *crême de tartre*, dix-huit grains ;
de *pilules hydragogues*, dix grains ;
de *Syrop d'absinthe*, suffisante quantité.

Pour neuf pilules que l'on prend de trois en trois heures, et dont on facilite l'effet avec du thé ou du bouillon fait d'herbes ou avec de l'eau de veau.

Dans ce période de la maladie, je ne néglige point l'usage des frictions mercurielles que je porte jusqu'au nombre de douze environ, car cet écoulement charie toujours un *virus vénérien*.

Quand la matière commence à tarir, qu'elle est séreuse, blanche ou du moins très-légérement teinte d'une nuance jaune qui tient plus au tempéramment ou aux exercices du malade qu'à l'impression du *virus*, je substitue aux pilules detersives, les *pilules balsamiques* que voici ;

Prenez de *résine de gayac*, seize grains;
de *sang dragon*, douze grains;
de *baume de Copahu*, huit gouttes;
de *laudanum liquide*, un demi-grain;
de *Syrop de Stoechas*, suffisante quantité.

Pour faire huit pilules que l'on prend en deux prises.

C'est au même période que l'on cesse l'usage du *petit-lait* pour le remplacer par une eau *minérale artificielle* composée avec le *sel sédatif* et le *tartre martial soluble*.

J'ai déja dit que l'on ne peut déterminer la durée d'une gonorrhée, cependant elle est soumise, en très-grande partie, au régime du malade, à son abstinence et surtout à sa sagesse. J'ai toujours remarqué que les dartreux sont bien plus longtems à guérir que les autres, car la fluxion gonorrhoïque détermine vers l'urêtre ce vice erratique. Les fiévres s'opposent aussi à la guérison; mais on en trouve aisément la cause dans la foiblesse des malades et dans les remédes,



ſouvent contraires à la gonorrhée, que l'on eſt obligé de leur adminiſtrer.

De la gonorrhée virulente dans les femmes.

Si les femmes à différentes époques de leur vie ont plus à ſouffrir que les hommes, elles ſont un peu dédomagées de l'eſpèce d'injuſtice que la nature leur a faite, quand elles ont une gonorrhée.

A peine une gonorrhée virulente leur cauſe-t-elle une légère cuiſſon au *méat urinaire*, il eſt même rare que l'inflammation gagne jusque là, et elles ne manquent presque jamais d'attribuer aux *fleurs blanches* tous les autres écoulemens gonorrhoïques. Mais doivent-elles ſe tenir heureuſes de ce peu de ſouffrances? L'abſence de la douleur entretient leur ſécurité; et cette ſécurité fait le malheur de bien des hommes et contribue tous les jours à égarer et les auteurs et les praticiens.

Rien n'eſt plus embrouillé et moins utile que tous les écrits de ceux qui ont traité

des fleurs blanches. Perſonne n'eſt plus embaraſſé qu'un Médecin à qui une femme s'adreſſe pour la traiter de fleurs-blanches. Rarement en ſort il à ſon honneur. Il a beau combiner les méthodes qui conviennent aux maladies qu'il ſoupçonne, il y a nombre de ces écoulemens qui couleront en dépit de ſon art et qui couleront jaune et très ſouvent verd. Il faudroit refondre le tempéramment, quelquefois tout le phyſique. J'ai, ent'autres, vu une femme déſeſpérée qui vint me trouver pour la traiter, diſoit-elle, d'une gonorrhée. L'écoulement étoit verd, abondant et continuel, elle avoit déjà ſubi ſix traitemens. Je répugnois à l'entreprendre, parceque je ſoupçonnois d'avance ce que l'expérience me confirma. Cependant vaincu par ſes inſtances et ſa ſollicitude, je lui adminiſtrai les remédes que je crus propres aux fleurs-blanches et ceux qui guériſſent les gonorrhées. L'écoulement ceſſa au bout d'un mois et moi-même je la crus guérie. Illuſion, trois mois après il reprit comme auparavant. Je ſais que ſon inquiétude l'a conduite depuis chez d'autres

Médécins et je sais qu'ils n'ont pas mieux réussi.

Du croisement de *la gonorrhée* et des *fleurs-blanches* ne résulteroit-il point une maladie bâtarde qui tiendroit du caractère de chacune et que l'art n'est point encore parvenu à détruire, faute de l'avoir bien connue? Des auteurs célebres et qui raisonnent fort bien ont donné, à ce qu'ils ont cru, des regles invariables pour distinguer la gonorrhée des fleurs-blanches. Celles ci, disent-ils, découlent de la matrice et du vagin, et il n'est reservé qu'aux glandes de la vulve, et de l'urètre, de fournir l'écoulement de la gonorrhée. Jadis je l'ai cru bonnement et l'ai même repeté; mais la raison et l'expérience surtout, m'ont détrompé, et pourquoi les glandes du vagin en seroient-elles exemptes, puisqu'elles reçoivent la première impression du *virus?*

S'il est des glandes qui aient quelque droit d'exception, il me semble que ce devroient être celles du *méat urinaire*, puisqu'elles sont abritées par les nymphes, et que d'ailleurs il

eſt vraiſemblable qu'elles ne peuvent être affectées que de proche en proche

Il eſt bien vrai que les fleurs-blanches, dans l'exacte acception de ce terme, ne doivent paroître qu'à l'approche des menſtrues, ceſſer pendant leur cours, et disparoître deux ou trois jours après. Mais la foibleſſe du tempéramment et la dépravation de l'eſtomac ne peuvent-elles pas entretenir leurs cours depuis un période menſtruel jusqu'à l'autre, comme les *fleurs-bâtardes* peuvent avoir des interruptions? Comment établir des regles invariables ?

Il eſt cependant impoſſible que l'on prenne le change ſur une gonorrhée virulente; après tout la douleur en empêcheroit. Comme on ne peut ſe méprendre ſur cette espèce d'écoulement, j'aurois dû peut être renvoyer tout ce que je viens de dire à l'article de la *gonorrhée bénigne* ſur laquelle il eſt plus ordinaire de ſe tromper et qui ſeule peut excuſer l'erreur; mais tout ce que j'ai dit, ſe préſentoit ſi naturellement que ma plume n'a pù ſe refuſer à ſuivre ma penſée. D'ailleurs quelque part que ces remarques ſe trouvent,

le lecteur peut, s'il veut, en faire son profit. Venons au traitement de la gonorrhée virulente.

Rarement il est nécessaire de recourir à la saignée. On proportionne la quantité des boissons rafraichissantes à l'intensité de l'inflammation et du temperemment bien plus humide et foible que celui des hommes. A cela près de cette différence, dans le premier période de la maladie, ou il est rare que les femmes consultent, on peut suivre la marche prescrite pour les gonorrhées des hommes.

Durant le traitement, elles se lavent avec de l'*eau de Cerfeuil* sur bouteille de laquelle on met une cuillerée de *vinaigre lithargirisé*. La même liqueur sert a injecter, avec une seringue propre au séxe. Elles finissent la cure par des fumigations de *Cinnabre*, de *succin* et de *résine tacamahaca*, reçues dans le vagin.

§. II.

De la gonorrhée bénigne.

C'eſt pour ne point changer les termes reçus et amener la confuſion, que je continue de nommer *bénigne* cette espèce de gonorrhée; car je n'ai jamais pu m'accoutumer à voir de la *bénignité* dans une gonorrhée. Je lui donnerois plus volontiers le nom de *ſimple*, ſi des auteurs ne l'avoient point donné à la perte de ſemence qui ne me ſemble point devoir être rangée au nombre des gonorrhées, et dont je m'occuperai dans un des paragraphes ſuivants.

Cette espèce d'écoulement peut avoir existé avant que la vérole fut connue en Europe, et je crois volontiers, avec le ſtudieux M. *de Sanchès*, que *Pacificus Maximus* a eu la gonorrhée, que le Roi *Alphonſe de Naples* en eſt mort en 1458, que le Roi *Ladislus* eût une fin pareille en 1414. C'eſt la même qui affecte les Chiens et l'on ne remarque point ſur ces animaux d'autres ſymptômes vénériens, quoique quelques uns aient

aſſuré qu'ils ont des chancres véroliques. Mais avoient-ils ſi bien diſtingué l'eſpèce d'ulceres, qu'il ſoit impoſſible qu'ils ne proviennent de toute autre cauſe? on ſait que les chiens ſont ſujets a une infinité de maladies pſoriques.

Ce qui eſt conſtant et ce que j'ai eu lieu de remarquer très-ſouvent, c'eſt que les fleurs-blanches de l'eſpèce que je crois être croiſée, ont communiqué cette ſorte de gonorrhée. Elle participe même, en très-grande partie, de la nature du flux-blanc. Comme lui, c'eſt un dégorgement des glandes; comme lui, l'écoulement eſt tenu, léger et a quelque choſe de ſeminaire. La couleur et l'opiniâtreté ſont les mêmes dans l'une et l'autre affection.

Le tempéramment, la diſpoſition des organes influent beaucoup ſur l'acquiſition qu'on en fait. Pluſieurs voient la même femme et quelques uns s'en trouvent ſeulement indiſpoſés. Quoique l'habitude laiſſe moins de priſe à la contagion, cependant on voit des hommes gagner cet écoulement avec des femmes qu'ils fréquentent depuis pluſieurs

années et les revoir après leur guérison sans en éprouver à l'avenir aucun ressentiment. La dissémination de cette espèce de gonorrhée présente tous les jours des phénomènes nouveaux qui étonnent le Médecin, qui égarent l'inexpérimenté, qui troublent le repos des malades par les soupçons injurieux qu'ils se croient autorisés de prendre de la conduite de la personne qui le leur a communiqué.

La glande prostate est toujours affectée dans cette indisposition, elle fournit la matiere de l'écoulement. Quand on connoit la forme de ce groupe de glandes et la place qu'elles occupent, on n'est plus étonné si, quelquefois, dans leur gonflement, elles s'opposent au libre cours des urines, si même elles les suppriment. La *Stranguris* et l'*ischurie* sont des accidens moins rares qu'on ne le pense. Ils ne manquent jamais d'effraier le malade dont le premier mouvement est d'accuser les remedes du premier qu'il a vu et, dans son inquiétude, de chercher ailleurs du soulagement. Le second qu'il appele a coutume d'entretenir son erreur et de lui présenter le moyen usité pour les retentions

d'urine, l'*algali*. Le malade se resout à tout, le Chirurgien opére, trouve de la résistance, force, déchire et vante ses succès pour avoir fait rendre avec douleur quelques gouttes d'eau mêlée de sang.

Avec un peu moins de précipitation ou de connoissance, n'eut-il pas été plus sage de chercher dans les *emolliens* et les *refrigerans* le reméde de l'inflammation? Quelques bains ou quelques lotions, un Cataplasme de *mie de pain*, de *fleurs de sureau*, de *safran*, de *lait* ou de *vinaigre lithargirisé*, ou simplement une bouillie d'*oignons* cuits, ou des onctions faites avec l'*huile de fourmi*: du *petit lait au vin blanc* ou coupé d'*eau de Vichi* ou *de Seltz*, animé, s'il est nécessaire, d'*esprit de nitre* ou *de sel dulcifié*, les *térébenthinés*, l'immersion des pieds & du Périnée dans l'eau chaude ou froide, ces secours auroient épargné au malade des douleurs et souvent des suites fâcheuses. Ceux qui usent de l'algali dans de pareilles circonstances n'eussent-ils pas du être instruits par le peu de soulagement qu'ils procurent aux depends d'une rechute plus douloureuse et toujours opiniâtre?

Après quelque exercice penible, un excès quelconque, il n'eſt pas rare d'avoir les urines ſanglantes, de piſſer même le ſang pur. Cet accident eſt ſans ſuite et effraie plus qu'il ne peut nuire. Le repos, l'uſage du *petit-lait nitré*, une once de *creme de tartre* priſe en 8 priſes pour rendre la liberté du ventre ſouvent reſerré et comme *bandé*, pour me ſervir de l'expresſion des malades, ramenent la tranquilité et les choſes au premier état.

Il eſt abſolument imposſible de détermi-ner le tems de la guériſon de ces eſpèces d'écoulemens. Ils tiennent à nombre de cir-conſtances & le ſimple aſpect du malade ne peut décider le pronoſtic. Mais les per-ſonnes foibles, cacochimes, hypocondres, attaquées de fiévre intermittentes, celles qui ont des ſcrophules ou toute autre maladie qui affecte les glandes doivent s'attendre à de l'opiniatreté.

Le traitement eſt aſſez ſimple. J'uſe, en premier lieu, de *pilules ſavoneuſes* com-poſées de *jalap*, de *camphre*, de *réſine de gayac* et de *mercure doux*. Souvent ces pilu-

les guérissent sans adjudant; mais quand elles ne suffisent pas, j'ordonne, aussitôt que l'écoulement n'est plus ni verd ni jaune, les *pilules balsamiques* dont j'ai parlé au paragraphe précédent. Je fais injecter en même tems une eau légerement chargée de *sucre de Saturne.*

Il est une observation que j'ai faite et dont je dois faire part. Souvent on discontinue de s'injecter dès le jour que l'écoulement cesse, et, quelquefois, à la grande inquiétude des malades, il reprend deux ou trois jours après avec abondance. Si l'on eût continué le remède trois à quatre jours de plus, on se fût evité cette surprise : mais l'écoulement céde à la première injection. Il n'est pas rare que cette reprise alarme jusqu'à deux fois; mais elle n'outrepasse jamais, ou du moins je ne l'ai point encore vu. Il seroit très difficile de rendre compte de cette singularité.

A l'époque ou l'écoulement devient blanc, je fais reprendre aux malades leur manière ordinaire de vivre ou à peu près. Cette précaution sert à prévenir une répétition qui

n'eſt due ſouvent qu'à un verre de vin ou de liqueur forte, à un exercice outré.

De la gonorrhée bénigne des femmes.

Cette espèce de gonorrhée peut n'être autre choſe qu'un flux blanc dégénéré par la dépravation de l'eſtomac et des voies chyliaires. S'il eſt conſtant que cette espèce de gonorrhée ait affligé les parties génitales avant l'apparition de la vérole en Europe, on ne peut réfuter cette aſſertion. Mais ce qu'il eſt impoſſible de mettre en doute, c'eſt que le mal des Antilles a exaſpéré cette maladie, s'eſt combiné avec elle et a donné un réſultat neutraliſé qui s'opiniâtre contre tous les remèdes. La plupart des praticiens prétendent que le mercure eſt contraire au traitement des fleurs-blanches et qu'il les entretient. L'expérience inſiſte ſur le mercure pour la guériſon du *virus* vérolique. Le *métis* provenu des deux maladies croiſées participe de l'espèce de l'une et de l'autre, il faudroit donc un ſpécifique mitoyen qui convint également à toutes deux: où le trouver?



Nous parlons bien, mais nous ne cherchons pas. Il semble qu'on ait tout dit sur les maladies vénériennes, leur traitement est avili par le nombre de Charlatans que l'on laisse en droit de distribuer des remédes qu'ils ne connoissent pas pour une maladie qu'ils connoissent encore moins, et des malheureux victimés de tous les côtés transmettent à leur postérité leur foiblesse et leurs maux.

J'ai vu nombre d'enfans des deux sexes, mais plus de filles encore, apporter avec la vie l'incommodité d'un écoulement gonorrhoïque. Combien n'en voit-on pas qui sont affligées de fleurs-blanches avant l'age de douze ans? Les parens s'étonnent, consultent, médicamentent, abandonnent au tems ce que l'art n'a pu soulager et les enfans ont à gémir le reste de leurs jours de la détresse de la Médecine et de l'inattention du gouvernement.

Puisque nous avons soumis nôtre liberté à l'entrave des loix, puisque nous avons remis ces loix entre les mains d'hommes que nous avons cru sages pour veiller à leur exécution, puisque nous nous dépouillons d'une partie de nôtre propriété pour assurer cette

exécution ; ne devons-nous pas être en sûreté pour notre vie, nos biens et surtout notre santé ?

Ce n'est point assez que les chemins soient battus par des archers pour balayer les brigands et plus souvent inquiéter les voyageurs ; que les murs des villes soient tapissés d'ordonnances pour fixer, conserver, tanser la propriété des citoyens ; il faut que le souverain veille, avant tout, à ce que la santé ne reçoive point d'atteinte préjudiciable. Ceci l'intéresse plus qu'il ne pense. De la santé dépend la force, et de la force dépend ce travail qui nourrit son oisiveté & les générations qui font sa puissance. Et cependant c'est la population qui semble le moins arrêter ses regards.

On exige des connoissances dans un huissier, on veut un Chef d'oeuvre d'un cordonnier et l'on permet gayement au premier ignorant d'exercer une ou plusieurs parties de l'art de guérir. Il achéte le droit d'assassiner impunément, et il l'achete de ceux à qui le soin est commis de veiller à la santé. Où ne peut conduire l'habitude des abus ?

Des hommes qui s'estiment et dont le public aprouve l'opinion, des hommes qui rougiroient de la seule pensée de faire tort à quelqu'un, se rassemblent sous l'auspice des loix, aux yeux de leurs concitoyens, et ils reçoivent en corps et avec étiquette le prix de leur santé, de leur vie, et quel prix ?... Mais le gouvernement leur a donné ce droit pour récompenser leurs services ou publics ou particuliers.

Je sais que l'on trouvera, en faveur des Charlatans, une espèce de prescription dans l'antiquité qui les a tolérés et la confiance inquiéte des malades de tous les siécles, je sais qu'il seroit même attentoire à la liberté de faire une recherche rigoureuse de ceux qui exercent clandestinement l'art de guérir : Aussi n'insisté-je que sur ceux que l'on approuve et en qui cette approbation suppose des connoissances. Les personnes éclairées n'en sont point dupes, mais le peuple y croit et le peuple fait la plus grande partie, le peuple fait l'état, c'est sur le peuple que régnent les souverains.

Mais il semble à regarder de près les dé-

tai's des différentes administrations que le peuple est fait pour ceux qui le dirigent. Ils sont bien éloignés de croire qu'ils ne sont à la tête du gouvernement que pour le peuple, que le peuple est leur committant. Ce n'est point seulement dans les royaumes soumis à la volonté d'un monarque que j'ai fait cette observation; je l'ai vu dans les états gouvernés par des citoyens, et c'est là que le ridicule est bien plus marqué. Généralement, on ne remédie aux inconvéniens qu'après qu'un membre du souverain en a fait l'épreuve facheuse. Nombre de malheureux en avoient auparavant été les victimes, sans que leurs cris eussent réveillé les dépositaires de l'autorité.

Je suis certainement éloigné de desirer que l'on multiplie les entraves, je préfererois rompre des fers à en forger de nouveaux. Ce n'est point dans les franchises de la liberté que les plus grands abus se commettent, nous venons de les voir sujets à des impôts.

Le moyen le plus efficace pour remédier, sans violence, à l'abus contre le quel nous

nous élevons, feroit de convaincre tous ceux qui exercent les trois branches de l'art de guérir qu'il n'est, en lui, nulle partie qui déshonore ceux qui la professent avec favoir et dignité. Les *Asclépiades* arrachoient des droits, faisoient des bandages, guérissoient les yeux et ne se feroient point crus avilis pour porter, avec un lavement, du fecours à leurs malades. C'est une vanité mal entendue qui a fait délaisser diverses branches dont des intrus se font emparés avec des connoissances bornées; comme si la moindre partie de notre corps n'a pas une communication directe avec le tout, comme si le mal de la partie la plus éloignée ne peut pas jetter le trouble et le désordre dans toute la machine, comme si l'on ne doit pas connoître toutes ses fonctions avant que de chercher à remédier à l'une d'elle.

Mais c'est envain que nous crierons après le redressement des torts, si les Magistrats ne nous lisent point, si nos Confreres nous lisent avec prévention, si nous n'avons le talent de persuader. Revenons, après une excursion peut-être trop longue, mais nécessa-

-tée par le désordre, à ce que nous ſavons du traitement de la gonorrhée bénigne des femmes.

J'ordonne le mercure en breuvage pour ne point fatiguer l'eſtomac par l'uſage des pilules qu'il faudroit continuer trop longtems. Après avoir fortifié ce viscère par les *Analeptiques* generaux et rémédié au *virus*, s'il y en a, je mets à l'uſage d'une infuſion théïforme de *Vulneraires ſuiſſes*. Je leur donne, pour adjudant, ſi l'écoulement me ſemble opiniâtre, l'*oleoſaccharam* ſuivant :

Prenez d'*eſprit de vin camphré*, 16 gouttes ;
de *teinture de ſuccin*, 12 gouttes ;
de *ſucre blanc* en poudre, ſuffiſante quantité,

Pour faire deux priſes égales.

Je donne encore l'infuſion d'*ortie grièche* qui paroît jusqu'ici, la plante la plus appropriée aux écoulemens blancs.

Je n'oublie point les fumigations preſcrites au paragraphe précédent dont j'attends

la moitié du fuccès; et c'eſt par ce traitement ſimple et combiné que je crois remplir les deux indications et que je ſuis parvenu à guérir le plus grand nombre des femmes qui m'ont donné leur confiance.

§. III.

De la gonorrhée habituelle.

Les Anglois appelent *gleet* cette eſpèce d'écoulement et ils donnent indifféremment ce nom à toute effluxion ſans ſigne d'inflammation, qu'elle ſoit ancienne ou non, parceque *to glide* ſignifie *couler lentement.*

Les Hollandois appélent indifféremment cet état *perte de ſemence*, parcequ'on leur a dit, dans l'impuiſſance de les guérir, que ces écoulemens ſont ſéminaires et leur guériſon l'ouvrage du tems. La liqueur de la proſtate qui s'écoule le plus ſouvent dans ce relâchement, ſert à entretenir l'erreur et du traitant et du traité.

Fixons la vraie définition de cette gonorrhée mal expliquée par tant d'auteurs et ſi peu connue des maîtres qui veulent guérir.

La gonorrhée habituelle eſt celle qui passe le tems ordinaire à la guériſon, comme une plaie change de nom après certain lapſe de tems quand elle exiſte avec éroſion de ſubſtance.

Toutes les gonorrhées peuvent donc dégénérer en habituelles, ſoit qu'elles exiſtent avec ulcère, ſoit qu'elles ne ſoient qu'un dégorgement des glandes.

Une gonorrhée virulente, dégénérée en habituelle, fait naître des ſymptômes qui ne laiſſent point à douter ſur l'état malheureux du malade. Les ulcères deviennent ſongeux et donnent lieu à des excroiſſances, incommodité dont plus loin nous allons nous occuper.

Les habituelles qui ſuccédent aux gonorrhées ſimples, ſont dues à la foibleſſe de la proſtate. Il reſte à ſavoir, pour la curation, ſi le vice dartreux ne favoriſe point leur opiniatreté.

Je dépêche aſſez promptement les gonorrhées habituelles ſuite des gonorrhées ſimples. Et ma méthode, en me mettant en réputation, m'eût plus ſatisfait, ſi l'indiſcré-

tion de certains malades ne m'eût fait, presque, repentir de mes succès.

La plupart du monde ne met aucune différence entre toutes les espèces d'écoulemens. A-t-on guéri un malade en huit jours d'une gonorrhée habituelle, son ami vient avec une virulente et exige la même célérité. Son impatience ne se prête point aux raisons, et il accuse son Médecin de la durée de son écoulement.

En général, les malades prennent les raisons des Médecins pour l'excuse de leur impuissance; et je conseillerai toujours aux Ministres de santé de se mettre en crédit plutôt par les succès de l'événement que par l'élocution. Les dissertations médicinales faites au chevet du lit des malades et les livres de Médecine en langue vulgaire ont avili cette profession. La complaisance doit être une des qualités du Médecin, mais la vénération est le tribut de sa science et de son utilité.

Les *pilules balsamiques*, quelques injections, mettent fin aux gonorrhées les plus opiniâtres et je ne m'étendrai point davantage sur

leur traitement, puisque l'on peut consulter les paragraphes précédens.

On lit dans nombre d'auteurs des recettes pour les gonorrhées habituelles dont on a choisi les ingrédiens parmi les plus forts astringens, qui, pour le remarquer en passant, exaspèrent le mal, quand ils sont prodigués. Evénement tout-à-fait contraire à l'intention de celui qui les administre.

Mais il en est qu'il est très-dangereux de donner et que des Médecins célébres ont cependant osé recommander, tels sont les *Cantharides* et le *sucre de saturne.* Certainement ils ne les avoient jamais éprouvés. D'après l'expérience ils n'auroient point hazardé ces poisons. N'est-il pas tant d'autres médicamens que la main bienfaisante de la nature nous offre et qui joignent à l'innocuité des qualités salubres ?

Sur l'autorité de *Mead*, de *Garidel*, je crus pouvoir essayer d'un élixir où ils faisoient entrer les *Cantharides.* Ils l'ordonnent à la dose de cinquante gouttes. Toujours craintif en maniant des médicamens délétères, je réduisis les prises à dix et vingt

gouttes. J'avois raiſon. Tous ceux à qui je fis prendre de cette teinture perfide (et le nombre en eſt grand, car on ne doit jamais éprouver en petit) coulerent plus abondamment. J'en fus d'autant moins etonné que par avance, je ne pouvois concevoir comment un médicament diurétique pourroit arrêter un écoulement: mais ce qui acheva de me le faire reprouver à tout jamais, c'eſt que, malgré ma parcimonie à doſer, les trois quarts de mes malades éprouverent des dyſuries, même des ſtranguries, eurent des urines ſanguinolantes, et ceux qu'un temperamment robuste mit à l'abri de ces inconvéniens, ne trouverent aucun mieux.

Dans mon hôpital, j'ai donné, dans l'espace de ſix ſemaines le *ſucre de ſaturne* à cent cinquante perſonnes. M. *Malouin* Médecin de Paris, que les ſciences, l'humanité & ſes amis regrettent, le permettoit à la doſe de quinze grains par jour. M. *Goulard* dont le nom répendu fait époque & autorité, prescrit ſon *vinaigre lithargiriſé*. M. *Hundermarck* ordonne auſſi le *ſucre de Saturne* de dix à douze grains par priſes.

Pour plus de précaution, je ne donnai que quatre grains et je joignis, pour correctifs, le *camphre* et le *castoreum.* Mes malades en prirent pendant trois jours et ressentirent des coliques plus ou moins marquées qui céderent à une légère purgation, mais qui n'apporterent aucune diminution dans l'écoulement, deux éprouverent des effets plus fâcheux. L'un enfla de toute l'habitude du corps, l'autre eut des douleurs dans toutes les articulations, mais aucun n'eut de coliques. Ces symptômes qui me firent regretter d'avoir fait une essai, quelque timide qu'il fût, céderent à une purgation à laquelle je joignis le *verre d'antimoine.* Et eux deux, de tous ceux qui avoient pris du *sucre*, furent radicalement guéris d'une gonorrhée de plusieurs années que je traitois depuis six mois environ.

Cette expérience m'a fourni deux observations particulières. La première, que ces malades ne prirent point au de là de douze grains de *sucre de Saturne* en trois jours La seconde, que je n'avois trouvé dans les auteurs qui ont traité des effets du plomb,

nulle trace des ſymptômes qui ſe manifeſterent.

Heureuſement à ma prévoiance, je ne fis point d'eſſais funeſtes. Que mon expérience puiſſe ſervir aux auteurs qui écrivent ſur la foi d'autrui et aux praticiens qui les croient. Un autre pourroit cacher ſes revers et taire ſes erreurs : mais l'amour de l'humanité doit l'emporter ſur une diſcrétion criminelle. Le plus habile Médecin eſt ſans-doute celui qui a commis le plus de fautes et qui a ſu les reconnoître.

Ce ſeroit avec un loiſir peu profitable, que je ferois un article à part de la gonorrhée habituelle des femmes. Presque toutes leurs gonorrhées ſont habituelles et rentrent dans ce que nous avons dit au paragraphe précédent.

§. IV.

De la gonorrhée externe.

Cet écoulement a ſon ſiége dans les glandes ſébacées, qui dégorgent toujours en

plus ou moins grande quantité, une matiere blanche et épaiſſe et d'une odeur forte. Il ne faut pas confondre cette excrétion préparée par la nature avec un écoulement gonorrhoïque. Celui-ci eſt plus abondant, plus tenu, et d'une couleur un peu jaune, quelquefois verte, l'odeur différe encore.

Cette eſpèce de gonorrhée peut ne pas être un ſymptôme vénérien, le vice dartreux l'occaſionne par métaſtaſe. C'eſt ce que j'ai vu. Un jeune homme chez qui un écoulement pareil ſe déclara avec l'age de puberté me fut amené par ſes parens qui trembloient ſur la cauſe de cette incommodité. Il avoit ſubi trois traitemens anti-vénériens ſans ſuccès. L'écoulement diſparoisſoit et revenoit quelques ſemaines après. Je raſſurai ſur l'événement, j'attaquai le vice erratique et bientôt l'écoulement diſparut avec la cauſe qui l'entretenoit. Je parlerai plus particuliérement de cette gonorrhée très-commune au paragraphe ſuivant.

Les glandes ſébacées apparentes ſur quelques ſujets, chez d'autres ſe dérobent à la vue. Quelquefois longtems inapperçues,

leur orifice se dévelope et cette apparition inquiéte ceux qui craignent les retours des plaisirs dangereux et indiscretement pris. Semblables à des têtes de petites épingles, elles forment une couronne grainue à la base du gland.

Un éleve en Chirurgie qui m'assura suivre depuis 7 années les écoles d'Anatomie vint me consulter il y a quelque tems. Il étoit déscsperé de ne pouvoir se guérir depuis trois mois de ce qu'il nommoit des *verrues*, en les brulant journellement avec l'*eau divine de fernel:* Après avoir envain cherché le mal, je reconnus les glandes sébacées qui protuberoient. Mon avis fût qu'il profitât mieux à l'avenir des leçons de ses professeurs. J'ai vu des guérisseurs avides entretenir la crédulité, en pareilles circonstances, et mettre à profit la peur des consultans.

Si la gonorrhée externe est accompagnée d'inflammation, le phimosis peut en être la suite, et l'on doit injecter, entre le prépuce et le *balanus*, une infusion de *fleurs de sureau.* La même eau peut servir en lotions

tions ſi le gland eſt découvert. L'expérience m'a fait préférer de laiſſer quelque tems les glandes ſe dégorger, ainſi que je le pratique dans les autres gonorrhées. Les repercuſſifs agiſſent puiſſamment ſur cette gonorrhée; mais très-ſouvent il ſe fait une tranſlation, et d'externe, l'écoulement devient interne. Le malade n'y gagne point.

Il eſt donc plus prudent d'obſerver, dans le traitement, les périodes de l'inflammation, s'il en exiſte, de la dépuration et de la desſiccation, comme dans les autres eſpèces de gonorrhées. Comme pour elles auſſi, j'uſe des mêmes Médicamens.

§. V.

De la gonorrhée dartreuſe.

Aucun auteur jusqu'ici, n'avoit cru que les dartres puſſent produire un écoulement gonorrhoïque, ou du moins ne l'avoit dit. Cependant le fait n'eſt pas rare et préſente tous les jours différens phénomènes qui, ſans en chercher ni donner de raiſon, ſont



rapportés par les François à la gonorrhée habituelle, par les Anglois au *gleet*, par les Hollandois à la perte de semence.

J'ai vu un Perruquier avec une gonorrhée de cette espèce qui lui reprenoit chaque année au retour du printems et couloit pendant 15 jours. J'ai vu un cocher avec un pareil écoulement qui duroit trois jours, chaque fois qu'il se livroit aux plaisirs de l'amour. J'ai vu ces gonorrhées paroître au grand étonnement des personnes qui n'avoient à se reprocher aucun commerce impur. J'ai vu un homme de soixante et dix années qui n'avoit jamais travaillé à sa reproduction avoir un écoulement dartreux. Je ferois un livre de toutes les observations singulieres que le vice dartreux m'a présenté dans ses égaremens. Ce sont sans doute ces espèces d'écoulemens que des auteurs ont comparées aux fleurs-blanches et qu'ils ont recommandé de ne traiter qu'avec les précautions dues aux égouts que la nature se procure en différens endroits du corps, parceque qu'ils ne savoient ni les connoître ni les guérir.

Cet écoulement provient de la proſtate, c'eſt un fait conſté par les ſignes qui lui ſont communs avec les gonorrhées ſimples et habituelles. Mais comment le vice dartreux porte t-il ſon impresſion ſur cette glande ? Comme il le porte ſans doute ſur toutes les parties internes et externes du corps qu'il ſe plait à parcourir.

Chercher les cauſes de ces phénomènes, c'eſt fort bien fait : mais il eſt encore mieux d'y appliquer un reméde. Je crois l'avoir trouvé et l'on en jugera, en mettant en pratique ce qu'il faut relire au paragraphe *du traitement des dartres*. Mais on dépouillera la cure de tous les acceſſoires de la ſalivation, de la ſalivation même. Ici elle ſeroit inutile. Tout au plus, on peut concomiter le reméde avec les pilules indiquées pour la gonorrhée ſimple, et l'on s'injecte avec l'eau de ſaturne.

Avant que de finir, il eſt à propos de dire un mot de la manière de reconnoître cette eſpèce de gonorrhée et de la diſtinguer des autres avec les quelles elle eſt reſtée ſi longtems confondue.

Mille perfonnes ont des dartres fans s'en douter. Plus encore fe livrent indifcrétement aux douceurs de l'âmour et croient naturel de leur rapporter l'incommodité qu'elles reffentent, puisqu'on ne les a jamais prévenues qu'un écoulement gonorrhoïque peut provenir de toute autre caufe.

Il eft poffible même qu'une dartre n'ait jamais porté fon caractère à l'extérieur, que fon germe ne fe foit point encore dévelopé, et que la proftate foit le premier lieu qu'elle affecte. Alors, il faut interroger le malade fur l'état de la peau de fes pères, de celle qui l'a nourri.

Généralement, quand un homme confulte pour une gonorrhée habituelle qui préfente des particularités rémarquables, ou qui fe montre refractaire à divers traitemens, il faut foupçonner le vice dartreux et le rechercher avec précaution par toutes les demandes tirées des fignes qu'il préfente.

Voilà une carriere nouvelle que je viens d'ouvrir. Mes remarques ne font qu'un fimple apperçu : c'eft à l'expérience et l'obfervation des praticiens de rectifier actuellement

mes idées et d'éclaircir, d'étendre ce que je n'ai fait qu'indiquer.

§. V I.

De la gonorrhée sèche ou testiculaire.

C'est ce que le Vulgaire appéle *Chaudepisse tombée dans les bourses.* L'art nous dit que c'est une translation de l'humeur gonorrhoïque sur le cordon spermatique, sur un ou les deux testicules.

La fatigue, la débauche, les remédes repercussifs en sont les causes ordinaires. Souvent la foiblesse organique a seule toute la part à cet accident. Il est des personnes qui n'ont jamais eu de gonorrhées que l'humeur ne se soit portée sur les testicules.

Le *Sarcocèle*, le *Varicocèle* et toutes les différentes tumeurs qui affectent les testicules et leurs envelopes peuvent être les suites de cette gonorrhée.

Après la translation, l'humeur gonorrhoïque coule beaucoup moins, quelquefois elle est supprimée.

Le malade est toujours averti de l'invasion

de cette maladie, par les douleurs gravatives dans les aînes qui, du cordon spermatique, se prolongent jusqu'au testicule, par les alternatives de froid et de chaud, par les maux de tête et la fièvre. Tous ces signes précurseurs de l'inflammation sont quelquefois très peu sentis. Il est des tempéramens qui s'élevent au dessus des efforts du mal.

Ni les malades, ni ceux qu'ils consultent ne peuvent se tromper sur la nature de cette incommodité, quand elle est à son premier periode. Mais j'ai souvent vu s'y méprendre quand on n'a point souffert de ses commencemens. Les malades s'imaginent qu'un effort est la cause du mal qu'ils ressentent et quelquefois leur persuasion gagne le Chirurgien, s'il n'est pas expert. J'ai vu des malades se présenter chez moi avec des bandages élastiques pour un testicule endurci; d'autres porter constamment, depuis plusieurs mois, des emplâtres *de vigo* pour des entéroceles. Si ces bévues étoient sans conséquence, on admireroit cet excès d'ignorance; mais on est obligé de le plaindre bien sincérement.

Disons en peu de mots la manière de ne point se tromper sur ces différentes espèces de maladies aussi éloignées dans le traitement que dans leurs principes. La hernie présente des parties molles, on sent l'intestin rouler entre les doigts, les muscles obliques sont dilatés et depuis l'anneau jusqu'aux testicules, l'aîne est gonflée sans douleur ni changement de couleur. Le testicule n'est point affecté et on l'explore au centre de la tumeur. On parvient quelquefois à faire rentrer la hernie quand le malade est couché sur le dos, les genoux élevés.

La gonorrhée séche occupe le propre corps du testicule qu'elle tient engorgé, les muscles abdominaux ne sont point dilatés, le cordon est dans son état naturel, à moins qu'il n'y ait inflammation. S'il en existe, la douleur quoique vive, est éloignée de celle qu'occasionne l'étranglement de la hernie, et les vomissemens, la passion iliaque, le hocquet, les sueurs froides, le pouls languissant accompagnent toujours l'étranglement.

La résolution est le seul moyen à tenter.

La suppuration entraîneroit la fonte des testicules, la gangrene du *scrotum* ou au moins causeroit des dépots purulens, urinaires et fistuleux. L'induration n'est pas moins à redouter. Le sarcocèle, l'hydrocèle, le carcinome peuvent en être les suites.

Le pronostic de cette maladie est fort embarassant et l'homme expérimenté ne promet rien au malade. Assez ordinairement, quand le reméde suit immédiatement l'invasion, deux ou trois jours suffisent pour dissiper la tumeur. Mais si l'on a laissé accroître ses progrès, l'événement ne peut être aussi prompt. Le succès est bien plus lent encore, quand l'induration succéde à l'inflammation.

J'ai vu, pour éprouver l'habileté du Chirurgien et exercer la patience du malade, ce malheureux accident se jouer de l'un et de l'autre. Quelquefois un testicule est à peine désenflé que l'humeur se porte sur le bien portant; celui-ci n'est pas plutôt guéri que le premier renfle encore, et, pour faire cesser ces alternatives, l'humeur finit par gonfler tous les deux. D'au-

tre fois, le même testicule guérit et rengorge successivement durant des années entières.

Le repos est le premier et le principal de tous les remédes. La saignée répétée une, deux, même trois fois, suivant l'intensité de la fiévre est toujours indiquée. On renouvelle toutes les vingt-quatre heures sur le *scrotum* un cataplasme de *farine de féves*, de *fleurs de sureau* et de *mie de pain*, arrosé de *vinaigre de litharge*. Ce topique est d'une efficacité confirmée par l'expérience qui force ici la théorie à retrograder.

J'ordonne pour boisson un breuvage composé de parties égales *d'eau de Chiendent*, de *vin blanc*, d'*eau de Vichi* ou *de Seltz*, de *petit lait*, et, quand la fiévre a cédé, les *pilules balsamiques apéritives* suivantes, pour rappeler, s'il est possible la matière de l'écoulement.

Prenez de *térébenthine*, un gros;

de *mercure doux*, deux ſcrupules;

de *ſel ammoniac*, demi-gros;

de *ſyrop des cinq racines apéritives*,

ſuffiſante quantité.

Pour faire des pilules de quatre grains, dont on prend trois le matin et trois le ſoir.

Je purge autant de fois que l'état du malade ſemble l'indiquer : il eſt prudent de faire porter un ſuſpenſoir jusqu'à la fin du traitement.

Si l'on a abandonné l'engorgement à ſes ſuites, s'il n'y a plus ni inflammation, ni fiévre pour donner du reſſort aux organes et préparer les ſucs epaisſis à la réſolution, elle ſe fera très-lentement. La ſaignée ſeroit contraire et la retarderoit loin de l'accélerer. Souvent même les cataplasmes réſolutiſs ſont ſans effet. C'eſt dans ces circonſtances, que le Chirurgien reſte ſeul. Ses livres ne l'enſeignent plus, ſa routine tombe en défaut. Il doit chercher des guides

dans les alentours, dans le temperament du malade et se fraier une route nouvelle après avoir reconnu son orient.

J'ai tiré, dans ces cas embarassans, de grands avantages des frictions locales et surtout de la salivation operée par le mercure. Quand il seroit bien prouvé que ce symptôme n'auroit rien de vérolique, il suffit de connoître le mécanisme de l'opération du demi-métal pour espérer tout de son efficacité.

L'épididime est le premier engorgé et le dernier à guérir. Il n'est pas rare qu'il y reste une dureté longtems après la guérison. Il en est plusieurs qui se prévalent de ce léger engorgement qui ne peut avoir de suites pour inquiéter les malades qui les consultent. De pareils avis dénotent une ignorance crasse, s'il vaut mieux dire qu'un homme est ignorant que malhonnête. Mais on est trop souvent tous les deux.

Ce sont ces gens qui professent à la honte de l'art, qui cherchent à éloigner de leur Médecin des malades faciles, à qui ils persuadent qu'on ne doit s'en prendre qu'à lui

si la gonorrhée s'eſt portée ſur les teſticules. Ce menſonge grosſier, dans la bouche des ignorants, ne décevroit peut-être que peu de perſonnes: mais ceux qui en ſavent davantage ne rougiſſent pas de l'accréditer.

De la gonorrhée ſéche des femmes.

J'ai jadis, ſur la foi du prochain, dit que les femmes étoient ſujettes à cette eſpèce de gonorrhée. Depuis, dans tout le cours de ma pratique, il ne m'eſt point arrivé de la reconnoître, et, en bien y réflechiſſant, comment pourroit-elle exiſter? Où ſe feroit la translation? Que l'écoulement ſe ſupprime, que l'urètre, les nymphes et la vulve gonflent, qu'il y ait inflammation et douleur; ce ſymptôme équivaut-il à une gonorrhée teſticulaire? Encore n'ai-je jamais vu une ſuppresſion totale de l'écoulement gonorrhoïque. Pour l'inflammation et la douleur déſigne-t-elle plutôt une gonorrhée ſéche qu'une gonorrhée virulente?

Comme la plupart des auteurs, j'écrivois autrefois avant de penſer, avant que

d'avoir vu, je croiois bonnement tout ce que je lisois. Jeune encore je pliois mon opinion ou n'osois en avoir. Cette marche peutêtre louable dans la jeunesse timide par son inexpérience. Mais cet asservissement n'instruit point, et il vaut mieux ne point fatiguer sa plume que de copier. Je ne parlerai plus que d'après moi. L'age, l'experience guident mon vol; et si le lecteur qui m'auroit autrefois lu, me trouve quelquefois en contradiction avec mes ouvrages; en me blamant d'avoir écrit trop tôt, qu'il me sache gré de ne point épouser des erreurs, d'avoir la force de penser et de préférer son intérêt à la *gloriole* de vouloir ne m'être jamais trompé. La croyance à l'infaillibilité est l'appanage de la sottise ou de l'enthousiasme. L'homme curieux rampe, dans sa jeunesse, à la poursuite des vérités, son oeil plus net les distingue dans la maturité.

§. V I.

De la dyſurie vénérienne.

Tous les Auteurs ont regardé la dyſurie comme un ſymptôme de la gonorrhée, et non comme une maladie particulière, Je ne connois que M. *Lieutaud* qui l'ait nommée; mais il ne l'a point traitée.

Cette maladie eſt cependant très-commune et le peu de ſuccès dont elle couronne les ſoins du Médecin auroit dû la faire remarquer.

Elle ſuccéde à une jouiſſance impure ou ſurvient après une gonorrhée arrêtée prématurément.

Les malades ſe plaignent de cuiſſons dans l'urêtre. L'urine les brule. Ils expliquent leur mal en diſant qu'ils ſentent quelque choſe qui voudroit couler et qui s'arrête au bout de la verge. Les chaleurs et les picotemens ſpontanés s'étendent jusqu'aux bourſes, à la région du pubis, le long du cordon ſpermatique. Les paroximes ſont quelquefois fort importuns et inquiétans.

J'ai tout mis en uſage pour combattre cette affection et je n'ai rien trouvé qui m'ait mieux réuſſi que les *frictions mercurielles* faites le long du canal et ſur l'os pubis. Quelques malades ſe ſont bien trouvé du *ſublimé corrocif*, mais je ne me ſuis pas apperçu qu'il ait conduit à une parfaite guériſon. J'ai employé en injections l'eau chargée de quelques gouttes de *laudanum liquide*, l'eau *de ſucre de ſaturne* et de *vinaigre de litharge*, une autre eau compoſée de *camphre*, de *ſafran* et d'*un jaune d'oeuf*. Tant de remédes laiſſent entrevoir mon incertitude.

Les deux obſervations ſuivantes pourront jetter quelque jour ſur la nature de cet accident ou du moins intriguer les phyſiciens.

Un homme ſe laiſſoit patiemment traiter pour une dyſurie depuis ſix mois ſans ſuccès, et je voyais qu'il l'auroit été durant une année entiere ſans y trouver plus de ſoulagement. Mais il falloit qu'il s'ennuiât le premier. Malgré toute ma véracité, je ne pouvois lui faire une confidence qu'un esprit comme le ſien eut mal appréciée. En effet, laſſé d'un longue tempérance, il alla

dans un lieu ou ni lui ni moi n'aurions jamais ſoupçonné qu'il dût trouver ſa guériſon. Il en revint avec une gonorrhée. Je le traitai pour ſa nouvelle acquiſition, il guérit, et oncques depuis il ne s'eſt reſſenti de ſa dyſurie.

Un autre malade avait eu une gonorrhée que l'on avait indiscretement ſupprimée. Survint une dyſurie, il vint à moi, je fis tout pour rappeler l'écoulement, pour appaiſer la douleur, je lui adminiſtrai juſqu'aux frictions avec ſalivation, rien n'y fit, ſi pourtant ce n'eſt rien d'augmenter les douleurs d'un miſérable qui n'avait plus aſſez de force pour les ſupporter. En ſomme d'adverſité, l'humeur irritée et repandue plutôt que repercutée lui donna une ophthalmie ſéche. Enfin, après ſept ou huit mois de traitement le plus déſagréable que j'aie vu, il vit une femme pour un inſtant détourner ſes chagrins, il gagna la chaude piſſe, revint à moi et fut parfaitement rétabli.

Ces deux obſervations ne ſont pas les ſeules que j'aie recueillies; mais il ſeroit trop

long de toutes les mentionner. Voilà les principales. L'inoculation feroit-elle donc le remède de la dysfurie vénérienne ? Il feroit malheureux que les contraires ici euffent tant de puissance contre leurs contraires, puisque la décence et le mœurs entravent le Médecin et l'empêchent d'ordonner.

Malgré tout, il eft cependant à fouhaiter que d'autres praticiens reconnoiffent cette maladie l'obfervent, et, par leurs expériences, jettent quelque lumière fur la manière de la traiter. Quoiqu'on fache tout fur les maladies vénériennes, et qu'elles foient abandonnées à tous ceux qui veulent s'en mêler, il y a encore bien des découvertes à faire, dignes des plus favans Médecins. On fait pourtant fi nous manquons de livres fur ces matières. Mais ce que j'ai dejà dit fe confirme. On n'a écrit que pour copier les autres, critiquer, ou propofer de nouvelles méthodes qui puffent impofer au public. Le but rempli, on reçoit l'or, on fuit fa routine et l'on s'inquiéte peu du falut des malades. Il femble qu'on devoit attendre quelque chofe de mieux des obfervations faites dans des hopi-

taux érigés tout exprès et publiées par ordre du gouvernement. Cependant on n'y voit rien qu'un recueuil épais et mal digéré de procès verbaux dont on a eu ſoin d'élaguer les notes mortuaires, digne ſuite d'autres ouvrages dont le public auroit plus à craindre, s'ils étoient répandus davantage.

Les grandes villes ſont toujours remplies d'intriguans qui viennent cacher dans la foule un front taré que l'on découvroit de trop loin dans l'enceinte reſerrée d'une ville de province. Sans ceſſe à l'affût de tous les moyens de parvenir, hardis, parce qu'ils n'ont rien à risquer, entreprenans ſur un nouveau théatre, il n'eſt point étonnant que le gouvernement même dont les alentours nombreux ne ſont pas toujours d'un choix épuré, ne ſoit point à l'abri de leurs ſupriſes.

§. VII.

De la perte de Semence.

Cette incommodité peut venir d'une foibleſſe organique, après l'abus de l'*onanisme*, l'excès des femmes. Alors il eſt facile d'y remédier par la tempérance et l'uſage

des *Analeptiques*. Mais il en est autrement des pertes de semence que certaines gonorrhées laissent après elles.

Si les vésicules seminaires ont été affectées, si les voyes de ces organes sont altérées, c'est envain qu'on cherche guérison. Mais on en peut espérer si la gonorrhée a été de l'ordre des bégnines, parce qu'alors les parties sont intégres et qu'il n'y a que de la foiblesse, les jeunes gens surtout, doivent guérir, s'ils sont bien traités.

La semence coule au dehors sans y être invitée, sans priapisme. Elle passe avec les urines mais plutôt après, plutôt encore quand ou fait effort sur la garde-robe, ou quand on prend des lavemens un peu chauds. Elle est tenue, parcequ'elle n'a point assez séjourné dans ses reservoirs pour y acquerir de la consistance. La déperdition de cette substance toute spiritueuse, énerve, émacie, rend stérile et peut conduire au *marasme* ou à la *phthisie dorsale*.

Les Auteurs ont connu la perte de semence et ils en ont parlé dans leurs ouvrages; mais à leur touche légère, on seroit

tenté de croire ou qu'ils en ont peu vu ou qu'ils la regardent comme peu de chose. L'expérience l'a fait envisager sous un autre aspect.

S'ils eussent étudié cette maladie, ils en eussent distingué une autre qui s'en rapproche à s'y méprendre, mais qui cependant n'est pas elle. Je ne sais quel nom lui donner, je n'en vois trace dans les livres. Mais connoissons la mieux avant de la nommer, le nom lui viendra assez tôt, il est plus facile de lui en donner un que de la définir.

M. *Lieutaud* dans son *précis de Médecine pratique*, a parlé d'une *fluxion Catharrale de la vessie*, qu'*Hoffman*, avant lui, avoit nommée *rarus vesicæ morbus :* Mais ces fluxions avoient été précédées d'inflammation, une fluxion est elle-même un état inflammatoire, et il n'y a point d'inflammation dans celle dont je veux parler.

Elle vient, comme la perte de semence, à la suite des gonorrhées. Rien ne coule qu'avec les urines. D'abord elles n'en paroissent point troublées, ce n'est qu'un quart d'heure après, qu'il descend au fond du vase

un limon blanc et épais fort ſemblable, en apparence, à de la ſemence. J'ai vu plus. Un homme rendoit ce limon avec l'urine et l'oeil le voioit ſortir comme un fil. Il ſe dépoſoit auſſitôt et formoit un glaire épais et blanc qui nageoit en colonne. Mis ſur du linge, il n'y laiſſoit aucune marque de ſémence, mais une teinte jaune que l'urine lui avoit communiquée: il ſe réſolvoit entiérement. Chaque fois que le malade urinoit, il ſe formoit un nuage pareil, et dans vingt quatre heures, on auroit pu en remplir plus de la moitié d'un verre de quatre onces. Cette perſonne d'ailleurs ſe portoit bien, étoit graſſe, vermeille et voioit une femme tous les jours.

L'auroit-il pu faire? Auroit-il joui d'une ſanté auſſi parfaite depuis quatre années qu'il gardoit cette incommodité, s'il eût perdu de la ſemence? D'ailleurs comparaiſon faite de ce corps glaireux avec la ſemence, on ne trouve que l'apparence qui les rapproche. Les dépôts blanchâtres et limoneux ne reſſemblent pas davantage à la ſubſtance génératrice.

Je ne hazarderai nulle conjecture sur cette maladie, je laiſſe aux profeſſeurs le ſoin d'en faire le ſujet d'une belle leçon. Je ne jetterois que de la confuſion ſur une matière que je n'ai point encore aſſez éclaircie, et ce n'eſt pas la peine d'embrouiller les premieres idées que l'on donne.

J'ai cependant traité pluſieurs de ces incommodités et j'ai aſſez bien réusſi avec les *vulneraires*, les *martiaux* et en purgeant de tems en tems avec la *rhubarbe* et la *magneſie*. Mais revenons au lieu d'où nous ſommes partis, c'eſt-à-dire à la perte de ſemence.

J'ai, en général, eu des ſuccès aſſez ſuivis, quand l'organiſation des parties n'étoit pas entiérement détruite, ce qu'on ne ſauroit prévoir avant le traitement, et j'ai toujours retiré de puiſſans avantages du *ſang dragon*, de *la gomme de gayac*, du *baume du Canada*, des *vulneraires* et des *eaux minerales ferrugineuſes*.



§. VIII.

De la pollution nocturne. Du priapisme et de le fureur utérine. De l'impuissance. De la semence trop prompte ou tardive.

Ces incommodités, quoiqu'elles affectent les parties génitales, ne doivent point être mises au nombre des maladies vénériennes. Mais nous en ferons une mention légère parceque ceux qui s'y trouvent sujets ont coutume de recourir aux personnes réputées pour les maladies secrétes, et qu'il en est plusieurs qui, dans leur étonnement, administrent sans réflexion comme sans choix, les remédes mercuriels.

La pollution involontaire n'est due qu'à un excès de tempérament ou de foiblesse. Les uns ont cette incommodité avec priapisme, les autres sans aucun signe de virilité. On doit les traiter différemment.

Les premiers repriment leurs feux en modérant l'ardeur de l'imagination, en éloignant leurs idées des objets de lascivité,

des lectures irritantes, en recourant aux *réfrigerans.* On compte au nombre des plus puiſſans le *Camphre*, le *nénuphar* et la *bourſe à berger.*

Les ſeconds doivent abſolument être traités comme on l'eſt pour une perte de ſemence.

Le Priapisme et *la fureur utérine*, qu'il faudroit un long chapitre pour traiter méthodiquement, mais que nous nous contenterons d'effleurer, ſont les maladies génitales les plus malheureuſes et les plus cruelles qui puiſſent afliger les deux ſexes. Point de barrieres, plus de décence, l'eſprit eſt troublé et les actions les plus hardies ſont commandées par la nécesſité.

Un homme coupable de viol et condamné à ſubir la peine qu'on inflige à ce crime politique, fut, aux yeux de tout le peuple, ſur les barraux de l'échele fatale, attaqué du priapisme qui le conduiſoit à la mort. Le priapisme peut donc braver la deſtruction de la nature ! le nom du criminel eſt immortel à *Cambrai* et ſon effigie, dans une poſture qu'on auroit pu rendu plus intéreſſante ſans bleſſer

la

la Chaſteté, conſerve ſa mémoire et apprend ſa maladie aux paſſants.

Quelques ſoient les cauſes nombreuſes de l'erétisme qui conſtitue l'une et l'autre maladie, on emploie généralement les *ſaignées*, les *rafraichiſſans*, les *calmans*, et particuliérement ceux que nous venons d'adapter au traitement de la pollution involontaire.

L'impuiſſance due à l'excès des plaiſirs, à l'*onanisme* ſe guérit facilement par la ſageſſe, le régime fortifiant et les Analeptiques. Le *bon vin*, le *Chocolat*, les *aromates*, les *gelées*, ſont les plus ordinairement emploiés. On ne donne pas ſans ſuccès un reméde composé avec le *vin*, les *jaunes d'œufs*, les *noiſettes*, les *piſtaches*, la *canelle*, la *racine d'orchis*, l'*ambregris*, le *musc*, le *ſafran* et le *Borax*.

Les jeunes gens qui, dans le chagrin de cet état, ne cherchent que des moyens prompts et ne voient que honte ou malheur au délà de l'impoſſibilité de jouir, oſent prendre des *cantharides* pour ſuppléer leurs forces, à ce qu'ils croient. L'événement les trompe et les mène au tombeau dans le de-



ſespoir des douleurs et l'horreur du repentir. J'ai malheureuſement été le temoin du ravage de ce poiſon incendiaire.

Ettmuller conſeille pour *la trop prompte éjaculation de la ſemence* qu'il attribue au relâchement des véſicules ſéminaires, l'*opium* et l'*ambre* dans l'*esprit de roſe* ou *l'eau de canelle.*

Mais quand *elle eſt trop tardive* ce qui, ſelon lui, provient d'un défaut d'esprits animaux et de foibleſſe dans les muscles ejaculateurs, il ordonne le *Caſtoreum*, l'*eſſence de noix muſcade*, le *macis*, l'*huile de geroſle*, le *musc*, l'*huile et l'esprit de fourmi.*

Ces remédes modifiés ſelon les circonſtances qui ne ſe reſſemblent presque jamais, m'ont aſſez conſtamment réuſſi.

§. IX.

De l'incontinence d'urine.

Cette incommodité eſt ordinaire aux enfans et aux viellards : mais, chez ces derniers, elle eſt ſouvent occaſionnée par de

vieilles gonorrhées et c'eſt à ce ſujet que nous en parlerons.

Cette maladie eſt très-commune et la honte la fait ſouvent négliger, cette négligence peut cauſer l'incurabilité. La veſſie ſe racornit, perd ſon reſſort et ſon *Sphincter* ſe paralyſe. L'urine coule goute-à-goute nuit et jour, mouille et infecte le malade.

J'ai vu les ulcères et la gangrene de la veſſie devenir les ſuites de cette infirmité et finir la vie des malades par un ſymptôme tout contraire, c'eſt-à dire par l'*iſchurie*.

Quand le jeu du *Sphincter* n'eſt point détruit, l'urine ne s'échappe point, mais les malades ne peuvent la retenir plus d'une demi-heure ou trois quarts d'heure, et s'ils ne ſatisfont point leur envie, elle s'échape parceque la veſſie ne peut plus la contenir.

On guérit cette incommodité, à moins que l'étoffe ne ſoit abſolument uſée. Alors, plutôt que d'écraſer la machine par une ſomme de remédes inutiles, la prudence de l'architecte veut que l'on étaye ſeulement l'édifice.

L'abſtinence des liqueurs fortes et des ali-

mens trop echauffans eſt néceſſaire pour parvenir à la guériſon ou favoriſer l'action des palliatifs. Le *ſang dragon* en pilules ou en opiate m'a toujours été d'un grand ſecours ainſi que les injections faites avec le lait doux médiocrement chauffé, que j'alterne, ſelon le beſoin, avec celles d'eau pure aiguiſée de *vinaigre de litharge.*

Comme j'eſſaye volontiers tous les remédes que la confiance propoſe et que l'expérience ordonne, je me ſuis ſervi pour l'uſage intérieur, comme M. *Goulard* le recommande, de ce qu'il appele ſon *eau végéto-minérale.* Mais ces épreuves, jointes à celles que j'ai faites du *ſucre de ſaturne*, m'ont affermi dans la réſolution de ne jamais donner intérieurement aucune préparation de plomb et d'éloigner les poiſons de ma pratique, tant que je pourrai me ſervir de médicamens moins dangereux. Douze gouttes de *vinaigre de ſaturne*, dans une pinte d'eau pour tout un jour, ont donné des éblouiſſemens et des coliques.

Depuis quelques années, il ſemble que la Médecine ait conſpiré contre le genre hu-

main, comme s'il n'avoit pas déja assez à souffrir de ses écarts. On est allé déterrer dans des recoins obscurs ou fangeux des plantes que le soleil semble refuser d'éclairer et sur lesquelles, la nature prévoyante a imprimé, aux yeux de certains êtres, le sceau de la reprobation.

On a fouillé, déchiré la terre pour y chercher un régne le plus éloigné de la constitution animale. La Chymie, cette science funeste, en éloignant encore davantage les minéraux de l'espèce humaine, les a présentés à la Médecine avide de nouveautés. Des Médecins qu'une confiance étendue rend plus grands que les autres, c'est à dire plus dangereux, ont accrédité les remédes nouveaux, comme si la nature eût refusé de produire toutes ces plantes salutaires qui végétent depuis l'organisation de notre planéte, dont l'efficacité est reconnue depuis des siécles, qui, dans la grande chaîne des êtres, nous tiennent par plus d'un anneau.

A Dieu ne plaise que je blasphème ici certains minéraux précieux à la vie des



hommes tels que le *mercure*, l'*antimoine* et quelques autres. Je généralise mes idées et ne touche point aux exceptions.

Ainsi je n'ai point le dessein d'inculper ceux qui, dans des veilles laborieuses, cherchent, dans toutes les productions de la nature, des secours contre ces maladies que l'art jusqu'ici s'est contenté d'admirer. Le *Manioc*, cette substance délétère devient un aliment salubre par le travail des hommes. Pourquoi de même ne trouveroit-on pas des remédes efficaces dans le sein des poisons minéraux et des autres plantes vénéneuses ? La nature n'a rien crée d'inutile et de mauvais en soi, et nous devons respecter sa sagesse dans la moindre de ses productions.

Personne ne la respecte plus que moi et je tiens à bienfait le plus mince produit de son travail. Je sais qu'elle ne crée aucun poison proprement dit, c'est-à-dire aucun individu dont l'espèce soit de nuire a tous les autres ; que certaines productions ne sont délétères que relativement, que leur rapport ou leur disconvenance fait seulement

leurs qualités bonnes ou mauvaiſes; que les Perroquets meurent pour avoir mangé du *perſil* tandis que nous nous en trouvons fort bien; que le *poivre* qui ne nous fait aucun mal tue les Cochons; que la *Capucine* fait mourir les Chévres et qu'elles mangent impunément la *Cigue* et l'*Aconit*.

Mais laiſſons aux eſpèces pour qui la nature les a faites, ces productions qu'un inſtinct moins étouffé nous feroit mieux reconnoître, ou du moins ne nous en ſervons que quand on aura trouvé le moyen d'en tirer des avantages auſſi ſurs que ceux que les Indiens retirent de *la Caſſave*. Les *pilules de Cigue* et *la poudre d'Aconit* ſont encore loin de cette innocuité.

Auroit-il jamais paſſé par la tête d'un Oiſeleur de faire prendre à ſes Perroquets des *pilules de perſil?* Un Berger en feroit-il de *Capucine* pour ſes Chevres? Et des Médecins choiſisſent dans ce qu'ils appelent les régnes de la nature, tout ce qui leur paroit de plus délétère pour le donner aux hommes. Triſtes jouets de l'amour propre et de l'avidité, nous ne valons pas le moindre animal

de baſſe-cour. Le maréchal n'oſeroit hazarder un reméde tant ſoit peu douteux ſur le cheval d'un ſeigneur qui livrera tous ſes gens aux épreuves de la Médecine et de la Chirurgie et à la légereté de leurs Miniſtres.

Si la *Cigue*, l'*aconit*, la *bella-dona*, la *jusquiame*, &c. &c. &c. n'euſſent été emploiés que dans les cas déseſpérés, pour les cancers, par exemple, je ne pourrois trop louer leurs auteurs. Qu'un médicament, quelqu'il ſoit, propoſé dans les extrêmes, ait pour lui une ſeule obſervation favorable, c'eſt toujours un préſent fait à l'humanité, et l'humanité doit à celui qui retire des bras de la mort une victime dont elle ſe ſaiſisſoit.

„ Dans tous les ſiécles qui ſe reſſemblent asſez ſi l'on ne conſidère que le caractere des „ hommes, la célébrité me diſoit un jour, un „ médecin qui n'épouſe point toutes les idées „ de ſon corps, quoiqu'on ne l'ait jamais vu „ diſtrait de ſes intérêts; la célébrité du pro- „ neur fait ſouvent le mérite de la choſe pro- „ née. On a donné les noms de *grands*, de *cé-* „ *lébres*, de *très illuſtres*, de *pères de la Méde-*

„ *cins*, de *bienfaiteurs de l'humanité* à ceux
„ qui ont tué constamment avec la *Cigue*,
„ l'*Aconit* et toute la liste des poisons végé-
„ taux, qui ont osé les donner pour trente
„ trois maladies toutes différentes, éloignées
„ dans leurs principes, opposées dans leur
„ traitement, qui les ont indifféremment or-
„ donnés aux enfans, aux adultes, aux vieil-
„ lards, aux femmes grosses, on les a tra-
„ duits dans toutes les langues: et *Réné-
„ aulme de Blois* Médecin plus savant que
„ fameux a été trainé à la barre d'un tribu-
„ nal inique (*) qui n'adopte que ce qu'il ap-

(*) Il a osé l'écrire depuis et avouer ce qu'il avoit écrit. Il desireroit qu'une compagnie dont il est membre, eut, dans ses recherches, des vues plus utiles et plus glorieuses. Il n'énonce point ces vérités pour en faire la Satyre, mais pour la rapeller à l'esprit qu'elle doit avoir. Une faculté de Médecine doit être le dépôt des connoissances tranquilles et précieuses à l'humanité et non point un arsenal où l'on ne loge que des traits empoisonnés. Ce digne Médecin a été sollicité d'aggrandir son crédit et sa fortune en encensant l'autel qui s'élève sur les ruines d'un corps antique, jadis si sacré, si vénéré: mais il est resté fidele à ses premiers sermens, à l'honneur. Clairvoyant sur les défauts de l'un, les intérêts de l'autre ne l'ont point aveuglé.

„ prouve, qui n'approuve que par caprice
„ ou bassesse, qui persécute ceux qu'il n'ap-
„ prouve pas, pour y protester, en face des
„ malades qu'il avait rechapés, qu'on faisoit
„ mal vomir avec de l'*emétique*; (*) Et
„ *Quercetan* et *Paulmier*, pour soutenir l'ef-
„ ficacité du même remède, ont été chassés
„ ignominieusement de leur compagnie, par
„ les coups d'une autorité surprise et toujours
„ prévenue. (†) Et le *Camus* et *Marteau* ont
„ failli éprouver la même rigueur pour avoir
„ soupçonné que l'on pourroit guérir les
„ maladies inflammatoires de la poitrine, sans
„ recourir à la saignée, et dit que ce serait
„ la chose la plus desirable. Le crédit don-
„ ne bien du savoir. Je vois un Médecin sol-
„ licité de recevoir un très-grand honneur
„ académique, selon ceux qui le donnent,
„ pour ses mêmes ouvrages que le corps qui
„ l'aggrege avoit jusque là dédaigné de lire.
„ Mais il n'étoit point alors le médecin du
„ premier homme d'un royaume."

(*) Louis XIV. fut guéri à Calais par *l'émétique* et *l'émétique* fut réhabilité, avec la même justice qui l'avoit fait proscrire.

(†) Le premier Parlement de France sous Louis XIII. deffendit, sous peine des galeres, d'enseigner une autre doctrine que celles d'*Aristote*.

Pauvres humains! vous êtes donc les victimes de la réputation, de la protection, de la prévention et de l'entêtement?

§. X.
Du ſarcocele.

C'eſt une maladie du teſticule, ou de ſes enveloppes, ou des vaiſſeaux ſpermatiques, ce peut-être un engorgement Schirreux, ou une excroiſſance charnue. C'eſt ordinairement une tumeur indolente, dure et inégale quand elle eſt de la ſeconde eſpèce; mais liſſe quand le corps du teſticule eſt engorgé.

C'eſt une ſuite ordinaire de la gonorrhée ſéche quand l'inflammation du teſticule s'eſt terminée par induration. Le vice vénérien en peut auſſi produire ſans qu'il ait précédé d'écoulement, mais ce ſarcocèle n'eſt autre qu'une végétation charnue. Les Scrophules et le Scorbut en font naître ſoit par engorgement, ſoit avec excroiſſance. La foibleſſe dans les vieillards, la retention de la ſemence à l'inſtant de l'éjaculer ſont encore les cauſes très-ordinaires du Schirre des teſticules.

Le Sarcocèle prend ſon accroiſſement lentement et peu à peu, quand il n'eſt point la ſuite d'une gonorrhée teſticulaire, ce qui

doit particulierement servir, comme nous l'avons déjà dit, à le distinguer des hernies completes. D'ailleurs, sa dureté, souvent son inégalité, sont encore des distinctions frapantes, puisque la hernie présente un corps plus mol et toujours uni. Le bon état des muscles obliques acheve la conviction. Les sarcocèles comme les hernies peuvent varier pour la grosseur.

La résolution est toujours le plus à desirer, on la tente par les emplâtres *verd*, de *mucilages* et de *Ranis cum mercurio*, par les frictions locales, par les *pilules de gomme ammoniac*, de *bodellium*, d'*opoponax*, de *galbanum*, et de *sagapenum*.

Si le vice dominant n'a point été détruit, l'usage des remédes mercuriels et la salivation entraîneront indubitablement avec la cause du mal l'effet qu'il produisoit.

J'ai assez constamment réussi dans la cure des Sarcocèles, sans avoir besoin d'en venir à l'opération que je ne conseille point, par les dangers auxquels elle expose. On ne doit jamais l'entreprendre à moins qu'on n'y soit nécessité par des circonstances particulières

que je ne puis indiquer ne pouvant les prévoir. Mais quand je suis réduit à la faire, je préfere toujours les caustiques.

Uu Chirurgien de Paris a conseillé pour ces engorgemens ainsi que pour la guérison de la maladie vénérienne, l'*alcali volatil*. La détresse de l'art lui a sans doute suggéré cette méthode, j'ose croire d'après l'expérience. Plus malheureux que lui, je n'ai pu réussir et j'ai repris la routine de nos pères toute vicieuse qu'elle puisse être. Mais cependant M. *Perylhe* a conservé mon admiration et beaucoup de confiance en ses talens.

§. X I.

Du Varicocèle:

Cette maladie est bien plus facile à distinguer qu'à guérir. Par bonheur, elle arrive plus rarement. Le cordon Spermatique, les veines du *Scrotum* et du *dartos* sont le siége de cette affection qui n'est autre chose qu'un engorgement de sang ou de sucs épaissis. Quel-

quefois les veines du *Scrotum* font enflées fans que le cordon le foit. Quelquefois le cordon l'eft feul et les varices s'étendent jusques dans la capacité du bas ventre ce qui rend la maladie d'une iffue plus douteufe. Le cordon femble, quand on le touche, rempli de nœuds et d'une forme vermiculaire. L'œil apperçoit le varicocèle du *Scrotum.*

Il eft à propos de le diftinguer du *Circocèle* et du *Spermatocèle* qui ne proviennent que de l'engorgement de la femence épaisfie dans les vaiffeaux éjaculatoires. Le *Circocèle* préfente une tumeur à peu près égale à la groffeur d'un Chateigne vers le milieu du cordon.

Le Varicocèle pour lequel on donne beaucoup de remédes parcequ'il y en a peu d'efficaces, eft bien plus à craindre s'il provient de toute autre caufe que de la maladie vénérienne. Les grands remédes laisfent une reffource quand il eft la fuite d'une gonorrhée tefticulaire : mais il n'eft pas rare de voir des perfonnes condamnées à le porter toujours.

S'il eft peu confidérable, il ne caufe ni inquiétude, ni foins, ni peine. Le mieux

alors eſt de le laiſſer pour ne point faire au malade pis qu'il a. J'ai peu vu réusſir les emplâtres et encore moins les aſtringens, ils augmentent ordinairement le mal en fixant l'engorgement et, ſelon moi, ils diſpoſent au Schirre ou au carcinome.

Nous ne parlerons ni de l'*hydrocèle* ni du *Paeumatocèle* maladies du *ſcortum*, l'une cauſée par l'amas d'eau et l'autre par celui du vent. Je ne les ai jamais vu venir à la ſuite des maladies vénériennes et, m'étant propoſé dans cet ouvrage, de ne donner que le reſultat de mes obſervations, de ne copier qui que ce ſoit, je dois paſſer leur traitement.

§. XII.

Des abcès et fiſtules du Scrotum *et du périnée.*

La gonorrhée ſéche, le Sarcocèle, le varicocèle, les embarras de l'urêtre produiſent des abcès dont l'urine rend toujours les plaies fiſtuleuſes, quand elle vient à les abreuver.

Ces accidens font plus ou moins dangereux, plus ou moins curables, selon leur complication, la place qu'ils occupent, leur ancienneté et le tempérament des malades.

La formation du pus s'annonce par ses précurseurs ordinaires, les frissons irréguliers, les alternatives de froid et de chaud, la fiévre, le mal de tête.

Le pronostic dépend de la profondeur de l'abcès et de l'endroit où il se forme. J'ai vu un jeune homme de trente ans, sujet, depuis dix années, au retour périodique d'un abcès au perinée. Il se formoit au printems. Mais ce qui devroit étonner davantage c'est qu'il avoit trois fois passé les grands remédes qui, en détruisant la cause du mal, auroient dû en couper les suites.

Quand le pus se creuse un foyer à la région du périnée, les symptômes sont d'autant plus cruels et le mal plus pressant que la retention d'urine est toujours concomitante par l'effet de la pression et de l'inflammation. Quand on connoit la Structure des parties de la génération, on sait que le *vérumontanum*, ce détroit déjà si réserré, doit

être absolument intercepté dans les progrès de l'inflammation. Les abcès sont moins dangereux le long du canal, parcequ'ils parcourent leurs périodes plus rapidement et que l'uretre est bien plus large après la courbure de la protaste, ils le sont encore moins quand ils n'occupent que le *Scrotum*, quoique leurs suites ou le mauvais traitement puissent entrainer la perte des genitoires, particuliérement si le sarcocèle étoit occasionné par le Schirre du testicule. Le traitement est sujet à tant de variétés, qu'il faut être Chirurgien pour traiter ces maladies. Il n'est pas possible d'établir des régles sures.

Il faut, autant qu'on le peut, autant qu'il est possible de le prévoir, s'opposer aux abcès qui se forment le long du canal de l'urétre, au perinée, ou vers l'anus. La résolution est le parti préférable.

On saignera donc en proportion de l'état inflammatoire, de l'intensité de la fiévre, des forces et de l'age du malade. On entretiendra la liberté du ventre et l'on placera un ou deux minoratifs, si la distension et la moiteur de la fibre le permettent. Un *cataplasme* de

mie de pain et de *lait* eſt le meilleur topique que l'on puiſſe appliquer. Il amolit, diſtend et diſpoſe egalement à la réſolution ou à la maturité, s'il eſt impoſſible de réſoudre. Les emplâtres de gommes dont on uſe familiérement ſont ſouvent plus nuiſibles qu'avantageuſes, en augmentant la tenſion des parties et retardant ſouvent la ſupuration par un excès de chaleur, ſurtout chez les jeunes gens et les pléthoriques. De toutes les emplâtres, je ne permets, dans ces circonſtances, que celle de *minium* faite avec le *ſavon*, dont on fait des embrocations locales, en l'amoliſſant avec de l'huile.

Dans quelqu'endroit que les abcès ſe forment, il ſeroit dangereux d'attendre la parfaite maturité du pus. Son acreté pourroit endomager les parties eſſentielles, faire des dommages irréparables, occaſionner la gangrene.

C'eſt avec le cauſtique qu'on prépare le pus et qu'on lui donne une iſſue. Mais on doit ſe ſervir d'un cauſtique qu'on puiſſe maitriſer. La pierre à cautère ſe fond et peut faire, en s'égarant, des brulures profondes et

dangereuſes, elle ne convient point. Le *ſublimé-corroſif* empâté dans du *levain* ou de l'*emplâtre diachilon* remplit mieux l'indication. On humecte la place où l'on veut l'appliquer.

En levant l'emplâtre féneſtré, on inciſe l'eſcare crucialement et l'on panſe enſuite ſelon l'art. Mon digeſtif ordinaire peut ſuffire pour toute la cure.

Si le canal de l'urètre étoit détruit, que l'urine ſe frayât un faux paſſage et ſortit par le *Scrotum* comme je l'ai vu arriver, on ſe conduiroit ainſi que nous l'avons preſcrit au §. *des Chancres page* 161. on touchera les trous fiſtuleux du *Scrotum* avec *l'eau mercurielle*, on panſera avec le digeſtif ordinaire, et, pour reſoudre les duretés qui ſe rencontrent toujours à ces parties, on ſurchargera l'appareil d'un emplâtre malaxé de *ranis cum mercurio* et de *minio cum ſapone*..

Les fiſtules du perinée ſont ou *ſimples* ou *compoſées* et ſe traitent par les moyens Chirurgicaux et ſuivant les indications qu'elles préſentent. Ce ſeroit m'éloigner de mon ſujet que d'en diſcuter les détails, je dirai ſeulement que, dans ces parties graiſſeuſes, il

eſt à craindre de préparer de *fauſſes cicatrices* et d'enfermer l'humeur. Je mets toujours les *Clapiers* à découvert; et cette méthode, quoique plus effrayante, eſt ſans contredit la plus ſure.

§. XIII.

Des embarras de l'urètre.

Ces embarras ſont très-communs et l'on eſt encore en arriere ſur la manière de les guérir, malgré ces bougies miraculeuſes tant vantées dont les auteurs ſe ſont mieux trouvés que le public.

Pluſieurs cauſes concourent à obſtruer le paſſage de l'urètre et cette infirmité eſt du nombre de celles que l'on ſupporte avec le plus d'amertume. Il y nait des excroiſſances charnues, plus rarement, il eſt vrai que les marchands de bougies ne le deſireroient, pluſieurs même ont douté de leur exiſtence d'après la ſtructure des parties et des principes que la ſaine phyſique paroiſſoit approuver: mais les obſervations de *Morgagni* et de

feu le Chirurgien *Petit* qui en ont vu, ſont des autorités. Y joindrons nous celles que quelques Médecins ont conſignées dans les actes des Curieux de la nature, actes, il eſt vrai, où l'on a repandu le merveilleux à pleines mains, mais qui cependant ſont dignes de foi à l'attache de certains noms ?

Le Paſſage eſt obſtrué rarement par des brides et des cicatrices ſuites d'ulcères gonorrhoïques. Il l'eſt cependant plus ſouvent que par des carnoſités.

Il l'eſt encore par de petits ulcères dont le tems et les ſels de l'urine rendent les bords durs et ſongeux. J'en ai vu pluſieurs à la foſſete naviculaire.

L'expenſion des cellules du tiſſu ſpongieux forme bien plus ſouvent dans l'urètre de petites poches membraneuſes que la diſtenſion de quelques portions de la membrane interne favoriſent. Cela arrive quand la matière gonorrhoïque, ou les injections aſtringentes ont affoibli ou dérangé la tiſſure de l'urètre. L'inſpection anatomique n'inſtruit point ſur cet accident, parcequ'après la mort, la circulation ne conduiſant plus de ſang

dans ces cellules, leur propre poids les affaisse et les fait rentrer dans l'état naturel. On les appercevroit tout au plus si l'on ouvroit l'urètre, immédiatement après la mort.

Le retrecissement de l'urètre est commun. Il provient du desséchement des glandes qui, ne fournissant plus assez de sucs lubréfians, laissent les fibres de l'urètre exposées au contact des sels de l'urine. L'acreté de la gonorrhée et les injections mal appropriées peuvent y donner lieu. Il n'est pas étonnant que ce canal membraneux soit exposé au retrécissement, puisqu'on sait que l'anus, la vulve, les yeux, le nez, sont sujets à de pareilles oblitérations.

Il n'est pas rare de voir cet assemblage de glandes nommées *prostate* ou la caroncule dit *Verumontanum* s'opposer au libre passage des urines quand l'une ou l'autre est Schirreuse.

Il est assez difficile de décider de l'espèce d'embarras qui obstrue l'urêtre. Au défaut des yeux qui seroient bien néceffaires, nous substituerons quelques signes bien inférieurs encore à l'expérience et à la sensibilité du tact.

S'il exiſte une excroiſſance charnue qui ſoit parvenue à un dégré conſidérable d'accroiſſement, la bougie-ſonde ſe trouvera arrêtée tout-à-coup ſans pouvoir franchir le paſſage ; ou ſi la Caroncule ne remplit point encore tout l'urêtre, la bougie, en paſſant outre, ſe coudera et ne trouvera plus d'obſtacle. D'ailleurs la difficulté d'uriner doit être presque égale dans tous les tems.

Quand ce ſont des cicatrices qui froncent le canal de l'urine, il eſt rare qu'elles ne ſoient pas en nombre. La bougie-ſonde trouve peu de difficulté pour s'introduire; mais elle reſſort cochée en pluſieurs endroits et paroit avoir été tordue. Les urines ne ſont point arrêtées, mais leur fil eſt moindre que dans l'état naturel, il biſurque; et quoique les muscles aient toute leur force éjaculatrice, cependant il tombe de l'eau goutes à goutes aux pieds du malade

Les ulcères ſe diſtinguent aiſément. Ils n'exiſtent jamais ſans que la matière ſe manifeſte au dehors. L'introduction de la bougie eſt très-douloureuſe et les urines ne



fortent point fans cuiffon, elles font fujettes à bifurquer et bavent à l'orifice de l'urêtre.

Les petites poches cellulaires font affez faciles à foupçonner. Elles préfentent à la bougie-fonde des obftacles moins réfiftibles, elles la coudent peu. Mais on peut s'inftruire plus aifément par la liberté des urines. En été, et furtout dans les grandes chaleurs, le malade urine avec beaucoup moins d'aifance qu'en hiver ou dans un atmofphère un peu frais. Les urines diminuent, s'arrêtent même, et reprennent leurs cours si l'on fe rafraichit, fi l'on fe baigne, ou s'immerge le périnée dans l'eau froide. Tout ce qui tend à échauffer peut mener à l'ifchurie. On en fent aifement la raifon fi l'on réfléchit que ces poches cellulaires formées par le fang, ont quelque afinité avec la phlogofe.

L'oblitération fe manifefte par les urines. Elles ne s'arrêtent jamais, mais leur fil diminue ou augmente en proportion du calibre de l'urêtre dont le retréciffement eft fujet aux variations du thermomêtre. Cette membrane, dans l'état de



desfication eſt comparable au parchemin ou aux cordes de boyau que l'humidité ramollit et dont la ſécheresſe fait retirer les fibres. La bougie ne rencontre aucun obſtacle en parcourant le trajet de l'urêtre. Les urines bavent à l'orifice de l'urêtre, les muscles accélérateurs perdent de leur action en raiſon de la puiſſance plus ou moins grande qui leur réſiſte.

Le Schirre de la proſtate ou du *Verumontanum* s'appercoit quand la bougie parvient ſans empêchement jusqu'à l'un de ces corps et qu'elle a beaucoup de peine ou même qu'elle ne peut franchir la courbure de l'os pubis pour s'introduire dans la vesſie. Les urines ne ſortent qu'avec beaucoup d'effort de la part des muscles abdominaux, elle ne coule que goutes à goutes. Le doigt doit toucher une dureté contre nature à la région du périnée. Comme le Schirre n'eſt point l'ouvrage d'un jour, le mal doit avoir ſubi une longue gradation et n'être venu qu'à la ſuite d'une gonorrhée habituelle et une déperdition ſoutenue de la liqueur que la proſtate fournit.

On ne peut augurer du danger et de la guérifon que d'après la caufe qui produit l'embarras, l'ancienneté du mal, l'afpect du malade. Mais, dans toutes les circonftances, la cure eft longue et difficile. Les accidens que ces maladies caufent font fans nombre. Parmi les principaux, nous compterons le racorniffement de la veffie, la pierre, l'hydropifie, les abcès des reins, des urétères, l'incontinence d'urine, l'ifchurie, les dépôts, la gangrene, &c. Les urines font toujours troubles et dépofent fouvent un fédiment briqueté. Le Schirre de la proftate eft le plus dangereux, tant par la difficulté de réfoudre ce genre d'engorgement que parcequ'il eft eloigné des remédes et qu'il s'oppofe plus directement à la fortie des urines.

Tout ce qui tend à raffraichir le fang, à atténuer l'acreté des urines, à diftendre la fibre, eft le premier des médicamens. Si le mal n'eft que local, comme il eft ordinaire, c'eft affez inutilement qu'on entreprendrait un traitement interne. Il feroit peut-être heureux pour le malade que les embarras de

l'urêtre fussent le produit immédiat d'un vice qui ne fût point encore détruit, parcequ'on espereroit que les symptômes céderoient avec le mal qui les auroit fait naître.

Quelques Médecins ont proposé pour les caroncules les *topiques cathérétiques* portés avec précaution sur le mal; mais leur effet caustique seroit trop sensible sur une membrane si facile à irriter, il en resulteroit des accidens plus dangereux que le mal. Je me suis toujours bien trouvé des *bougies de mucilages* que je fais suivre d'autres bougies faites avec mon digestif, mis, par le moyen de la cire, en consistance d'emplâtre. Les embrocations faites avec l'*emplâtre de savon* conviennent à merveille pour assouplir la fibre en dehors et les injections de *lait* tiéde remplissent en dedans la même indication. Ces bains internes sont d'autant mieux indiqués qu'ils tempèrent le feu de l'urêtre, humectent les glandes toujours irritées et dessé-chées par la présence d'un corps étranger. Le même traitement réussit sur les cicatrices et les ulcères, mais on finit le traite-

ment de ceux-ci par les injections d'*eau* dite *végéto-minérale*.

Je n'emploie pour l'expension du tissu cellulaire que les *bougies d'emplâtre de mucilages*. Que dois-je faire autre que distendre, adoucir, reprimer ces espèces de varices? Qui connoit la structure de ces parties, ne peut demander qu'une cure palliative. Les embrocations d'*emplâtre savoneux*, les *bains tiédes*, les *injections de lait* suffiroient même sans l'usage des bougies. Aussi n'emploie-je que ces sécours quand le malade répugne aux bougies ou que la sensibilité de son urêtre ne lui permet pas de les introduire.

Je n'oppose au rétrecissement que les *tempérans*, les *diurétiques doux*, les *bains*, les *embrocations*, les *injections de lait*. Quelques uns ont recommandé l'usage d'une *bougie de plomb*; mais cet instrument ne convient point à tout le monde à cause de l'incommodité de son usage qu'il faudroit supporter trop longtems ou du moins à de très-longues reprises.

Quand le *verumontanum* seul est affecté, la bougie peut y porter son action et l'on

peut promettre guérison. C'est avec succès que j'ai traité plusieurs affections de cette partie. Mais tous les remédes stimulans ne feroient qu'augmenter le Schirre.

Au traitement que je viens d'indiquer pour l'oblitération, je ne puis qu'ajouter l'usage des *bougies de mucilages* qui suffisent pour exciter le dégorgement du Schirre.

Je n'en puis proposer d'autres pour la dureté de la prostate; mais le succès est bien plus incertain puisque la bougie ne peut l'atteindre que de sa pointe. C'est imprudemment qu'on l'introduiroit dans la vessie pour lui faire présenter au mal une surface plus étendue. Outre l'incontinence d'urine suite inséparable de cette méthode, la bougie fatigueroit, enflammeroit le sphincter de la vessie et produiroit nombre d'accidens.

Ce n'est généralement qu'avec beaucoup de précaution que l'on peut conseiller l'usage des bougies. L'extrême sensibilité de plusieurs personnes les empêchent de les garder longtems. C'est toujours avec danger qu'on s'obstineroit à conserver une bougie qui commence à gêner. Il vaut mieux

la fortir, et la rentrer quand la chaleur eſt diminuée ou qu'on l'a temperée par une *injection de lait.*

Ai-je beſoin de dire qu'on ne doit emploier que des bougies faites avec de la toile très-fine et avoir le plus grand ſoin qu'elles ne ſe perdent point dans le canal? Souvent l'urine ne reçoit point aſſez de force des muscles qui la chaſſent pour faire reſſortir une bougie perdue. On fixe facilement la bougie avec un fil dont ou tourne les bouts, en ſens contraires, autour du gland, ſans ſerrer ni nouer.

§. XIV.

De l'ophthalmie vénérienne.

Cet accident eſt dû à la translation de l'humeur morbifique. Une gonorrhée ſuprimée, ſoit naturellement ſoit par un traitement abortif, porte ſon action ſur les yeux. Un bubon, un ulcère peuvent, par répercusſion ſubir la même métaſtaſe. J'ai vu des malades attaqués d'ophthalmie pour s'être gargariſés avec des remédes repercusſifs, on en lit un exemple dans les *actes de Copenhague.*

Cette affection de la conjonctive peut encore être fymptômatique ; mais elle ne l'eft ordinairement qu'au cas que l'organe de la vue foit déjà fenfible, d'autant que le mal fe porte de préférence fur les parties les plus foibles.

L'humeur gonorrhoïque, chez les femmes, affecte plutôt les yeux que chez le fexe oppofé ; la meta.tafe eft plus directe fur les tefticules.

On fait que l'*ophthalmie* fe divife en *féche* et *humide*. La vénérienne eft presque toujours humide, furtout quand elle eft l'effet d'une translation de l'humeur gonorrhoïque.

A confiderer l'ophthalmie en général, la *féche* eft peu rébelle et céde à des remédes légers. Il en eft autrement quand elle eft vénérienne, elle eft opiniâtre, douloureufe, la conjonctive eft rouge, féche et presque calleufe. Cette obfervation très-effentielle eft échapée aux Oculiftes comme aux auteurs qui ont parlé de cette efpèce d'ophthalmie. Auffi diftinguerai-je le traitement de l'une et de l'autre.

Tous les Oculiftes ont fait un pronoftic

facheux de l'ophthalmie vénérienne, cependant, dans le grand nombre que j'ai traitées, je n'ai point vu qu'elles eussent de suites. Il est vrai que j'ai plus d'une fois recouru aux grands remédes, quand il m'étoit impossible de déloger, par des moyens plus simples, l'humeur fixée sur la conjonctive.

C'est particulierement pour l'ophthalmie séche que la salivation est nécessaire et elle réussit toujours. Je la fais précéder d'une ou de deux saignées, d'un même nombre de purgations et j'ordonne les bains, s'il est possible de les prendre.

Le traitement local devient inutile, à moins que le malade ne veuille s'en occuper pour adoucir le mal ou pour attendre la cure générale. Il consiste dans un *Collyre* d'infusion de *fleurs de sureau* sur quatre onces de laquelle on ajoute dix gouttes de *vinaigre lithargirisé* et quarante gouttes d'*esprit de vin.* Nuit et jour on couvre l'oeil d'une compresse. Le jour elle est imbibée du Collyre, la nuit elle est enduite d'une *pomade* composée d'*huile d'amandes douces*, d'un *jaune d'oeuf* et de *vinaigre de litharge.* Il est à observer que, dans cette in-

disposition, ainsi que dans toutes celles qui affectent les yeux, lorsque les compresses sont nécessitées, il ne faut jamais les assujétir sur l'oeil par des bandages compressifs. Les suites en seroient dangereuses pour le globe. Il suffit de les fixer sur le sourcil, le contact de l'air ne peut nuire à l'oeil.

Les saignées sont indispensables pour l'*ophthalmie humide*. Après avoir fait ouvrir la médiane, j'ordonne présque toujours la piquure de la Saphène, on est même quelquefois obligé de recourir à la saignée de l'œil, moins souvent pourtant dans l'ophthalmie vénérienne que dans celle qui provient de toute autre cause. Je fais assidument emploier le Collyre précédent et je rétire, plus que de tout autre reméde, un avantage singulier de la *Camomille* ou de la *marjolaine* fraiche que l'on introduit dans les narines. Ces plantes attirent un flux de sérosités qui dégagent les yeux très-promptement. C'est dans la même vue que quelques Oculistes ont recommandé les *errhines*. Mais, sachant qu'ils font ordinairement éternuer, je les ai, pour cet inconvénient, eloignés de ma pratique, quelques

doux qu'ils ſoient. Cependant, quand il eſt impoſſible de ſe procurer les plantes dont je viens de parler, on peut, abſolument, leur ſuppléer le *ſucre* en poudre, auquel on ajoute, après quelques jours d'uſage, l'*aquila alba* dont on augmente graduellement la doſe. Le mélange ſuivant remplit encore, avec ſuccès, la même indication.

Prenez de *tabac*, une once;
de *marjolaine ſéche* en poudre, deux gros;
d'*euphraiſe*, un gros.
mêlez.

Les bains ſont de la plus grande utilité ainſi que les rafraichiſſans, l'eau de *Chiendent* coupée d'*eau de vichi*, et le *petit lait au vin blanc*, quand la fiévre a perdu de ſon intenſité. C'eſt à ce même période que l'on doit rapprocher les purgations et faire uſage, dans leur intervale, des *pilules balſamiques-apéritives* que j'ai conſeillées dans le traitement de la *gonorrhée ſéche*.



CONCLUSION.

Me voilà à la fin d'un ouvrage composé après vingt années d'expérience et d'observation ; ai-je fourni ma carriere ?

Elle est ouverte depuis trois siécles et battue par le plus grand nombre de compétiteurs que l'art de guérir ait jamais rassemblés: mais les champions se sont embarassés, accrochés, renversés dans l'arêne et pas un n'a gagné le but, exceptons pourtant M. *Astruc* pour ne pas renverser une réputation consacrée par la postérité. Sa théorie est brillante et Scientifique, son Stile est pur et séduisant, il a de la méthode, beaucoup d'ordre: mais sa pratique est souvent contrariée par l'expérience. Il eut des sentimens à lui, suffisamment de prévention, beaucoup de haine pour certains personnages, et l'égoïsme et la haine ne menent point à la vérité. Les sciences ont un attrait tant irrésistible que nôtre admiration est ravie par tout ce qui porte leur empreinte. Le traité mathemathique de *Boissier de Sauvages* sur la Rage est mis au rang des Chef-d'oeuvres, quoi-

que un vérité mathématique et les demonstrations de M. *Boissier* sur les principes, les causes et le siége de la Rage ne se ressemblent guéres, et que d'ailleurs une vérité mathématique n'avance pas de grand'chose en Médecine. On admire le traité du Cœur de M. de *Senac*, quoique cet ouvrage sublime ne fasse que très peu où rien à l'art de guérir. Et le *Synopsis* de M. *Lieutaud* a trouvé à peine un libraire pour l'imprimer, des Médecins pour le lire.

En instruisant, en disant des vérités simples, on n'est point écouté et l'on dévore les sophismes, les contrariétés de *Rousseau*, parceque la philosophie s'enorgueillit de les avoir tissus.

Mes lecteurs sont étonnés de ma hardiesse, et les malades tremblent de voir qu'un art si repandu est aussi peu connu, qu'il n'est point encore sorti des entraves de l'enfance. C'est cependant une vérité constée. Qu'on lise, pour s'en convaincre, tous les volumes que la cupidité ou la manie d'écrire ont enfantés.

Je sais que, quoique j'en dise, plusieurs seront séduits par le ton affirmatif de certains écrivains; mais ceux qui sont trafic de l'er-

reur ont presque toujours le bonheur de parler à des gens perſuadés. Qu'on les voye de près avec la défiance du ſage et leurs efforts ſeront la première preuve de leur foibleſſe. C'eſt en les ſuivant qu'on verra la groſſiereté de leurs reſſorts et qu'on gémira ſur le nombre de leurs victimes.

La raiſon fait peu de proſélytes, l'enthouſiasme entraîne, Le petit nombre de lecteurs ſenſés qui me liront, diront, *il a raiſon et cet écrit eſt fort ſage ;* mais ce ne ſont point les gens ſenſés qui ont beſoin de mon livre et de mes ſecours. Les perſonnes impatientes prétendront que j'ai caché mon impuiſſance ſous celle que je ſuppoſe à la Médecine. D'autres qui ſe diront plus aviſés asſureront que je n'ai pas voulu tout dire. Mais que n'ai-je le ſecret de l'immortalité pour prouver tout le bien que je veux à l'humanité ? Dans l'impoſſibilité de lui ouvrir ce tréſor, ſi c'en eſt un, j'ai voulu l'éclairer ſur les intérets de ſa ſanté, le prémunir contre l'ignorance qui l'entoure, le fortifier contre l'avidité qui l'aſſiége et garantir ſon oreille du bruit qui la deçoit en l'étourdiſſant.

TABLE

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIEME.







